

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN THÉOLOGIE

PAR  
JACINTHE RICHARD

LA LIBÉRATION DU TRAVAILLEUR. ÉTUDE EN TROIS THÈMES DE LA PENSÉE  
DE MAURICE ZUNDEL

JUILLET 2004

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## RÉSUMÉ

Ce mémoire met en évidence l'orientation que Maurice Zundel propose de prendre pour favoriser la libération de l'homme et du travailleur. Étant donné que toute sa pensée converge vers «l'homme possible», il faut envisager celle-ci dans son ensemble, tout en prêtant attention aux éléments les plus directement liés à ce thème. Son anthropologie théologique, sa pédagogie ainsi que sa pensée sur le travail offrent à cet égard un éclairage à la fois cohérent et global.

Le premier chapitre montre que l'homme n'existe pas encore, ou si peu. Il a à se faire homme. Cet «homme potentiel» est sans limite et situé sans cesse en avant. C'est là que se trouvent les véritables origines de l'homme et sa véritable nature : devenir un être libre. La voie qui y conduit est celle de la «désappropriation» libératrice qui, progressivement, fait de l'homme une personne, c'est-à-dire quelqu'un qui ne subit plus sa condition en passant du «donné au don». Cette vision anthropologique de Maurice Zundel est indissociable de sa vision théologique. En effet, le Dieu pauvre est la source et la référence de la quête de liberté de l'homme. C'est Lui qui aime sans cesse l'élan de l'homme vers la gratuité qui est son essence véritable. L'homme est un être de don et Dieu est la référence de ce don auquel il est appelé. Zundel appuie sa réflexion sur le Dieu de l'Évangile où Jésus révèle un Dieu Trinitaire intérieur totalement donné. Dès lors, Il est un Dieu pauvre et libre qui ne peut qu'être l'allié de la liberté de l'homme. Inversement, le «destin de Dieu» dépend du don que l'homme devient.

Le deuxième chapitre aborde divers éléments de la pensée pédagogique de Maurice Zundel. Les avenues qu'il propose pour la libération de l'homme vont constamment dans le sens de la rencontre intérieure. De ce mouvement, l'homme peut se découvrir et découvrir la Présence qui l'habite et vouloir se «perdre» en Elle. Celle-ci peut alors

transformer ses prisons en énergie créatrice. Il s'agit donc pour l'éducateur de tout faire concourir en faveur de cette rencontre. Il devient alors important de favoriser l'état de disponibilité et de recueillement pour que l'homme découvre ce Dieu qui attend patiemment qu'il aille au-dedans de lui-même pour Le rencontrer. Le rayonnement, l'émerveillement, le silence et «l'évangélisation de l'inconscient» sont autant d'avenues à privilégier pour susciter l'état d'intériorité nécessaire à cette rencontre.

Le troisième chapitre regroupe différents éléments de la pensée de Maurice Zundel ayant un lien avec le thème du travail. En accord avec son propos qui va dans le sens de «l'homme possible», l'organisation sociale ainsi que les activités du monde du travail et de l'économie doivent concourir à «produire des hommes». Or, cet homme à naître relève d'un processus de l'esprit. Par conséquent, ce serait sur les besoins de l'esprit que serait fondé le droit au travail. Aller dans le sens des besoins spirituels de l'homme devient l'orientation qui doit guider les systèmes sociaux et les organisations de travail.

Mots clés : Maurice Zundel, anthropologie, théologie, homme potentiel, homme sujet, Dieu pauvre, pauvreté, don, désappropriation, théologie du travail, pédagogie libératrice, travail, liberté, libération, travailleur, droit, droit de propriété.



## REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont d'abord à Robert Mager pour m'avoir offert une direction respectueuse et non paternaliste. Je le remercie également d'avoir insisté juste ce qu'il fallait pour que j'accepte de m'initier aux outils informatiques.

Je remercie Jeanne Richer pour son mentorat au logiciel ProCite et pour avoir personnalisé ce dernier selon les normes bibliographiques que ce mémoire doit respecter. Son professionnalisme et sa jovialité ont soutenu mon élan informatique.

Je remercie mon fils Robin et son amie Marianne pour leur confiance et leur encouragement.

Je remercie mon conjoint Jean-Denis Allaire pour avoir accueilli mon projet d'études de maîtrise avec enthousiasme et de m'avoir accompagnée avec bonté durant ces années.

Enfin, je remercie ma sœur Francine ainsi que Jean-Denis pour leur temps qu'ils ont généreusement consacré à la relecture des textes.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	II
REMERCIEMENTS .....	IV
TABLE DES MATIÈRES .....	V
INTRODUCTION .....	1
1. PROBLÉMATIQUE DU TRAVAIL ET DE LA LIBERTÉ DE L'HOMME .....	3
2. MAURICE ZUNDEL, UN AUTEUR FÉCOND POUR CETTE ÉTUDE.....	6
3. CONTEXTE DE VIE DE MAURICE ZUNDEL.....	9
4. CONTENU DU MÉMOIRE .....	11
CHAPITRE 1	
ÉLÉMENTS DE L'ANTHROPOLOGIE THÉOLOGIQUE DE MAURICE ZUNDEL.....	13
1. L'HOMME N'EST PAS ENCORE.....	14
2. LA LOGIQUE DE LA PENSÉE DE MAURICE ZUNDEL .....	16
2.1 Premier couple : le «moi préfabriqué» et le «moi origine» .....	16
2.1.1 Le moi préfabriqué.....	17
2.1.2 Le moi origine .....	18
2.2 Second couple : le moi origine et l'existence d'un «plus-que-l'homme» .....	19
2.2.1 Le moi origine en relation avec un pôle intérieur .....	19
2.2.2 Découvrir ce pôle intérieur dans l'Art, la Science et les relations.....	20
2.2.3 La nature de ce pôle intérieur, de ce «plus-que-l'homme» .....	22
2.3 Troisième couple : le «cas limite» et la personne de Jésus.....	22
2.4 Quatrième couple : Jésus révèle le Dieu Trinitaire qui révèle le Verbe et l'homme .....	24
2.4.1 De quel Dieu s'agit-il?.....	24
2.4.2 La pensée de Maurice Zundel est un renversement théologique .....	31
2.4.3 Les implications christologiques : le Dieu Trinitaire révèle le Verbe .....	32
2.4.4 Les implications anthropologiques : en l'humanité de Jésus, le Dieu Trinitaire révèle l'homme .....	34
3. L'EXISTENCE DE DIEU EST INDISSOCIABLE DE L'EXISTENCE DE L'HOMME. INVERSEMENT, L'EXISTENCE DE L'HOMME TROUVE SA PLÉNITUDE EN DIEU .....	37

<b>4. LE DIEU TRINITAIRE ÉCLAIRE LA CRÉATION ET LE PROBLÈME DU MAL.....</b>	<b>38</b>
4.1 La création de l'homme est un acte libre .....	38
4.2 L'origine du mal réside dans le refus de l'homme d'être moi origine.....	39
4.3 L'impact du refus de l'homme rejaillit sur la création.....	40
<b>5. LA LIBERTÉ CHEZ MAURICE ZUNDEL.....</b>	<b>41</b>
5.1 La conception de la liberté chez Maurice Zundel.....	41
5.2 Une morale aimantée vers la liberté et animée par la liberté .....	43
5.3 La conception du bien commun chez Zundel.....	48
<b>6. L'ANTHROPOLOGIE ZUNDÉLIENNE SOULÈVE UNE QUESTION : MAURICE ZUNDEL VALORISE-T-IL L'ESPRIT AU DÉTRIMENT DU CORPS?.....</b>	<b>52</b>

## CHAPITRE II

### ÉLÉMENTS DE LA PENSÉE PÉDAGOGIQUE DE MAURICE ZUNDEL.....56

<b>1. ÉDUIQUER, C'EST AMENER L'HOMME À «S'ÉLEVER».....</b>	<b>58</b>
<b>2. FACTEURS LIÉS À LA PERSONNE DE L'ÉDUCATEUR.....</b>	<b>59</b>
2.1 L'engagement de l'éducateur dans sa relation avec l'autre .....	60
2.2 Un éducateur en voie d'humanisation.....	62
2.3 Porter la Présence à travers une présence communicative.....	63
2.4 Découvrir que le «destin de Dieu» est lié au devenir de l'homme .....	65
<b>3. L'ÉDUCATEUR DANS SON RAPPORT AVEC L'AUTRE .....</b>	<b>66</b>
3.1 Respecter l'autre.....	66
3.1.1 Respecter les consciences .....	67
3.1.2 S'interdire toute tentation d'entretenir ou de forcer une dépendance .....	68
3.1.3 Témoigner une «distance respectueuse» .....	71
3.1.4 «Respecter les passions» .....	74
3.2 Faire preuve d'adaptation, de prudence et de réalisme.....	78
<b>4. STRATÉGIES PÉDAGOGIQUES PROPOSÉES PAR MAURICE ZUNDEL .....</b>	<b>83</b>
4.1 Privilégier une pédagogie basée sur l'expérience.....	84
4.2 Favoriser le silence.....	86
4.3 L'émerveillement : chemin vers soi et vers un Dieu continuellement renouvelé .....	87
4.3.1 Susciter et nourrir l'émerveillement.....	88
4.3.2 Favoriser la mise en œuvre d'une «religion personnelle».....	89
4.3.3 Orienter les passions au service de la «religion personnelle» .....	92
4.3.4 Faire du travail un lieu où exercer une «religion personnelle» .....	93
4.4 «Évangéliser l'inconscient».....	94
4.4.1 Traiter l'autre comme une personne .....	97
4.4.2 Amener l'autre à diriger son regard vers Dieu, à «fuir» en Lui.....	98
4.4.3 Reconnaître et connaître la dynamique de l'inconscient humain .....	99
4.4.4 «Jouer le jeu de l'inconscient» en évitant d'imposer ce que l'on a vu.....	100
4.4.5 Regarder en avant plutôt que de s'attarder aux faiblesses.....	102
4.4.6 Faire appel au langage symbolique plutôt qu'au raisonnement.....	103
4.5 S'adresser à l'individu dans le groupe .....	104
4.6 Permettre à l'autre de s'imprégner du message avant de l'explicitier.....	106

### CHAPITRE III

<b>ÉLÉMENTS DE LA PENSÉE DE MAURICE ZUNDEL SUR LE TRAVAIL .....</b>	<b>109</b>
<b>1. LA THÉOLOGIE DU TRAVAIL DE MAURICE ZUNDEL .....</b>	<b>111</b>
1.1 Le travail, au service de la libération de l'homme .....	111
1.2 Le travail, un lieu de conquête de soi à travers l'assimilation du monde.....	115
1.3 Le travail engage l'Infini .....	116
1.4 Le travail est une réalité indissociable de la contemplation .....	117
<b>2. LES CONCEPTS DE DROIT ET DE DROIT DE PROPRIÉTÉ .....</b>	<b>119</b>
2.1 La notion de droit.....	120
2.2 Le droit de propriété.....	120
2.3 La propriété collective et la propriété privée .....	124
<b>3. LA PROMOTION DE L'HOMME DANS LE MILIEU DE TRAVAIL .....</b>	<b>127</b>
3.1 Le salaire, c'est la rémunération et la reconnaissance .....	127
3.2 La promotion humaine du travailleur par la voie de la participation .....	130
3.3 Le milieu de travail est une cité.....	132
3.3.1 La démocratie civile est liée à la démocratie au travail.....	132
3.3.2 Deux conditions pour mettre en place la démocratie au travail.....	134
3.4 La promotion basée sur les compétences avec chances égales pour tous .....	135
<b>4. LE TRAVAIL DANS LA SOCIÉTÉ .....</b>	<b>137</b>
4.1 Les «deux piliers» d'une société humaine : «ensemble et seul» .....	137
4.2 La société inhumaine engendre deux humanités.....	143
4.3 Le combat contre le chômage.....	145
4.3.1 Réglementer la production internationale .....	146
4.3.2 Créer des emplois non commerciaux .....	146
4.3.3 Subordonner la technologie à la dignité humaine .....	147
4.4 Le point de vue de Maurice Zundel sur les systèmes politiques et économiques.....	150
4.4.1 L'appréciation de Maurice Zundel des systèmes politiques des républiques populaires et des sociétés démocratiques occidentales .....	150
4.4.2 L'appréciation de Maurice Zundel des systèmes économiques de type collectif et privé .....	153
4.4.3 L'actualité de l'analyse économique de Maurice Zundel.....	154
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>158</b>
<b>LISTE DES RÉFÉRENCES .....</b>	<b>167</b>
<b>ANNEXE</b>	
<b>INFORMATIONS BIOGRAPHIQUES SUR MAURICE ZUNDEL .....</b>	<b>174</b>

## INTRODUCTION

Voici l'exemple d'une renaissance qui commence par une reconnaissance et un horizon<sup>1</sup>. En 1990, Robert Corbeil se retrouve, à 33 ans, quadriplégique à la suite d'un accident. Son milieu lui apporte du soutien jusqu'à l'épuisement. Placé en institution, il décide de mourir en cessant de manger. En se basant sur le principe qu'on ne doit pas laisser quelqu'un mourir de faim, on a entrepris de le gaver de force. La cause est portée à l'attention de la cour. Le juge est amené à rencontrer M. Corbeil. Même s'il ne partage pas son point de vue, il reconnaît que M. Corbeil a pleine conscience de son geste. Il recommande même de lui donner une médication si nécessaire.

Or, nous sommes en 2004 et cet homme vit toujours. M. Corbeil a retrouvé le goût de vivre parce que le juge a reconnu en lui un sujet. «Le jugement m'a permis de respirer. Au lieu de leur crier tout le temps *Lâchez-moi!*, je pouvais leur dire que c'est moi qui décidais. J'étais quelqu'un. Le juge, je sentais qu'il n'était pas d'accord, mais il m'a écouté. Je le remercie.»

Après le jugement, il s'est laissé végéter pendant plusieurs mois. Puis, un nouvel horizon s'ouvre devant lui par l'intermédiaire de sa mère et d'une amie : une camionnette adaptée. Celle-ci lui permet de se faire transporter et d'introduire de la spontanéité dans la gestion de ses journées. «Avec ça, mes amis peuvent venir me chercher pour sortir. Je peux aller prendre une crème glacée. Aller au cinéma. Au restaurant. Au bord du lac, pour regarder la nature. Ou juste aller voir des gens jouer au tennis.»

---

<sup>1</sup> Résumé de l'article d'Yves BOISVERT, «L'homme qui avait toute sa tête» : *La Presse* (28 juin 2003), p. A5.

M. Corbeil combat maintenant pour vivre. Il s'acharne à obtenir divers moyens techniques permettant d'alléger la tâche des gens qui l'accompagnent, ce qui lui assure la présence des aidants dont il a besoin.

Qu'est-ce qui ressort du cas de M. Corbeil? Ce fait indique que, lorsqu'une personne reconnaît sa dignité et sent que celle-ci est reconnue, la situation prend une nouvelle orientation. Aussi, un environnement qui va dans le sens de cette reconnaissance de dignité soutient les efforts de la personne en cause pour dépasser ses propres limites. L'objet de notre étude est justement d'identifier comment favoriser la libération de l'homme<sup>2</sup>, afin de mieux saisir comment, de manière plus spécifique, peut être favorisée la libération du travailleur. La situation du travailleur nous préoccupe parce que l'économie de la société occidentale, de type capitaliste, semble peu contribuer à sa libération. C'est ce que nous verrons dans les pages qui suivent.

Aborder le thème de la libération du travailleur exige de clarifier quelle est cette dignité qui insuffle en l'homme un besoin si intense de liberté, quelle est cette liberté qui l'appelle sans cesse et qu'est-ce qui fonde le droit du travail. Bref, l'étude de la libération du travailleur doit être précédée d'une étude plus large sur l'homme et sur le travail. À cet égard, l'anthropologie théologique de Maurice Zundel, sa pensée sur la pédagogie et sur le travail offrent un éclairage pertinent et cohérent. Ce mémoire vise donc à mettre en évidence l'orientation que Maurice Zundel propose de prendre pour favoriser la libération de l'homme et du travailleur.

La liberté dont il est question ici est d'ordre anthropologique et moral, elle réfère au besoin de l'homme de se dépasser et à l'effort qu'il déploie pour y parvenir. Le concept de liberté civique, enchâssé dans la charte des droits de l'homme, et celui de libre arbitre, compris comme la faculté de l'homme de décider, ne constituent pas l'objet de notre étude, même s'ils lui sont connexes. Par ailleurs, le mot «travail» est utilisé dans le sens

---

<sup>2</sup> Maurice Zundel emploie le mot «homme» pour désigner les individus, homme ou femme; pour respecter son propos, nous suivrons la même convention.

d'une activité professionnelle rémunérée. Le travail invisible, bénévole, ou celui qui fait l'objet d'un hobby personnel ne sont pas pris en compte.

## 1. Problématique du travail et de la liberté de l'homme

Revenons à la problématique du travail comme lieu peu favorable à l'émergence de la liberté de l'homme. Quelques phénomènes méritent d'être soulignés à ce sujet.

Depuis quelque temps, on voit réapparaître la promotion du «travail décent»<sup>3</sup> qui vise à éliminer à travers le monde les conditions de travail que nous ne devons pas tolérer. En parallèle à ces efforts, certains auteurs prennent conscience de la présence d'une forme nouvelle et subtile d'asservissement dans notre société post-industrielle. C'est le cas de Philippe Arondel qui constate un retour du «travail marchandise», le travail étant perçu comme un intrant d'une production orientée vers la «figure mythique du client»<sup>4</sup>. Une sorte «d'auto-servitude» apparaît, habilement provoquée et entretenue par l'économie de marché dont le discours exploite le visage séduisant du dépassement de soi. Il dénonce le «temps marchand» qui tend à assujettir le «temps social» à son rythme. De son côté, André Gorz avance l'idée que la société recrée la domesticité du 19<sup>e</sup> siècle qui, cette fois, prend la forme d'une «domesticité socialisée»<sup>5</sup>.

Un second phénomène relié à la problématique du travail est le questionnement portant sur la nature même du travail, entendu comme étant un élément fondamental et constitutif de l'homme. Tout en demeurant fidèle à la pensée théologique et philosophique des derniers siècles, Calvez prône un assouplissement de la relation entre travail et moyen de subsistance<sup>6</sup>. Quant à Dominique Meda, elle estime nécessaire de «désenchanter le travail», c'est-à-dire de briser l'espèce d'envoûtement qu'exerce le

---

<sup>3</sup> L'Organisation Internationale du Travail (OIT) s'est donnée en 1999 le mandat de promouvoir le «travail décent». Elle est supportée dans ses objectifs, entre autres, par le Saint Siège et le prix Nobel d'économie 1998, l'économiste Amartya Sen.

<sup>4</sup> Philippe ARONDEL, *L'homme marché*, Paris, Éd. Desclée, 1997.

<sup>5</sup> André GORZ, *Métamorphoses du travail. Quête de sens, critique de la raison économique*, Paris, Éd. Galilée, 1988.

<sup>6</sup> Jean-Yves CALVEZ, *Nécessité du travail. Disparition d'une valeur ou redéfinition?*, Paris, Éd. de l'Atelier/Ouvrières, 1997, p. 89-100.

travail salarié<sup>7</sup>. Avoir ainsi glorifié le salariat entraîne, selon elle, une déformation réductrice du travail qui perpétue une organisation sociale fondée sur le travail rémunéré.

Un troisième phénomène en lien avec la problématique du travail apparaît chez les jeunes générations. Ces dernières aspirent à l'épanouissement sans miser uniquement sur le travail. En France, madame Irène Meltyheim, secrétaire nationale du *Mouvement des cadres dirigeants chrétiens* (CCC), constate l'émergence de ce phénomène<sup>8</sup>. Au Québec, le thème de la conciliation travail-famille a été un enjeu important au Québec au cours de la campagne électorale du printemps 2003. Pendant cette période, *La Presse* produisait un dossier sur le sujet, appuyé d'un sondage<sup>9</sup>. Aussi, la revue *L'Actualité* publiait des articles sur les entreprises ayant innové pour répondre à ce besoin<sup>10</sup>. Il y a là une tendance qui gagnerait du terrain. Les jeunes travailleurs ne veulent plus sacrifier leur vie privée ou devenir des parents fantômes en faveur de leur vie professionnelle.

En quatrième lieu, nous voyons poindre dans le milieu du travail une volonté d'intégrer l'éthique et la spiritualité au management. Une première conférence internationale a été organisée sur ce thème à Montréal en l'an 2000<sup>11</sup>. Pour certains, il s'agit bel et bien d'un courant fondamental alors que d'autres y voient simplement une mode<sup>12</sup>. Un nouveau concept, intégré depuis peu de temps dans les sessions de formation professionnelle, tend à confirmer qu'il s'agit plutôt d'une tendance que d'une mode. En effet, on incite le gestionnaire et le travailleur à porter une attention non seulement au «savoir», au «savoir-faire» et au «savoir-être», mais aussi au «savoir devenir», celui-ci faisant référence à tout ce qui donne un sens au travail dans son existence. Qu'il s'agisse

<sup>7</sup> Dominique MÉDA, *Le travail. Une valeur en voie de disparition*, Paris, Éd. Aubier, 1995.

<sup>8</sup> Propos rapportés par Jean-Luc POUTHIER, «Penser et vivre le travail autrement. Enquête en partenariat avec le Forum des Communautés Chrétiennes, les 11-12 octobre 1997, au CNIT de Paris/La Défense» : *Panorama* (octobre 1997), p. 21.

<sup>9</sup> *La Presse* (8 mars 2003), cahiers A et B; thème : conciliation travail-famille.

<sup>10</sup> Julie BARLOW, Marie-Ève COUSINEAU, Isabelle GRÉGOIRE *et al.*, «Travail + famille. Des prix pour 12 employeurs qui innovent» : *L'Actualité* (1 avril 2003), p. 36-50.

<sup>11</sup> Les actes de la Conférence se retrouvent dans l'ouvrage suivant : Thierry C. PAUCHANT (dir.), *Pour un management éthique et spirituel. Défis, cas, outils et questions*, Saint-Laurent (Québec)/Montréal, Éd. Fides/Presses H.E.C., 2000.

<sup>12</sup> Isabelle HACHEY, «Quête de sens ou quête de profits?» : *La Presse. Plus* (22 avril 2000), p. B1.



d'une tendance ou d'une mode, un examen de la publication *Échange*, bulletin de communication des cadres de la fonction publique québécoise, montre que la réflexion des gestionnaires gravite fréquemment autour de l'éthique, de l'identité, de la cohérence et de la transparence. Mais plus révélatrice encore est la multiplication des articles et des événements sur le thème de la dignité et de la reconnaissance.

Finalement, nous constatons qu'il y a un grand nombre de personnes dont toute l'attention semble être tournée vers les projets de fin de semaine, les vacances ou la retraite. Les médias emboîtent le pas en commençant dès le mercredi à donner des indications sur les prévisions du temps de la fin de semaine. Cela donne l'impression que les gens «vivent» seulement lorsqu'ils sont en congé de travail.

Cette problématique, qui témoigne d'un impact modeste du travail sur l'émergence de la liberté de l'homme, est influencée par le contexte social et politique contemporain à l'intérieur duquel vivent les travailleurs et s'inscrivent les milieux de travail. Nous attirons l'attention sur quelques-unes des caractéristiques de ce contexte qui nous paraissent pertinentes par rapport au sujet de notre étude.

Comme première caractéristique, signalons que le travailleur vit dans une société devenue planétaire et largement médiatisée. L'information à laquelle l'homme moderne est quotidiennement confronté est dense, rapide et axée sur l'image. Elle présente davantage le comment que le pourquoi des choses. La science concentre aussi ses efforts dans cette direction. Dans un tel contexte d'information, l'homme acquiert une connaissance précaire et superficielle des choses. Il est amené à considérer les événements sans vraiment se sentir engagé par ce qui l'entoure.

Une autre caractéristique du contexte social actuel est qu'il favorise plus le repli sur soi qu'un retour en soi. Cette situation n'est pas étrangère au fait qu'il circule de nos jours une conception réductrice de la personne. Ce qui fait dire à Jean-Marc Vivenza que nous sommes passés d'un athéisme humaniste marxiste à un antihumanisme. Selon cet auteur, l'athéisme contemporain se caractérise maintenant par «une perte radicale de la

foi en l'homme<sup>13</sup>». Il constate aussi que le nihilisme actuel tend à démontrer que l'homme est condamné à ses limites sans qu'il puisse jamais les dépasser. Si on tend ainsi à réduire l'homme à peu de chose, comment le blâmer de se retrancher dans le confort ou encore de s'exposer au danger, notamment en pratiquant les sports extrêmes? N'est-il pas compréhensible qu'il veuille tirer parti au maximum des plaisirs existentiels de toutes sortes, puisque c'est tout ce qu'il peut espérer?

Comme dernière caractéristique, nous signalons que la connaissance de soi et la croissance personnelle sont des dimensions que plusieurs cherchent à développer, voyant en elles l'aube d'une plus grande maîtrise de soi. En ce sens, on observe chez beaucoup de personnes un désir croissant de concilier les diverses facettes de l'existence afin de vivre une vie plus unifiée. On tend à briser l'étanchéité entre le profane et le spirituel, tout comme les fausses cloisons entre les passions, les rêves et le devoir. Les gens cherchent à concilier engagement et souplesse, découverte et stabilité ainsi que l'espace pour soi, pour l'autre et pour la communauté.

Le portrait que nous venons de brosser du contexte de vie du travailleur laisse entrevoir que la nature de l'homme est au cœur de la problématique de la libération du travailleur. Nous nous attarderons sur cette nature de l'homme dans la première partie du mémoire. Ensuite, nous examinerons comment nous pouvons individuellement contribuer à la libération de l'homme. Enfin, nous verrons comment le travail peut également contribuer à la libération du travailleur.

## **2. Maurice Zundel, un auteur fécond pour cette étude**

Nous avons déjà mentionné que Maurice Zundel est l'auteur que nous avons retenu pour faire l'étude la libération du travailleur. Plusieurs raisons motivent notre choix.

Premièrement, sa réflexion a constamment puisé dans l'expérience de l'homme. En reconnaissant ainsi la présence d'une vérité dans l'expérience, Maurice Zundel permet

---

<sup>13</sup> Jean-Marc VIVENZA, «Les signes de la désespérance et le pari zundélien», dans : AMZ-France, *Maurice Zundel, un christianisme libérateur*, Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1997, p. 89.

aux gens de s'y reconnaître. Le caractère universel de sa pensée constitue, à nos yeux, un atout important.

Cette pensée, si personnelle en sa source, prend dès lors un caractère universel. Car elle se préoccupe des inquiétudes et des questions du temps à partir de ce qui en l'homme est le plus profond. On pourrait craindre, devant une pensée où l'expérience personnelle a tant de place, que le discours ne trouve écho qu'en quelques personnes qui sont en connivence avec cette expérience. Le rayonnement de Zundel, qui s'accroît vingt ans après sa mort, atteste le contraire. Sa rencontre de l'homme et de Dieu est si forte qu'elle rejoint, par sa fine pointe, le chemin de beaucoup. Son dialogue avec l'aujourd'hui est si attentif qu'il s'accorde avec les interrogations de beaucoup<sup>14</sup>.

Deuxièmement, la libération de l'homme est l'objet central de son œuvre. Et cette libération emprunte la voie du désir profond qui habite l'homme. Zundel peut ainsi rejoindre ceux qui sont en quête de liberté et qui cherchent à faire de la place à cette poussée en eux. De plus, Zundel a un immense respect pour les passions de l'homme. Elles sont des réalités qu'il perçoit à la fois comme des repères et des carburants pouvant participer à sa libération. Il démontre que Dieu veut rencontrer l'homme dans ce qu'il recherche le plus et dans ce qu'il aime le plus.

Troisièmement, sa pensée est unificatrice, c'est-à-dire qu'elle tient compte de l'homme dans sa totalité. Chez Zundel, les murs qui divisent l'existence en compartiments s'estompent. Sa pensée met en lumière que tout ce qui constitue l'existence humaine est appelé à devenir «liturgie». Comme le dit un témoin ayant connu sa pastorale : «Avec l'Abbé Zundel, une porte s'est ouverte : La [sic] foi n'était plus seulement une doctrine, mais une vie, la Vie. Tout s'est éclairé par le "dedans"; il n'y avait plus de cloison étanche entre la vie quotidienne et la foi<sup>15</sup>.» Sa pensée unificatrice intègre également le cosmos au cœur duquel l'homme vit et pour lequel sa présence peut devenir créatrice.

---

<sup>14</sup> Marc DONZÉ, «Zundel (Maurice)», art. dans : *Catholicisme. Hier, aujourd'hui, demain*, vol 15 (2000, no 74, col. 1560.

<sup>15</sup> C.B., «Souvenir de l'année scolaire 1992-1993» : *Dialogue* (10 août 1985, no 15), p. 20.

Quatrièmement, nous avons choisi Zundel parce qu'il propose un message libérateur à la vision réductrice de l'homme : c'est le devenir même de l'homme qui est le sens de son existence. Au lieu d'une anthropologie fermée, il nous met devant une anthropologie de «l'homme possible». Son ardeur à promouvoir et défendre la liberté humaine est supportée par une foi et une confiance profondes en cet «homme possible». Son anthropologie prend appui sur le message même de Jésus à qui Zundel attribue d'avoir introduit «à un degré unique la Religion de l'Homme<sup>16</sup>». Selon lui, cette religion rencontre étroitement les aspirations du monde moderne.

Il est clair que, si le Christianisme est la religion de l'homme, s'il y a en Jésus une telle passion pour l'humanité, si Dieu est à genoux devant l'homme, il y a une possibilité de nous entendre avec ceux qui glorifient l'homme comme un Dieu. C'est cela, au fond, qui est le ferment de ce qu'on appelle le «monde moderne» : le monde moderne a la nostalgie de la divinité de l'homme et il a bien raison; et le Christ est, au fond, l'origine de cette nostalgie : c'est Lui qui a donné à l'homme toute cette ampleur et toute cette beauté, c'est Lui qui a placé l'homme si haut, qui a mis notre liberté au prix de la croix, c'est Lui qui nous a révélé Dieu à genoux devant l'homme<sup>17</sup>.

Cinquièmement, Zundel met en lumière le Dieu Trinitaire que Jésus est venu révéler : un Dieu libre et pauvre qui est l'allié de l'homme dans sa quête de liberté puisque Lui-même est liberté. Ce Dieu libre et pauvre apporte un éclairage sur la grandeur de l'homme, sur ses interrogations et les problèmes qui l'emprisonnent.

Un dernier motif a influencé notre choix : la «transdisciplinarité» de la pensée de Maurice Zundel. André Girard estime qu'il fait même «figure de pionnier». Selon lui, sa pensée vient refaire «l'unité des connaissances brisées depuis trois siècles dans l'Occident chrétien, dans le respect mutuel des divers modes de connaissances<sup>18</sup>». En effet, lorsque nous côtoyons la pensée de Zundel, nous réalisons rapidement que nous sommes en présence d'un être exceptionnel, tant par sa profondeur spirituelle que par son envergure intellectuelle. Sa curiosité à vouloir percer le mystère de l'homme s'est ouverte

---

<sup>16</sup> Maurice ZUNDEL, *Ton visage, ma lumière*, Paris, Éd. Desclée, 1989, p. 150.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>18</sup> André GIRARD, «Maurice Zundel. Culture, science et foi» : *La France Catholique* (23 juillet 1999, no 2702), p. 17.

à toutes les disciplines et celles-ci ont été prises en compte dans le mûrissement de sa réflexion.

### 3. Contexte de vie de Maurice Zundel

Nous venons d'exposer les raisons pour lesquelles nous avons choisi d'étudier la pensée de Maurice Zundel pour aborder la libération du travailleur. Pour mieux situer sa pensée, nous apportons quelques indications additionnelles concernant les influences l'ayant marqué ou ayant marqué les divers milieux dans lesquels il a vécu. Le lecteur qui souhaite connaître le contexte d'où originent ses intuitions et ses réflexions peut référer à l'annexe dans laquelle il trouvera le parcours biographique des étapes importantes de sa vie.

Maurice Zundel est né à Neuchâtel, en Suisse, le 21 janvier 1897 et il est mort le 10 août 1975. Il a été ordonné prêtre le 20 juillet 1919. Au cours de sa vie, il a écrit dix-neuf livres et de nombreux articles. À ces écrits s'ajoutent un très grand nombre de retraites, de sermons et de conférences dans plusieurs pays.

Au plan religieux, il est un enfant catholique qui se retrouve fréquemment en milieu protestant. Plus tard, ses études et ses déplacements vont l'amener à approfondir la doctrine de l'Église, inspirée par saint Thomas d'Aquin, le protestantisme ainsi que la religion musulmane. Olivier Clément constate également qu'il y a une convergence entre la pensée de Zundel et la philosophie religieuse orthodoxe<sup>19</sup>. Selon lui, trois sources en particulier expliquent cette parenté. Une première cause est attribuable au fait que Zundel se soit nourri des Pères de l'Église et des premiers conciles œcuméniques. Un second facteur réside en la personne d'un cousin russe, moine orthodoxe, dont il appréciait la compagnie. Finalement, il observe que la pensée de Zundel se rapproche particulièrement de celle de Berdiaev<sup>20</sup>. Selon lui, cette similitude vient du fait que l'un et l'autre ont

---

<sup>19</sup> Olivier CLÉMENT, «Zundel, Berdiaev et la spiritualité du christianisme oriental» : *Revue de l'Institut Catholique de Paris* (1986, no 20), p. 23-47.

<sup>20</sup> Berdiaev est un philosophe russe né près de Kiev (Ukraine) en 1874 et décédé en 1948. Converti au christianisme en 1909, il joint l'Église orthodoxe. Berdiaev est connu pour son existentialisme chrétien et ses positions personnalistes.

baigné dans la même ambiance philosophique, qu'ils ont tous les deux reconnu la justesse de la révolte de Nietzsche et de Marx et qu'ils ont cherché à apporter une contrepartie chrétienne à celle-ci en mettant en lumière le Dieu intérieur et libérateur. Ces diverses influences catholiques, anglicanes et orthodoxes ainsi que ses séjours en pays musulmans ont nourri la réflexion de Zundel et développé chez lui une conscience œcuménique aigüe. Par contre, il a toujours gardé une distance vis-à-vis de toute pensée qui enferme Dieu dans un système ou qui discourt sur Lui plutôt que d'En vivre. Chez lui, ce type d'enseignement théorique s'oppose à sa pédagogie naturelle où la lumière jaillit du dedans.

Au plan social, politique et idéologique, le contexte de son époque est celui des deux guerres mondiales, de la crise économique des années trente et de la montée du communisme. Par conséquent, il côtoie les idéologies nazie et communiste. À son époque naissent également les courants de l'existentialisme athée influencés par Sartre et par les penseurs de la mort de Dieu. Finalement, cette même époque bénéficie de l'apport nouveau des sciences humaines, notamment la mise en lumière par Freud de l'inconscient humain.

En plus des influences que ses milieux de vie ont exercé sur lui, Zundel est un être qui s'est laissé interpeller par ses contemporains. Il a constamment montré une grande ouverture aux fruits de leur réflexion tout en cherchant à extraire toute la richesse et la profondeur des vérités qu'elle portait. On retrouve chez Zundel des affinités idéologiques avec ces personnes, même si sa pensée est tout à fait singulière. Ainsi, il partage avec le courant existentialiste le fait de considérer l'expérience personnelle de l'homme comme la référence première de toute connaissance. Il rejoint Nietzsche dans son refus d'un Dieu qui écrase l'homme. Sa pensée rejoint aussi celle des penseurs humanistes, mais il serait plus précis de dire que sa pensée est personnaliste. En parenté avec ce courant philosophique personnaliste, il partage profondément la notion de dignité de la personne et insiste sur son déploiement<sup>21</sup>. Aussi, il a largement puisé aux sources de la science et

---

<sup>21</sup> Essentiellement, le personnalisme affirme que la personne est au cœur de l'existence. La fin est la personne et non l'État. En France, le créateur de ce courant est Emmanuel Mounier (1905-1950).

des arts. René Habachi résume bien comment la pensée de Zundel est un amalgame d'influences et d'originalité.

Aiguë comme les audaces de Kierkegaard, avec des analyses phénoménologiques aussi fines que celles de Gabriel Marcel ou de Heidegger, discutant Nietzsche, Sartre et Camus avec autorité et virulence, aimantée par le personnalisme de Mounier, cette pensée qui s'abreuve aux sources de l'Écriture et se nourrit de Patristique se situe en vérité au point de rencontre et sur le prolongement des Pères de l'Orient et d'Occident. Il y a une anthropologie zundélienne, il y a aussi une épistémologie, une métaphysique et une théologie dont on n'a pas jusqu'à présent perçu toute l'originalité. Comme une Jungfrau non encore visitée, cette œuvre exceptionnelle recèle des aspects qui ne se révéleront qu'aux alpinistes ayant le courage du soleil<sup>22</sup>.

#### 4. Contenu du mémoire

Notre propos annonce déjà que la pensée de Zundel occupera toute la place de ce mémoire. En fait, l'ensemble du document est divisé en trois parties et chacune d'elles présente un thème de sa pensée. Le premier chapitre expose l'anthropologie théologique de Maurice Zundel principalement à partir d'études menées sur son œuvre. La deuxième partie dégage ce que Zundel propose pour favoriser la libération de l'homme; ce chapitre réfère à des textes comportant des informations à caractère pédagogique, c'est-à-dire qui abordent divers éléments reliés à l'éducation, à l'enseignement, à la direction spirituelle ou à l'accompagnement. Le troisième chapitre présente sa conception du travail dans l'existence humaine et son point de vue sur divers aspects connexes au travail tels que le droit de propriété, l'entreprise-cité, les systèmes économiques et la participation du travailleur à la gestion.

Avant de commencer le premier chapitre, il est important de préciser que les citations qui ont été extraites de conférences, de retraites ou d'articles de Maurice Zundel

---

Philosophe né à Grenoble, il a été également le fondateur de la revue *Esprit*. Ouvrages : *Le Personnalisme*, 1949; *Traité du caractère*, 1948; *Révolution personnaliste et communautaire*, 1935.

<sup>22</sup> René HABACHI, «L'exceptionnel est parmi nous : Maurice Zundel» : *Repères. Revue romande* (1985, no 12), p. 25.

réfèrent à leur transcription effectuée par l'Association des Amis de Zundel ainsi qu'à la pagination qui y figure<sup>23</sup>.

---

<sup>23</sup> L'Association des Amis de Maurice Zundel a regroupé les retraites, les conférences et les articles de Maurice Zundel et elle a effectué leur transcription. Celle-ci peut être obtenue en s'adressant à l'organisme AMZ-France, 47 rue de la Roquette, F75011 Paris; courriel : AMZ-France@wanadoo.fr.



## CHAPITRE 1

### Éléments de l'anthropologie théologique de Maurice Zundel

La pensée de Zundel prend la forme d'un dialogue continu entre l'homme et Dieu, plus précisément entre les expériences de la vie de l'homme et les lumières émergeant de la Révélation. Sa vision anthropologique et théologique est la conjonction de son expérience du Dieu humble et pauvre de Jésus et de saint François d'Assise, de sa méditation issue de son rapport étroit avec Dieu et de sa réflexion émanant de situations humaines impliquant la vie et le devenir de l'homme. Chez Zundel, l'anthropologie ouvre sur Dieu et, inversement, sa vision théologique vient profiler et donner toute la mesure de l'homme. «Théologie et anthropologie s'interpellent<sup>1</sup>» écrit Albert Longchamp. «Sa lecture de Dieu et sa lecture de l'homme se conditionnent réciproquement [...]. Théologie et anthropologie s'enroulent l'une dans l'autre, sans pour autant supprimer la grâce infinie de la Révélation<sup>2</sup>» observe Marc Donzé. Bref, les auteurs qui ont étudié la pensée de Zundel sont unanimes à reconnaître chez lui cette indissociabilité.

La première partie de ce chapitre reprend le cheminement emprunté par René Habachi, philosophe ayant connu Zundel et ayant étudié sa pensée<sup>3</sup>. À cet auteur principal viennent se greffer les apports des théologiens Marc Donzé et Ramon Martinez de Pison, deux théologiens catholiques dont la qualité des travaux sur l'œuvre de Zundel

---

<sup>1</sup> Albert LONGCHAMP, «Le personnalisme de Maurice Zundel», dans : R. Arnaldez, P. Bour, O. Clément *et al.*, *Maurice Zundel, un réalisme mystique*, Paris, Éd. Beauchesne, 1987, p. 61.

<sup>2</sup> Marc DONZÉ, «Trinité et Incarnation chez Zundel», dans : R. Arnaldez, P. Bour, O. Clément *et al.*, *op. cit.*, p. 105.

<sup>3</sup> Un texte de René Habachi en particulier soutient cette partie du chapitre, soit «De quel homme parlons-nous et de quel Dieu? selon Maurice Zundel» : *Écrits du Canada français* (1991, no 71), p. 65-94.

est largement reconnue et recherchée. Au cours de l'itinéraire que nous proposons, le lecteur comprendra comment l'homme et Dieu se répondent dans la pensée de Zundel et comment sa pensée s'enracine et se nourrit constamment de l'expérience de l'homme. Il saisira aussi comment le Dieu Trinitaire de Jésus révèle les fondements de la personne humaine que sont la dignité, l'intériorité et la pauvreté. Enfin, il comprendra comment ces fondements sont associés à la véritable vocation de l'homme : devenir un être libre.

## 1. L'homme n'est pas encore

René Habachi considère que l'audace de Maurice Zundel est d'avoir osé demander si l'homme a jamais existé. Qui plus est, en posant la question de cette manière, il embrasse divers courants de pensée ayant eu cours dans l'histoire. En effet, Zundel cherche à comprendre ce qu'il y a derrière divers phénomènes humains et intuitions de certains penseurs. Ainsi, il demande ce que recèle la révolte de Camus quand il dit : «L'homme est la seule créature qui refuse d'être ce qu'elle est<sup>4</sup>». De même, qu'est-ce qui se cache derrière la définition de Sartre : «L'homme est un animal révolutionnaire<sup>5</sup>»? Que voile l'objection de Nietzsche lorsqu'il déclare : «S'il y avait des dieux, comment supporterais-je de n'être pas Dieu<sup>6</sup>»? En parallèle à ces questions, Zundel tente de cerner le point de convergence sous-jacent aux multiples luttes de l'homme à travers l'histoire, que ce soit contre l'esclavage, l'aliénation, l'anonymat de masse, l'exploitation, l'asservissement, l'oppression ou la misère matérielle.

Ce que Zundel perçoit derrière ces réflexions et ces revendications, c'est que l'homme cherche à défendre un bien précieux qui lui-même résiste et survit à toute forme d'intrusion ou tentative d'annihilation. De plus, Zundel constate que c'est en découvrant sa violabilité que l'homme découvre en même temps son inviolabilité. Zundel voit en cela une aspiration à la liberté, une revendication d'espace pour l'esprit humain, le besoin d'une aire d'intériorité. Il prend donc appui sur cette constante, repérée au cœur même de

---

<sup>4</sup> Cité par *Ibid.*, p. 68.

<sup>5</sup> Cité par *Ibid.*, p. 68.

<sup>6</sup> Cité par Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Centre Charles Peguy*, Notre Dame de France à Londres, 16 février 1964, p. 15.

l'expérience humaine, pour suggérer qu'il y a en l'homme une intimité inviolable constituant son fondement : la dignité. C'est ainsi qu'il écrit : «Si l'on tente de l'asservir [en parlant de l'enfant], si l'on prétend le réduire à un rôle de pur instrument, s'il est soumis à un régime concentrationnaire, s'il est condamné à subir tous les raffinements d'un lavage de cerveau, il prendra conscience de sa dignité comme de son bien le plus précieux à travers l'indignité même des traitements dont il est l'objet<sup>7</sup>».

Toutefois, l'état de ce fondement est embryonnaire chez l'homme, d'autant que, pour Zundel, la dignité inviolable qui fait de l'homme une personne ne vient pas avec sa naissance charnelle. Elle est une possibilité à réaliser par laquelle l'homme advient. «L'homme existe au moins comme possibilité, mais possibilité si fragile, si menacée qu'elle n'en est que plus tragique. Un rien peut la blesser, comme on blesse le regard d'un enfant. L'homme pourrait n'apparaître que le temps d'une étincelle pour s'éteindre à jamais<sup>8</sup>.»

Dans les faits, l'homme prend habituellement conscience de sa dignité à travers l'expérience. Celle-ci lui permet de pressentir qu'il y a en lui quelque chose de plus que ce que sa nature laisse entrevoir à première vue. Ainsi, l'esclave peut entrevoir cette dignité dans sa révolte. De même, la personne qui se porte au secours d'une vie en danger pressent la valeur de cette vie qui mérite d'être sauvée. Ce sont des événements, des opportunités qui secouent l'inconscience et ravivent en elle une dimension oubliée, négligée voire méprisée. Si cette conscience embryonnaire s'éveille en étant mue par la générosité et la gratuité, l'homme pressent alors avec acuité la valeur infinie d'une vie. C'est ce que Zundel appelle l'expérience de la dignité. Il y a dans cette expérience un élan incitant au respect infini de l'autre ou à se faire respecter par lui.

Chez Zundel, la dignité, qui implique gratuité et total désintéressement, devient une valeur : «N'est valeur que ce qui ne peut servir à rien : ni pour celui qui la possède, ni pour ceux qui en découvrent l'existence en lui.» Et la valeur poursuit une fin

---

<sup>7</sup> Maurice ZUNDEL, *Je est un autre*, Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1997, p. 7.

<sup>8</sup> René HABACHI, «De quel homme parlons-nous [...]», p. 69.

désintéressée, c'est-à-dire «un but qui doit être poursuivi pour lui-même, sans autre motif que l'estime et l'amour qu'il inspire<sup>9</sup>».

Toutefois, Zundel considère que la dignité est une dimension intérieure qui n'est pas protégée chez l'homme. Les menaces qui peuvent la blesser sont multiples. Généralement, l'homme a tendance à considérer ces menaces comme ne pouvant provenir que de l'extérieur. Ce sont des agressions à travers lesquelles il se voit traiter en objet et face auxquelles il va alors réagir, parfois même violemment. Il oublie ou ignore toutefois que les menaces internes sont tout aussi présentes et inquiétantes. Zundel a la conviction que l'homme doit aussi se protéger contre lui-même, contre l'atteinte qu'il porte à sa propre dignité en se traitant lui-même en objet ou en se maintenant à l'état d'objet. C'est ici que Zundel apporte un nouvel éclairage sur une méprise encore actuelle. Il nous dit que l'homme n'existe pas encore, ou si peu. L'homme n'a pas encore d'existence propre, à titre de sujet. Le moi généralement entendu et auquel l'homme associe son identité, son autonomie et sa fierté, n'est qu'un moi qu'il a subi et qu'il subit encore. À tort, l'homme s'accroche à ce moi, pensant que celui-ci fait de lui un sujet, qu'il est l'auteur de ce moi.

## 2. La logique de la pensée de Maurice Zundel

Si l'homme n'existe pas encore, examinons comment Zundel conçoit la possibilité de l'existence d'un autre moi qui ferait de lui une personne. Voyons aussi comment Dieu s'inscrit dans cette réalité. Pour ce faire, les quatre «couples dialectiques» développés par René Habachi serviront à exposer la logique zundélienne<sup>10</sup>.

### 2.1 Premier couple : le «moi préfabriqué» et le «moi origine»

Zundel a introduit deux concepts pour traduire deux réalités distinctes. D'une part, aucun individu n'échappe au moi dont l'emprise fait l'homme prisonnier de lui-même. Dans le langage de Zundel, ce premier moi est appelé de différentes façons : «moi

---

<sup>9</sup> Cité par Ramon MARTINEZ DE PISON LIÉBANAS, *La liberté humaine et l'expérience de Dieu chez Maurice Zundel*, Montréal/Paris, Éd. Bellarmin/Desclée, 1990, p. 67.

<sup>10</sup> René HABACHI, «De quel homme parlons-nous [...]», p. 70-84.

préfabriqué», «moi biologique», «moi possessif», «moi robot», «moi viscéral», «moi subi» ou «moi égoïste». Le second moi est celui qui conduit l'homme sur la route de sa personnalisation. Zundel utilise encore là plusieurs façons de le nommer : «moi origine», «moi source», «moi oblatif». Les lignes qui suivent éclairent davantage ces deux concepts que sont le «moi préfabriqué» et le «moi origine». Afin d'alléger la lecture du texte, ces expressions apparaîtront dorénavant sans guillemet.

### 2.1.1 Le moi préfabriqué

Selon Zundel, le moi préfabriqué est le résultat des divers déterminismes correspondant à tout ce qui n'origine pas de l'homme lui-même, à tout ce à quoi il n'a pas donné son assentiment. Cela implique qu'au départ, l'homme n'est qu'un moi biologique ou un moi animé par ses déterminismes. Les composantes de ce moi intègrent l'héritage biologique, les instincts, les conditionnements de l'enfance et l'empreinte laissée par le milieu familial qui, lui-même, a été modelé par des lois et des normes appartenant à des groupes plus larges (appartenance culturelle, de race, de religion, etc.). Parmi les autres déterminismes possibles figurent les divers traumatismes psychiques enfouis dans l'inconscient et dont l'action persiste et s'exerce à l'insu de la conscience. Il y a aussi les pulsions cosmiques impersonnelles dans lesquelles l'homme baigne et qui l'influencent à son insu. Ces multiples déterminismes ont conditionné l'homme et le conditionnent toujours. Ce sont des puissances qui le dominent en maintenant son esprit en geôle. D'autant plus que sa raison ne peut neutraliser l'emprise que ces déterminismes exercent sur lui.

C'est pourquoi Zundel dit qu'avant d'être un homme, les individus «en restent à leur niveau passionnel, qu'ils restent un morceau d'univers, [...] enfin l'immense majorité, ou plutôt tous les hommes sans exception sont d'abord des choses. Ils sont des objets, ils sont des fragments de l'univers<sup>11</sup>». L'homme est d'abord le résultat des influences extérieures qui l'ont modelé. L'homme n'est pas l'auteur du moi préfabriqué. Ce moi n'est pas de lui. Il n'y a pas coopéré. Il l'a reçu. Il en a hérité. Ce moi s'est

---

<sup>11</sup> Maurice ZUNDEL, «Le travail et les droits de l'homme», *Conférence*, Vevey (Suisse), 1966, p. 5.

imposé à lui et il le subit encore dans tout ce qu'il a de bon et de moins bon. L'homme subit son moi préfabriqué aussi longtemps qu'il refuse ou ignore son existence, aussi longtemps qu'il ne s'ouvre pas au passage de l'homme préfabriqué à l'homme possible. Comme l'exprime René Habachi, «notre biographie réelle n'a pas encore commencé, [...]. Il [l'homme] se prend pour ce qu'il n'est pas encore. Il confond la réalité d'être homme avec la réalité effective de l'homme<sup>12</sup>».

### 2.1.2 Le moi origine

Heureusement, l'homme n'est pas irrémédiablement déterminé à vivre dans cette extériorité de lui-même. Pour traduire ce devenir possible, Zundel introduit la notion d'un autre moi : le moi origine. C'est par l'avènement de ce moi que commence l'aventure proprement humaine et personnalisante. Il s'agit du moi dont l'homme est l'auteur, c'est-à-dire résultant de la création de lui-même par lui-même. C'est un moi qui fait de l'homme une personne et non plus seulement un membre appartenant à une espèce biologique, régi par ses déterminismes.

C'est un moi qui se construit en se donnant. Autrement dit, l'origine de l'homme véritable commence par le don. Ainsi la création de ce nouveau moi est en proportion du don que la personne devient. Il importe de préciser que Zundel ne propose aucunement d'ignorer ou de rejeter le moi préfabriqué, ni de le nier ou de le fuir. Il propose plutôt un renversement de celui-ci, c'est-à-dire d'orienter tout ce qui le constitue vers le don. En empruntant la voie de l'intériorité, le renversement du moi préfabriqué s'accomplit. Selon Zundel, c'est la seule voie efficace pour l'homme pour cesser de se subir. C'est dans cet esprit qu'il dit : «La personne est la manière unique dont chaque homme, en prenant appui sur ses propres déterminismes, réalise son intériorité et sa générosité<sup>13</sup>». Ailleurs, il dépeint la même réalité en évoquant une «fusée à trois étages : physiologique, psychologique et personnel<sup>14</sup>». Dans cette analogie, les dimensions physiologique et

---

<sup>12</sup> René HABACHI, «De quel homme parlons-nous [...]», p. 70.

<sup>13</sup> Cité par *Ibid.*, p. 71.

<sup>14</sup> Maurice ZUNDEL, «La cosmicité humaine» : *Le Réveil* (1965) p. 1.

psychologique correspondent au moi préfabriqué du fait qu'elles sont données à l'homme. Le devenir potentiel de l'homme relève de la troisième dimension, la dimension personnelle, et il lui appartient qu'elle advienne. C'est là que réside le commencement de son humanisation, de l'actualisation de sa valeur. «On vaut réellement par ce que l'on est – non par ce que l'on fait – par l'espace intérieur qui donne du champ à l'acte, l'empêche de coller à soi et d'y engluier les autres. On vaut, en d'autres termes, par le degré de liberté que l'on a acquis à l'égard de soi<sup>15</sup>.»

Cet homme possible, Zundel y croit fermement. Il a une confiance inébranlable en cet homme nouveau dont l'émergence requiert de dépasser le donné brut qui le dirige. Selon lui, arrêter de se subir est l'enjeu de toute vie humaine. Dès lors, la vocation ultime de l'homme est sa recreation : devenir un être libre en se libérant par le don. Ce faisant, l'homme devient progressivement cet autre correspondant au moi origine. Ce travail d'humanisation de l'homme constitue la grande espérance de Zundel, perceptible à travers toute son œuvre.

## 2.2 Second couple : le moi origine et l'existence d'un «plus-que-l'homme»<sup>16</sup>

Si l'homme se donne sans que ne soient accueillis les dons qu'il fait de lui-même, sans qu'il ne rencontre «ce plus qu'il est» qu'il a pressenti dans l'expérience de dignité qu'il a faite, si tout cela ne mène à rien, il va vite associer ses dons à des privations inutiles. Alors, quelle est donc, selon Zundel, la nature de ce *plus* pressenti?

### 2.2.1 Le moi origine en relation avec un pôle intérieur

Le moi origine est aimanté vers cette réalité intérieure que l'homme ne soupçonne pas avant de vivre l'expérience de respirer plus grand ou de goûter un bref moment de plénitude. L'homme garde le souvenir de ce moment indéfinissable à travers lequel il a communiqué avec quelque chose qui, momentanément, l'a comblé. Quelque chose a laissé

---

<sup>15</sup> Maurice ZUNDEL, *Croyez-vous en l'homme?*, Paris, Éd. Cerf, 1998, p. 98.

<sup>16</sup> René HABACHI, «De quel homme parlons-nous [...]», p. 73.

en lui une impression de grandeur. Ce moment sème en lui le désir de revivre des moments semblables.

Si ce «quelque chose» respecte et nourrit la liberté de l'homme, cela suppose que ce «quelque chose» correspond à une réalité complètement libérée de toute servitude. À première vue, le contour de cette réalité est censé répondre à la logique suivante : «Pour approfondir notre intimité inviolable, il faudrait qu'elle-même soit un dedans sans aucune extériorité. Pour mériter notre don, il faudrait qu'elle soit don sans retour et pur élan vers l'autre. [...] Pour] soutenir le dynamisme de notre "être relationnel" il faudrait qu'elle soit pure "relation" dynamique<sup>17</sup>.»

### 2.2.2 Découvrir ce pôle intérieur dans l'Art, la Science et les relations

Pour saisir la nature de l'intimité inviolable humaine, Zundel cherche du côté de l'existence même de l'homme. Il essaie de la repérer à travers l'information que recèlent les expériences humaines. C'est ici qu'entre en jeu l'apport de la culture, de la science et des relations interpersonnelles qui, à ses yeux, constituent des lieux majeurs de découverte, de connaissance, d'émergence et de construction de ce «plus que soi-même». Zundel privilégie ces lieux d'expérience du fait que la beauté, la vérité et l'amour ouvrent en l'homme un espace de liberté, c'est-à-dire un espace où la vie de l'esprit peut se vivre. En effet, de nombreux témoignages d'artistes, d'hommes de science ou de personnes vivant une relation amicale ou amoureuse, révèlent qu'ils atteignent par moments un niveau d'expérience, d'une durée variable, où ils se perdent dans un espace de communion avec «plus qu'eux-mêmes».

Or, cet espace de communion incite l'homme à se distancier de son moi possessif. Il l'interpelle vers ce pôle intérieur jamais atteint mais dont le souvenir persiste dans son esprit. L'homme ressent alors une sorte d'élan qui le propulse vers ses origines, que Zundel dit situées toujours en avant de lui. À cet instant, l'homme décolle de lui-même comme dans ces moments où l'artiste, le savant ou l'amoureux cherche à dire, à peindre, à saisir, à structurer ou à embrasser l'image, la vérité, ou ce mélange de connu et

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 74.



d'inconnu qui le dépasse. Ces moments particuliers de création, de découverte ou d'amour, Zundel les décrit en empruntant à Zweig l'expression «heures étoilées<sup>18</sup>». René Habachi précise comment agissent ces moments de pur bonheur et de communion, tellement ils suggèrent la présence d'une présence.

Moment exceptionnel [...], où l'homme est arraché à lui-même dans une sortie de soi, dans une sorte d'extase qui le délivre de son moi/préfabriqué et possessif pour le projeter en pur élan vers une rencontre qui n'a plus rien d'utilitaire ou de narcissique. L'être se trouve alors comblé par une présence gratuite qui le désenchaîne de lui-même, en l'éveillant à son moi/origine, en le confirmant dans cette assurance qu'il n'est lui-même que dans l'élan où il se donne, dans la relation où il se crée, dans cette ferveur où son moi s'efface au bénéfice de la valeur qu'il devient<sup>19</sup>.

Ce sont des moments qui, par et dans un mouvement d'intériorisation, projettent l'homme hors de lui-même et le laissent imprégné de plénitude et d'admiration. Il se retrouve alors en relation avec une présence inconnue qui l'aimante sans cesse vers elle. L'homme tend vers ce pôle intérieur par lequel se construit progressivement, en lui-même, «ce plus que lui-même». Plus celui-ci prend forme, plus il a conscience de cette présence et plus la rencontre se vit d'une manière unique. «Cette relation à une présence, qui se dit à travers l'art, la vérité ou l'amour, est d'autant plus personnelle, évidemment, que l'artiste, le savant et l'homme de désir deviennent des personnes<sup>20</sup>.»

Pour certains, il suffit de ne vivre qu'une seule fois un tel moment pour entrevoir l'horizon infini de l'homme. Ce sont des moments qui libèrent, purifient et contribuent à la construction du moi origine. L'homme devine alors un dépassement possible de ses limites en orientant son élan vers ce dedans habité. Selon Zundel, tout homme peut y accéder en autant que la gratuité irrigue son élan de créer, de connaître ou d'agir.

---

<sup>18</sup> Maurice ZUNDEL, *Quel homme et quel Dieu*, Saint-Maurice (Suisse), Éd. Saint-Augustin, 1997, p. 153; *Je est un autre*, p. 55.

<sup>19</sup> René HABACHI, «De quel homme parlons-nous [...]», p. 75-76.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 76.

### 2.2.3 La nature de ce pôle intérieur, de ce «plus-que-l'homme»

Zundel emploie le mot «présence» pour nommer la source de cette aimantation intérieure, c'est-à-dire ce pôle intérieur vers lequel tend le moi origine. Mais quelle est donc la nature de cette présence? Zundel pressent que pour la reconnaître et pour qu'elle transparaisse dans toute sa vérité, cela exigerait que l'homme soit délivré de toute entrave et que la relation avec cette présence soit parfaite et pure. Sans cela, la révélation demeurerait partielle.

Fidèle à ses habitudes, Zundel fouille dans l'éventail des expériences humaines pour trouver une situation correspondant à ce scénario. En effet, pour Zundel, ne peut être pertinent et éclairant pour l'homme qu'une révélation qui soit dans la ligne de l'intériorité de l'homme lui-même. Autrement dit, seule une expérience humaine peut vraiment révéler à l'homme la présence qui l'habite au-dedans. Comme le dit René Habachi : «La dynamique humaine est une sorte de "révélation implicite" attendant d'être authentifiée par une "révélation explicite"<sup>21</sup>.» Le défi est donc d'identifier où pourrait se manifester pareille et totale révélation. Et c'est ici que Zundel entrevoit alors ce qu'il appelle le «cas-limite». Selon lui, ce «cas-limite» ne peut pas être moins que le meilleur des hommes. Concrètement, il ne peut être que l'actualisation de tout ce que l'homme porte d'élan infini en lui. Se profile alors cet autre que Marc Donzé traduit ainsi : «Il est personnel, puisqu'il est personnalisant. Il est Beauté, Lumière et Vérité. Il est Liberté s'il peut recevoir l'hommage de ma liberté. Il est Pauvreté – désappropriation et don –, s'il peut accomplir l'élan de ma pauvreté. Il est absolu et infini, s'il peut combler l'infini de mon désir<sup>22</sup>.»

### 2.3 Troisième couple : le «cas limite» et la personne de Jésus

Dans cette voie, Zundel examine si l'humanité a déjà compté parmi ses membres un être pleinement accompli, qui ait été pur don et pure relation; un être en qui «notre

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 78-79.

<sup>22</sup> Marc DONZÉ, «Un théologien et un mystique pour notre temps. Maurice Zundel, témoin de la présence» : *Documents Épiscopat. Bulletin du secrétariat de la conférence des évêques de France* (juillet-août 1989, no 12), p. 6.

liberté pourrait se déployer sans retombée sur elle-même devant celui qui serait liberté en personne, et notre gratuité serait sollicitée en permanence par celui dont la gratuité est sans arrière-pensée<sup>23</sup> ; un être dont le témoignage révélerait qu'il n'est lui-même qu'en étant tourné vers l'autre « parce que son moi c'est l'autre<sup>24</sup> » ; un être confirmant l'intuition de Rimbaud affirmant « je est un autre<sup>25</sup> ». Bref, y a-t-il un « cas-limite » révélant l'homme arrivé à son sommet ? Ce « cas-limite », Zundel le reconnaît en Jésus agenouillé devant ses disciples et leur lavant les pieds. Par ce geste, il envoie le message de leur grandeur et de leur dignité. Il leur révèle aussi qui il est, en interpellant, pour être reconnu, leur propre intériorité. Agenouillé devant eux, il leur dit en quelque sorte qu'il est celui qui veut se faire reconnaître « du dedans des hommes et de leur liberté<sup>26</sup> », qu'il n'est pas le roi tel qu'on l'attendait et qu'il refuse de collaborer à cette méprise.

Pour Zundel, Jésus incarne l'homme accompli, sans l'ombre d'un repli égoïste, totalement libre de lui-même. Ainsi, il est le seul homme pleinement saint. Par le fait même, il est le seul capable de lever le voile sur l'intériorité même de la présence, ayant été parfaitement ce que d'autres hommes ont pu laisser entrevoir de cette présence en eux, notamment saint François d'Assise dont l'existence éclaire la voie de l'élévation de l'homme et de l'humanité. L'homme François met Zundel sur la piste de l'Homme Jésus, le « cas-limite », dont toute la personne et l'existence donnent la présence en transparence. L'approche inductive de Zundel ressort encore. Faut-il le répéter, il est inconcevable pour Zundel qu'il puisse y avoir contradiction entre la nature de cette présence « et ce que l'homme est dans la plus haute noblesse de l'esprit et du cœur<sup>27</sup> ».

---

<sup>23</sup> René HABACHI, « De quel homme parlons-nous [...] », p. 80.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>25</sup> Maurice ZUNDEL, *Conférences au Cénacle*, Paris, 15-16 janvier 1972, p. 6. Zundel utilise fréquemment l'expression « Je est un autre » dans son propos sur le moi origine. Cette expression constitue même le titre d'un ouvrage.

<sup>26</sup> René HABACHI, « De quel homme parlons-nous [...] », p. 81.

<sup>27</sup> Marc DONZÉ, « Un théologien et un mystique pour notre temps [...] », p. 6.

## 2.4 Quatrième couple : Jésus révèle le Dieu Trinitaire qui révèle le Verbe et l'homme

Le raisonnement de Zundel se poursuit et montre qu'en Jésus, l'autre (le moi origine) coexiste avec cet Autre et la présence devient la Présence. De plus, chez lui, cette Présence prend le nom de Dieu. Dès lors, qui est ce Dieu que Jésus est venu nous dire? Inversement, que révèle Dieu en ce qui concerne Jésus le Verbe et l'homme?

### 2.4.1 De quel Dieu s'agit-il?

Selon Zundel, ce Dieu que Jésus est venu révéler est intérieur. Il est don et relation, pauvre, libre et libérateur, fragile et humble.

Dieu est *intérieur*. Jusqu'à maintenant, la réflexion anthropologique de Zundel a emprunté une trajectoire orientée vers l'intériorité de l'homme. Zundel poursuit dans la même direction, ce qui le conduit au Dieu de l'Évangile : le Dieu intérieur. Celui-ci est clairement présenté dans l'invitation que Jésus adresse à la Samaritaine (Jn 4, 23-24). Ce passage d'Évangile n'affirme-t-il pas, sans équivoque, que l'intérieur de l'homme est le lieu pour adorer et aimer Dieu? Conséquemment, l'intérieur de l'homme est le lieu de sa Présence. Le récit de la conversion de saint Augustin va également dans ce sens<sup>28</sup>. Il dit avoir pris conscience de la présence constante de Dieu qui l'attendait patiemment et généreusement au-dedans de lui. Ce Dieu intérieur attendait qu'il aille librement au-dedans de lui-même pour Le rencontrer. Ce premier regard de Zundel sur le Dieu de Jésus-Christ révèle donc un Dieu intérieur.

Dieu est *don et relation*. L'Évangile de Jean dit : «Si tu savais le don de Dieu» (Jn 4, 10). Si Dieu veut S'offrir, cela implique qu'Il est un être relationnel animé d'un élan de générosité infinie car, pour S'offrir, cela suppose la présence d'un autre capable de recevoir le don qu'Il fait. Ce Dieu que Zundel découvre en Jésus le conduit tout droit au Dieu Trinitaire. Il en parle en ces termes dans *L'humble Présence*.

---

<sup>28</sup> Zundel évoque fréquemment les propos de conversion de saint Augustin (*Confessions*, chap. 10). Celui-ci a été, avec saint François, une figure majeure dans le développement de sa pensée. Il a retrouvé en lui une confirmation du Dieu intérieur révélé en Jésus. Dans sa dernière homélie, il y fait encore référence : *Ta parole comme une source*, Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1987, p. 230-233.

Et c'est cela la Trinité : l'oblativité du Moi où la Personnalité n'est plus qu'une relation à l'Autre, un pur regard vers l'Autre dans une communication totale où rien, absolument rien, n'est gardé pour soi. Cette circulation permanente de la Vie Divine, du Père au Fils dans le Saint-Esprit, cette communication éternelle, cette respiration infinie d'amour, c'est cela qui constitue la liberté divine et la nôtre<sup>29</sup>.

Ici Zundel réfère à la doctrine traditionnelle de la périchorèse (ou de la circumincession), selon laquelle les personnes divines ne se distinguent que par leurs relations. Le mouvement continu entre les personnes trinitaires l'amène à parler de «personnalisme divin».

L'éclairage *personnaliste* du dogme chrétien peut être ici opportunément évoqué. La Trinité, qui en est le centre, s'articule sur les relations subsistantes dont chacune est pure référence à sa réciproque, dans une sorte de désappropriation oblativité qui constitue «*l'exemplaire éminent de la Vie en Trinité*» (Garrigou-Lagrange). Une éternelle communion d'amour, autrement dit, apparaît comme le secret du «*personnalisme divin*»<sup>30</sup>.

Découvrir que Dieu est relation confirme la première intuition de Zundel, à savoir que si Dieu existe, Il ne peut être moins que le meilleur des hommes, entre autres, dans sa dimension relationnelle. Sa réflexion l'avait conduit à cet homme qui aspire à ce que le don qu'il fait de lui-même soit accueilli. Cela impliquait qu'une relation soit possible et que ce caractère se retrouve en Dieu. C'est pourquoi le mystère Trinitaire, cette *communication éternelle*, offre un éclairage déterminant pour comprendre le mystère de la vie de l'esprit chez l'homme, être de relation. «L'homme, en effet, a l'intuition que sa vie intérieure se déploie dans un échange et une rencontre, que l'amour en sa perfection tend vers l'autre. Aussi, quelle merveille de découvrir qu'en Dieu, qu'en l'Absolu qui est source de toute valeur et de tout amour, il y a relation<sup>31</sup>.»

Zundel ne se limite pas à dire que Dieu est un être relationnel; il va jusqu'à affirmer que Dieu est relation. Toujours en référence à la périchorèse, il va parler entre autres «de

---

<sup>29</sup> Maurice ZUNDEL, *L'humble Présence*, Genève, Éd. Tricorne, 1986, p. 111.

<sup>30</sup> Maurice ZUNDEL, «Liberté intérieure et Révélation» : *Foi Vivante* (janvier 1965, no 22), p. 2.

<sup>31</sup> Marc DONZÉ, «Trinité et Incarnation chez Zundel», p. 112.

pluralité relative qui constitue dans la pauvreté éternelle le personnalisme divin». Un autre extrait précise cette idée.

La vie divine ne peut pas être un repliement sur soi, un regard vers soi, une complaisance en soi, parce que, justement, en Dieu l'acte identique, absolument commun, co-éternel et co-égal, cet acte est désapproprié par une relation. Et c'est cette relation qui constitue le moi divin. [...]

La vie divine est en perpétuelle offrande, comme elle est en éternelle communion de lumière et d'amour. D'où il suit qu'aucune action, absolument aucune, ne peut être propre au Père, ni au Fils, ni au Saint-Esprit, ni le Père ne peut choisir au sens propre, ni le Père ne peut envoyer, ni le Fils ne peut obéir et s'offrir, en un autre sens que cette relation-même qui le constitue comme une référence au Père, mais de même que, également, le Père est constitué tout entier par sa référence au Fils<sup>32</sup>.

Ainsi, le Dieu Trinitaire dévoile un Dieu qui est à l'opposé d'un quelconque personnage qui se complaît ou se suffit à lui-même. Zundel y voit au contraire un «Dieu unique mais pas solitaire<sup>33</sup>». Il est un Dieu qui, «dans son unicité, peut s'adresser à un autre». De ce fait, Il est un «Dieu [...] vraiment plus simple et plus immédiatement accessible<sup>34</sup>».

Le consubstantiel de Nicée fournit une expression mieux équilibrée, qui signifie explicitement : Dieu *est* Trinité – par une appropriation désappropriante et totalement communicative de son essence –, ce qui revient à dire : Dieu est Amour, ou – c'est encore la même chose – Dieu est liberté.

[...] Le Père est pure relation au Fils, comme le Fils est pure relation au Père, et le Saint-Esprit pure relation au Père et au Fils. Aucune subordination n'est concevable là où la personnalité est constituée par une infinie désappropriation, par une totale référence à l'Autre.

Je ne cesse de dire que ce personnalisme divin est la source et la lumière du nôtre et qu'il nous serait presque impossible de faire de nous-mêmes des personnes – ne sachant pas dans quelle direction l'entreprendre – si nous n'étions orientés par ce dépouillement éternel au cœur de la Divinité, qui nous trace le chemin de notre liberté<sup>35</sup>.

---

<sup>32</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, Paris, 30-31 janvier 1965, p. 7-8.

<sup>33</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, Genève, 2 février 1964, p. 9.

<sup>34</sup> Maurice ZUNDEL, *Ton visage, ma lumière*, p. 210.

<sup>35</sup> Maurice ZUNDEL, *Je est un autre*, p. 78.

Si le Dieu de Jésus-Christ est constamment tourné vers l'autre, ce Dieu est aussi totalement vidé de Lui-même. Zundel utilise plusieurs expressions pour traduire cette réalité : «désappropriation subsistante», «vide créateur», «pur altruisme», «altruisme subsistant». Son expression la plus succincte et la plus englobante est de dire que Dieu «est tout don».

Dieu est Dieu parce qu'Il n'a rien. Il est tout parce qu'Il n'a rien. Il est tout parce qu'Il ne peut rien posséder, parce qu'Il a tout perdu, parce qu'Il est la souveraine évacuation de soi, parce qu'en lui, le moi est un autre, parce que la personne en Dieu est une relation pure; un pur rapport, un pur regard vers l'autre, et qu'en Dieu la seule propriété, je veux dire cela seul qui distingue la personne en Dieu, c'est la désappropriation totale. L'unicité de Dieu [...] c'est qu'il a en lui tout ce qu'il faut pour accomplir la perfection de l'amour. C'est qu'il y a en lui l'autre, c'est qu'il n'est pas seul, c'est qu'il ne se regarde pas, qu'il ne s'enivre pas de soi, c'est qu'il est le dépouillement total, qu'il est tout don, et s'il n'a rien à perdre c'est parce qu'il a tout perdu éternellement, dans ce don absolu, parfait et infini qu'il est<sup>36</sup>.

Dans un échange avec ses auditeurs, Zundel affirme à nouveau, sans détour, que Dieu est don.

Si je rencontre en moi la Vérité, la Beauté, la Musique, l'Émerveillement, l'Inviolabilité, l'Amour, bon, je commence à comprendre : il y a Quelqu'un qui peut recevoir ce don et qui est Lui-même le Don. Et c'est ce qui est la nouveauté chrétienne, c'est que Dieu est le Don, Il est LE DON : Il n'est pas le possesseur qui a tout. Il est Celui qui n'a rien parce qu'il donne tout. Je me fais comprendre? Alors le don peut surgir de ce Don. C'est parce que Dieu est Don en moi que je peux me donner à Lui<sup>37</sup>.

Aussi, Dieu est *pauvre, libre et libérateur*, assure Zundel. Ce Dieu dont le «moi est un autre» et qui est don, ouvre sur un Dieu Pauvreté.

Dieu ne se regarde pas, Dieu est l'anti-narcisse, comme il est l'anti-possession. Dieu est une offrande éternelle, une éternelle naissance, une éternelle aspiration, une éternelle extase. Dieu est dépouillement, démission, décollement infini. En un mot, Dieu est pauvreté<sup>38</sup>.

---

<sup>36</sup> Maurice ZUNDEL, *L'humble Présence*, p. 110.

<sup>37</sup> Maurice ZUNDEL, *Réunion chez M. Nebel*, Genève, décembre 1973.

<sup>38</sup> Maurice ZUNDEL, *L'humble Présence*, p. 111.

Ce que Notre Seigneur nous apporte, cette Révélation essentielle qui change tout, [...] que Dieu n'est pas un être solitaire; [...] que Dieu est une communion d'Amour! qu'il n'y a rien d'autre en Lui que l'Amour; qu'Il se vide éternellement de Lui-même : le Père dans le Fils, le Fils dans le Père et l'Esprit-Saint dans l'Un et l'Autre, et que la Vie Divine ne fait que circuler comme un Don éternel! Chaque personne en Dieu n'étant qu'une relation à l'Autre, dans une désappropriation totale d'Elle-même; Dieu réalisant, dans le secret le plus intime de Lui-même, cette Pauvreté qui est la première Béatitude, [...] cette Pauvreté est le grand secret de Dieu.

[...] Sa Divinité n'est pas autre chose que son dépouillement et sa Pauvreté<sup>39</sup>.

De ce Dieu pauvre, Zundel déduit qu'Il est également libre puisqu'Il n'a rien. En effet, la rencontre avec le Dieu Un et Trinitaire, mis à jour par Jésus-Christ, laisse voir «que Dieu Lui-même est l'Infinie liberté, parce que libre de Soi, parce que n'ayant aucune attache à Soi, et que la liberté, c'est évidemment cela : d'être coupé de toute adhérence à soi, de ne plus coller à soi, de ne plus se subir soi-même, mais de faire de toute sa vie un don dans un pur élan d'amour<sup>40</sup>». Si c'est une constante communion d'amour qui circule entre les personnes trinitaires, il ne peut y avoir une seule trace de domination ou de possessivité en un tel Dieu. Ce Dieu est libre. Il est essentiellement une invitation au don et à la liberté. Ce Dieu ne peut pas contraindre l'homme puisqu'Il est la Liberté absolue. En réalité, Il l'appelle à cet absolu qu'Il est lui-même. Appelé à «devenir ce que Dieu est<sup>41</sup>», l'homme dispose d'un repère dans son aspiration de liberté. Cette perspective l'assure que Dieu lui offre un espace sans limites et sans l'ombre d'une domination.

Dieu est *fragile et humble*. La Pauvreté de Dieu Le rend également fragile. «Il n'est pas [...] Celui qui fait ce qu'Il veut, Celui à qui rien ne résiste, Celui qui meut le monde par un coup de baguette magique<sup>42</sup>». Son Être et sa joie sont directement liés au fait d'être donné, de ne rien posséder, de se communiquer sans cesse. Il est dépouillement et charité infinis. Sa Pauvreté prend racine dans son Amour et l'Amour ne peut

---

<sup>39</sup> Maurice ZUNDEL, *Ton visage, ma lumière*, p. 210-211.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>41</sup> Maurice ZUNDEL, *Retraite au Carmel de Matareih*, Le Caire, mai 1972, p. 8.

<sup>42</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Centre Charles Peguy*, 16 février 1964, p. 26.



qu'interpeller l'amour. En conséquence, la relation de ce Dieu avec l'homme s'inscrit dans une relation de réciprocité basée uniquement sur l'amour et la liberté. Dans ce rapport, Dieu se met dans une situation précaire puisque, étant Amour infini, Il est, sans faille possible, loyauté, accueil et présence. En tout temps, Il est susceptible de subir la douleur d'être ignoré, bafoué, méprisé et refusé par l'homme. Cette vulnérabilité de Dieu amène Zundel à évoquer que l'homme peut vaincre Dieu quand il refuse éternellement de L'aimer. Dans pareil cas, Dieu «meurt d'amour» parce qu'Il se retrouve sans défense devant le refus de l'homme. C'est ce drame qui s'est joué sur la croix. D'être ainsi, sans défense, fait dire à Zundel qu'il y a en Dieu une «candeur de l'enfance éternelle. Il y a en Dieu une enfance comme il y a en Lui une jeunesse éternelle, il y a une fragilité infinie. [...] Dieu est fragile<sup>43</sup>». Qui plus est, dans ce risque que prend Dieu d'être blessé et de souffrir par le refus de l'homme, Zundel décerne l'humilité de Dieu qui se «met en dépendance des choix de la liberté<sup>44</sup>».

Dieu est *désarmé, innocent et première victime du mal*. Par surcroît, un Dieu pauvre et humble est désarmé devant le refus de l'homme puisque «Dieu peut tout ce que peut l'amour – mais rien de ce que ne peut pas l'amour<sup>45</sup>». Il en fut ainsi aux origines et il en est encore ainsi avec l'homme d'aujourd'hui. Il ne peut que s'offrir, sans cesse s'exposant au rejet ou à l'indifférence. Ne pouvant d'aucune façon s'insurger, s'imposer ou s'interposer à la liberté de l'homme, Dieu devient la première victime du mal résultant de l'agir de l'homme qui se retranche dans son moi préfabriqué. Inversement, Dieu est également le premier à bénéficier de l'ouverture de l'homme à lui-même puisque, à travers ce processus, Il sort de la prison dans laquelle l'homme Le retient tant et aussi longtemps qu'il refuse de naître à lui-même.

Cette innocence de Dieu vis-à-vis du mal amène Zundel à reconnaître le mérite de ceux qui préfèrent Le rejeter plutôt que d'adhérer aux fausses représentations qu'on en fait, dont celles qui laissent entendre une complicité de sa part avec la souffrance et le

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>44</sup> Marc DONZÉ, «Un théologien et un mystique pour notre temps [...]», p. 7.

<sup>45</sup> Maurice ZUNDEL, *Réunion d'aumôniers de prison*, Lausanne, 2 mars 1971, p. 16.

mal. C'est pourquoi, il voit derrière l'athéisme l'intuition, en germe, de l'innocence de Dieu.

Cette prise de conscience de la fragilité de Dieu fait dire à Zundel que, « finalement, ce n'est pas nous qu'il faut sauver, c'est Dieu qu'il faut sauver de nous<sup>46</sup> ». Il faut Le sauver de l'homme car, éternellement, Dieu meurt par ceux et pour ceux qui le refusent délibérément et obstinément, à la manière de la mère qui souffre en silence devant son enfant malheureux, qu'il en ait conscience ou non<sup>47</sup>. Zundel dit qu'il en sera toujours ainsi pour Dieu et, de ce fait, Il est la première victime du mal infligé à l'homme ou de la souffrance qu'il s'impute à lui-même. Chez Zundel, toute souffrance est scandaleuse en raison même de l'existence de Dieu. S'Il n'existait pas, en quoi le mal serait-il un scandale? Au contraire, si le mal est perçu comme un scandale, c'est qu'il existe une référence absolue. C'est pourquoi, cet Absolu devient la « première victime » du mal. Sauver Dieu signifie donc « délivrer l'Amour des limites où nous L'enfermons, des caricatures dont nous L'affublons, de Le délivrer pour qu'enfin Il puisse respirer à travers nous et se communiquer à tous<sup>48</sup> ». Sauver Dieu, c'est « devenir la mère de Dieu », son « berceau », c'est « lui donner en nous une humanité de surcroît, de le laisser en nous envahir tout notre être pour qu'il soit une Présence actuelle dans l'histoire aujourd'hui<sup>49</sup> ».

C'est ce défi qui est proposé à l'homme et qui est au cœur de l'espérance chrétienne. Il constitue un immense défi non seulement parce qu'il interpelle sans cesse l'amour en chacun, mais encore parce qu'il invite tout homme à faire preuve d'une constante vigilance pour échapper à l'indifférence, à l'absence ou au refus qui empêchent

---

<sup>46</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Centre Charles Peguy*, 16 février 1964, p. 27.

<sup>47</sup> Zundel a été marqué par le témoignage d'une femme à qui le mari avait interdit de transmettre sa foi à leur enfant. Elle souffrit en silence de la souffrance de son fils dont la vie ne fut que désordre. La situation de cette femme lui a fait entrevoir la souffrance de Dieu et la « puissance d'une présence humaine ». C'est pourquoi il y réfère souvent pour illustrer son propos. Ce récit est rapporté dans : *Quel homme et quel Dieu*, p. 236-237.

<sup>48</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Centre Charles Peguy*, 16 février 1964, p. 29.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 29.

Dieu d'être Vie, «de se faire Chair<sup>50</sup>» en nous et, du même coup, de se déployer dans la création.

#### 2.4.2 La pensée de Maurice Zundel est un renversement théologique

La théologie de Zundel nous ramène au Dieu de l'Évangile et dénonce la persistance d'une image de Dieu inspirée de celle des rois, c'est-à-dire celle d'un Dieu puissant, vengeur et autoritaire. L'Évangile apporte une nouvelle compréhension de la transcendance divine. Celle-ci n'est plus un lourd mystère planant au-dessus de l'homme et l'écrasant de son poids. Elle révèle au contraire la grandeur de l'homme où s'exprime la transcendance divine. Étant intériorité et générosité infinies, la transcendance divine invite l'homme à prendre la route vers le dedans de lui-même pour se retrouver à travers elle et faire alliance de réciprocité avec elle.

Mettre ainsi au jour le Dieu de Jésus-Christ est extrêmement important pour Zundel, parce qu'il considère que l'image que l'on a de Dieu a un impact majeur sur la compréhension que l'on a de l'homme. Selon lui, les fausses images ont une emprise tenace et faussent la recherche et le débat sur l'homme. L'image traditionnelle d'un Dieu extérieur à l'homme et à l'univers ne correspond pas au Dieu révélé en Jésus-Christ. Zundel déplore qu'on s'en tienne à Le percevoir encore «comme un Être suprême, cause première de l'univers et principe directeur de l'histoire». Le percevoir ainsi «Le rend finalement étranger» et on cherche alors à l'atteindre «par des raisonnements, des concepts [...], ou par des traditions<sup>51</sup>». Pour Zundel, toutes les représentations d'un Dieu lointain de l'homme sont des caricatures contraires au Dieu de Jésus-Christ qui est essentiellement intérieur, don, pauvre et humble, fragile et innocent, solidairement engagé dans l'existence humaine et lié à la vie même de l'homme. Même si Zundel ne rappelle que le Dieu que Jésus est venu lui-même révéler, sa théologie n'en constitue pas moins un renversement. Gilbert Assenat trace un portrait succinct du tournant auquel nous convie sa pensée.

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>51</sup> Cité par Ramon MARTINEZ DE PISON LIÉBANAS, *La liberté humaine* [...], p. 110-111.

On passe d'un Dieu absent à un Dieu présent, d'un Dieu tout-puissant à un Dieu humble, d'un Dieu qui nous écrase à un Dieu qui nous respecte, d'un Dieu fort à un Dieu désarmé, d'un Dieu qui contraint notre liberté à un Dieu qui la suscite.

On peut continuer dans cette même ligne de contrastes :

On se tourne vers un Dieu que l'on prie ou que l'on supplie, et Maurice Zundel parle d'un Dieu qui nous prie, qui demande, qui mendie.

On se tourne vers un Dieu dont on attend tout, et Maurice Zundel évoque un Dieu qui attend de nous quelque chose.

C'est un Dieu sur qui nous comptons, Zundel nous dit : c'est un Dieu qui compte sur nous.

C'est un Dieu que nous cherchons, Zundel rectifie : c'est un Dieu qui nous cherche.

C'est en lui que l'homme met communément son espoir. C'est lui qui met son espoir en l'homme [...]

Quels renversements<sup>52</sup>!

#### 2.4.3 Les implications christologiques : le Dieu Trinitaire révèle le Verbe

En plus de Se révéler à travers Jésus, le Dieu Trinitaire de l'Évangile éclaire aussi la personne de Jésus le Verbe. En effet, en faisant partie de la Trinité, tout en Jésus le Verbe révèle la Trinité qui, à son tour, informe sur Jésus «car tout acte de l'une des personnes est toujours un acte de la Trinité, inséparablement<sup>53</sup>». L'appartenance trinitaire de Jésus englobe tout son être, y incluant son humanité. C'est pourquoi l'humanité de Jésus devient révélatrice du mystère de l'homme. Marc Donzé l'exprime ainsi :

Par le truchement de son humanité [Jésus] nous révèle la plénitude de l'homme et de Dieu dans leur indissociable solidarité, si étroite qu'elle devient une humanité-sacrement et une humanité-médiatrice. Le sens de l'Incarnation se trouve ainsi dans l'humanité de Jésus-Christ, parce que celle-ci est l'unique à expérimenter une nouveauté, un changement<sup>54</sup>.

Cependant, l'Incarnation ne signifie pas qu'il y ait eu une quelconque modification en Dieu. C'est plutôt l'humanité du Christ qui est élevée en Dieu par l'Incarnation et, de

---

<sup>52</sup> Gilbert ASSEMAT, «Le Dieu de Jésus-Christ chez Maurice Zundel», dans : AMZ-France, *Maurice Zundel, un christianisme libérateur*, Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1997, p. 128.

<sup>53</sup> René HABACHI, «De quel homme parlons-nous [...]», p. 83.

<sup>54</sup> Ramon MARTINEZ DE PISON LIÉBANAS, *La liberté humaine* [...], p. 119-120.

ce fait, préfigure le changement possible en l'homme. Dans cet esprit, Zundel fait appel aux propos de saint Athanase : «C'est ce que suggère admirablement le symbole dit de saint Athanase, lorsqu'il affirme que le Christ est un (une seule personne) "non par le changement de la divinité en la chair mais par l'*assomption* de l'humanité à Dieu"<sup>55</sup>». Saint Thomas d'Aquin évoque une idée semblable lorsqu'il dit : «Le mystère de l'Incarnation ne s'est point accompli en ce que Dieu ait subi le moindre changement dans l'état en lequel Il se trouvait de toute éternité. Mais en ceci qu'Il est uni d'une manière nouvelle à la création *ou plutôt* qu'Il l'a unie d'une manière nouvelle à Soi<sup>56</sup>.»

Conséquemment, par l'Incarnation, «l'humanité de Jésus, revêtu [sic] de la personnalité du Verbe – qui est *relation* pure – est emportée dans l'immense vague de lumière et d'amour qui rapporte le Fils au Père et est introduit [sic], ainsi, dans le circuit de la divine Pauvreté<sup>57</sup>». «C'est donc sous l'aspect de relation subsistante où "il ne s'approprie plus rien" que le moi divin, à travers l'humanité de Jésus qu'il investit, entre dans notre histoire<sup>58</sup>.» L'humanité de Jésus est ainsi entièrement libérée, donnée et personnalisée en recevant l'altruisme éternel de la Trinité. Zundel le dit ainsi : «L'aptitude à une existence autonome – c'est-à-dire personnelle – ne se réalise pas en Jésus, au niveau de son humanité, comme une clôture intérieure à celle-ci. C'est la subsistance du Verbe qui personnalise la personne humaine de Jésus et qui l'investit totalement<sup>59</sup>.» Concrètement, cela implique que le Verbe, qui est pure relation au Père, est communiqué à l'humanité de Jésus et celle-ci, à son tour, s'élance avec le même élan vers le Père. En cela, Jésus le Verbe est Fils de Dieu. C'est dans cet esprit que les propos du Père Hérès ont nourri la réflexion de Zundel.

---

<sup>55</sup> Maurice ZUNDEL, *Je est un autre*, p. 69. La même idée se retrouve dans; *Quel homme et quel Dieu*, p. 136; *La Pierre vivante*, Paris, Éd. Cerf, 1993, p. 107; *Recherche du Dieu inconnu*, Paris, Éd. Ouvrières, 1949, p. 138. Cette dernière référence mentionne que «le Christ est "*Un* (c'est-à-dire le Christ est *une* personne bien qu'Il soit Dieu et Homme), un, non par le changement de la divinité en chair, mais par l'*assomption* (élévation) de l'humanité en Dieu"».

<sup>56</sup> Cité par Marc DONZÉ, *La pensée théologique de Maurice Zundel*, Paris/Saint-Maurice (Suisse), Éd. Cerf/Saint-Augustin, 1998, p. 161.

<sup>57</sup> Maurice ZUNDEL, *Dialogue avec la vérité*, Paris, Éd. Desclée de Brouwer, 1964, p. 146.

<sup>58</sup> Maurice ZUNDEL, *Quel homme et quel Dieu*, p. 136.

<sup>59</sup> Marc DONZÉ, *La pensée théologique de Maurice Zundel*, p. 161-162.

Le Verbe, en effet, communique à la nature humaine non pas son être de nature, par lequel il est formellement Dieu, mais son être personnel, par lequel il subsiste dans sa nature divine. Il fait subsister la nature humaine en se l'unissant à son être personnel et en lui communiquant sa propre subsistance. Il n'y a donc pas, entre le Verbe et la nature humaine, unité d'être sous le rapport de la nature, mais bien sous le rapport de la personne<sup>60</sup>.

Par l'Incarnation, l'humanité de Jésus est totalement étreinte dans la Pauvreté de la Trinité qui lui communique son dépouillement infini. L'humanité de Jésus devient alors le témoin unique de la vie divine parce que totalement devenue un élan vers l'Autre. C'est pourquoi Jésus, par sa nature humaine et dans sa nature humaine, est le seul qui peut révéler pleinement et parfaitement Dieu à travers tout ce qu'il est, tout ce qu'il fait et ressent. Tout en lui «témoigne de Dieu, représente Dieu et communique Dieu<sup>61</sup>», d'où le sens de l'expression «humanité-sacrement».

Radicalement affranchie de toute adhérence à soi par cette assumption au «Moi» divin, qui est son seul axe de gravité, l'humanité de Jésus est radicalement incapable de rien s'approprier. Elle ne peut dire ni je ni moi, ni rien attirer à soi, ni rien retenir pour soi, car elle n'a d'autre centre personnel que le «Moi» divin qui la dynamise tout entière [...]

Entièrement ouverte sur la Divinité qui est vraiment et exclusivement son «Moi» personnel, l'humanité de Jésus n'en peut plus limiter le rayonnement. C'est pourquoi elle témoigne par tout son être de la Présence libératrice avec ce relief unique que lui confère sa symbiose avec la Trinité, dont elle vit l'absolu dépouillement [...]<sup>62</sup>.

#### 2.4.4 Les implications anthropologiques : en l'humanité de Jésus, le Dieu Trinitaire révèle l'homme

Si la personne de Jésus, offerte sans limite à Dieu, est un témoignage de la vie intime trinitaire, que nous apprend alors la Trinité sur l'homme? Essentiellement, elle révèle que l'homme accède à lui-même en Dieu, à la manière de l'humanité de Jésus qui s'est élevée en Dieu. De plus, la vie à laquelle l'homme est convié est la vie divine à

---

<sup>60</sup> Cité par Maurice ZUNDEL, *L'homme existe-t-il ?*, Paris, Éd. Ouvrières, 1967, p. 77-78. Le Père Hérès est cité également dans : *Quel homme et quel Dieu*, p. 136-137; Zundel évoque le concile de Chalcédoine de façon plus personnelle dans : *Dialogue avec la vérité*, p. 146-147; *Silence, Parole de vie*, Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1990, p. 111.

<sup>61</sup> Cité par Marc DONZÉ, *La pensée théologique de Maurice Zundel*, p. 163.

<sup>62</sup> Maurice ZUNDEL, *Dialogue avec la vérité*, p. 146-147.

laquelle l'humanité de Jésus s'est élevée. Dieu communique toujours la même vie divine depuis toute éternité. Cette vie ne varie pas selon qu'elle est communiquée à l'humanité de Jésus, à l'homme ou aux éléments de l'univers.

Il est parfaitement clair qu'aucun changement n'intervient dans la divinité du fait de ce que nous appelons l'Incarnation : la divinité ne peut pas changer, parce qu'elle a tout perdu; elle ne peut pas changer parce qu'elle a tout donné; elle ne peut pas changer parce qu'elle est éternellement un amour parfait et totalement communiqué<sup>63</sup>.

Mais l'homme se distingue des choses et des autres espèces vivantes par le fait qu'il est le seul qui peut recevoir, sans mesure, cette vie divine en allant à la rencontre de la Présence en lui-même. Pour exposer sa pensée, Zundel fait appel au paradoxe évoqué par Silesius dans lequel il précise : «Si je pouvais recevoir de Dieu autant que Christ, Il m'y ferait parvenir à l'instant même<sup>64</sup>.» Autrement dit, Dieu communique sa vie divine et celle-ci rejoint l'homme selon son degré de réceptivité. En réalité, Dieu est présent à l'homme depuis toute éternité, mais seul Jésus a été totalement uni à Lui dès sa conception. Quant à l'homme, il devient uni «à Dieu au terme d'un itinéraire en Christ. [... Cette] communion parfaite à Dieu [par grâce] est pressentie comme le terme et l'accomplissement de la destinée humaine. "L'ontologie de la personne s'achève en mystique de l'union transformante"<sup>65</sup>». En Jésus s'ouvre à l'homme la possibilité de faire le vide en lui-même pour pouvoir se donner librement, sans limite, et recevoir simultanément le don infini de Dieu.

Si l'homme est convié à la même vie divine qu'en Jésus, par le fait même, Jésus révèle que l'homme véritable est pauvreté tout comme Dieu est pauvre. Ce faisant, Jésus devient la référence et il donne la mesure de l'expérience humaine. C'est pourquoi Zundel dit que «l'existence authentique se réalise en forme de pauvreté, parce qu'elle est tout élan vers l'Autre en qui elle décolle de soi. Aussi bien l'être tire-t-il sa lumière de

---

<sup>63</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, Paris, 8-9 février 1964, p. 55.

<sup>64</sup> Cité par Maurice ZUNDEL, *Dialogue avec la vérité*, p. 146.

<sup>65</sup> Marc DONZÉ, *La pensée théologique de Maurice Zundel*, p. 160.

l'extase qu'il est dans la transparence de l'amour où il se dépense<sup>66</sup>». Marc Donzé utilise l'expression «pauvreté ontologique» pour traduire l'idée que «la pauvreté est la forme même de l'existence<sup>67</sup>». C'est dans sa pauvreté que l'homme «décolle» de son être limité et peut rencontrer cet Infini qui l'habite et l'appelle sans cesse. C'est encore dans sa pauvreté qu'il peut espérer rejoindre sa grandeur. Cette pauvreté émerge d'une part, de la désappropriation de soi et du don de soi et, d'autre part, de l'accueil et de la rencontre de l'Autre. L'homme véritable, être pauvre, ne peut se faire autrement. Sa soif pressante d'infini ne peut s'étancher qu'en devenant pauvreté. Cela nous mène à la nouvelle naissance dont parlait Jésus à Nicodème.

Nouvelle naissance, où l'homme, loin de se complaire en l'univers clos de son ego, s'ouvre à une respiration qui le dépasse et l'accomplit. Il s'agit d'une refonte totale de son être, d'un changement du moi, du passage d'un moi propriétaire du fini à un moi désapproprié vers l'Infini. C'est-à-dire, en d'autres termes, que l'homme ne naît vraiment à son existence qu'à partir du moment où il s'ouvre au-delà de son moi et qu'il n'existe totalement que dans la pauvreté<sup>68</sup>.

Ainsi, telle une boucle qui se referme, le Dieu Trinitaire désapproprié vient confirmer, par l'intermédiaire de l'humanité de Jésus, que la plénitude de l'homme se déploie dans la pauvreté et que l'homme véritable est offert, intérieur et pauvre. Cela corrobore ce que Zundel avait déjà entrevu en François d'Assise qui a su répondre à cet appel à la pauvreté inscrit dans le cœur de l'homme. C'est pourquoi ce saint constitue un si grand témoin pour l'humanité et une figure si inspirante pour Zundel. Jacques Mercanton parle ainsi de la contribution de saint François à sa pensée anthropologique : «Non que le saint d'Assise ait été le seul chrétien à pratiquer la vertu de pauvreté. Mais il est le premier qui ait compris à nouveau que la pauvreté n'est pas une vertu, mais l'essence même de la royauté divine, le secret de l'amour<sup>69</sup>».

---

<sup>66</sup> Cité par Marc DONZÉ, «Trinité et Incarnation chez Zundel», p. 102.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>69</sup> Jacques MERCANTON, «Morale et mystique» : *La Gazette de Lausanne. Supplément littéraire* (20-21 octobre 1962), p. 19.



### 3. L'existence de Dieu est indissociable de l'existence de l'homme. Inversement, l'existence de l'homme trouve sa plénitude en Dieu

On a vu jusqu'à maintenant comment la pensée théologique de Zundel s'est construite à partir du questionnement sur l'homme, tout comme la Révélation a éclairé son questionnement sur l'homme. En fait, la pensée de Zundel met en évidence l'étroite relation unissant le «destin de Dieu» et le «devenir de l'homme». C'est pourquoi il écrit : «[Le] problème de Dieu est absolument inséparable du problème de l'homme, c'est-à-dire que la découverte de Dieu est absolument inséparable de l'accès de l'homme à lui-même. Il faut que l'homme parvienne à soi pour qu'il fasse la rencontre de Dieu<sup>70</sup>».

Dieu révèle l'homme à lui-même lorsqu'il s'ouvre à Lui. Simultanément, au cœur de cette rencontre, Dieu transparaît. Ainsi, à mesure que l'homme advient à son être véritable, la transparence divine rayonne à travers lui. L'homme est la seule voie dont dispose Dieu pour se manifester. C'est ce qui amène Zundel à affirmer que le «destin de Dieu» dépend de l'homme. Les décisions qu'il prend, ses choix ou ses comportements maintiennent Dieu prisonnier de l'homme tant qu'il Lui refuse son consentement. «Au fond, le sort de Dieu, le destin de Dieu dans l'humanité tient précisément au degré selon lequel nous consentons à le laisser transparaître en nous<sup>71</sup>.» Quand Zundel parle du «destin de Dieu» qui est engagé dans l'existence humaine, son discours a un caractère d'urgence. Il tente de montrer que la priorité de l'homme n'est pas de se préoccuper de «se sauver» ou de savoir ce qu'il y a après la mort, mais bien de «sauver Dieu».

Ce qui fait que la vie humaine est chose si grande, si pathétique, c'est que dans cette vie se joue une Tragédie Divine, c'est que, dans ma vie, se situe, se joue la Vie d'un Autre! Toute l'Histoire humaine a son sens dans ce drame divin. [...] C'est cela qu'il s'agit de sauver en moi : cette Vie d'un Autre qui est confiée à mon amour<sup>72</sup>.

---

<sup>70</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, 8-9 février 1964, p. 51.

<sup>71</sup> Maurice ZUNDEL, *Conférences au Cénacle*, Paris, 20-21 janvier 1973, p. 31. La même idée se retrouve dans : *Récollecion au Cénacle*, Paris, 16-17 février 1971, p. 8; *Récollecion au Centre Charles Peguy*, 16 février 1964, p. 27-29; *Ta parole comme une source*, p. 16-17; *Conférences*, Nice, janvier 1968, p. 36-37.

<sup>72</sup> Maurice ZUNDEL, *Ton visage, ma lumière*, p. 146-147.

Voilà, Dieu vous est livré, faites-en ce que vous voulez! Dieu vous est livré! Il risque tout. Vous pouvez Le tuer, Il est sans défense. Vous pouvez Le crucifier, Il est sans appel. Il vous fait crédit... Tout est là.

[... Il] faut que je m'occupe de cette Autre Vie dans la mienne, de cette Vie confiée à la mienne, de cette Vie qui donne à mon existence sa véritable dimension : c'est une dimension de générosité comme le suggère ce mot admirable lu sur une tombe : *«L'Homme, l'homme est l'espoir de Dieu!»*<sup>73</sup>.

Cette idée que Dieu est engagé dans l'existence de l'homme et qu'il en dépend, Ramon Martinez de Pison la traduit de la façon suivante : «L'homme est l'expérience de Dieu<sup>74</sup>». Ailleurs, Zundel emprunte l'image du «berceau» en qui Dieu peut se déployer. La contribution de l'homme à l'avènement de Dieu est liée à la transparence divine qu'il communique. «Ainsi se fait une révélation : par un homme qui se donne en transparence, plus que par des mots. Par un dévoilement au cœur de l'oblation de l'homme, plus que par un dire<sup>75</sup>.» S'il s'y refuse, Dieu ne peut transparaître. La déduction possible qui en découle est la suivante : toute l'existence de l'homme est un lieu potentiel de transparence divine et, par conséquent, le «sort de Dieu» est mis en péril constamment.

#### 4. Le Dieu Trinitaire éclaire la création et le problème du mal

Si Dieu est gratuité, liberté et altruisme, voyons comment le Dieu Trinitaire éclaire l'ensemble de la création et le problème du mal?

##### 4.1 La création de l'homme est un acte libre

Un Dieu qui est Pauvreté absolue est un Dieu totalement libre. De ce fait, tous ses actes s'inscrivent éternellement dans un contexte de liberté. De même, tous ses actes s'inscrivent dans une perspective de liberté. Zundel en déduit que l'homme résulte d'un acte initié en toute liberté et pour la liberté. L'homme ne peut avoir été créé que pour devenir libre. Cette grandeur de l'homme, telle que souhaitée dès les origines, la croix la rappelle et la confirme. Selon Zundel, la mort de Jésus dévoile, rétroactivement, la

---

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>74</sup> Ramon MARTINEZ DE PISON LIÉBANAS, «Devenir homme est le chemin de l'expérience de Dieu» : *Nouvelle revue théologique* 117/4 (juillet-août 1995), p. 546.

<sup>75</sup> Marc DONZÉ, «Trinité et Incarnation chez Zundel», p. 107.

grandeur inestimable de l'homme. Si un Dieu choisit de donner sa vie «pour offrir le contrepois de l'absence humaine<sup>76</sup>», sa mort atteste, de manière magistrale, que l'homme vaut à un point tel que Dieu meurt pour lui. En ce sens, Zundel dit que sur la croix, «Jésus a réellement inscrit, au centre de l'histoire, cette prodigieuse équation : pour Dieu, *l'homme = Dieu*<sup>77</sup>». C'est pourquoi sa mort devrait nous surprendre davantage que sa résurrection.

#### 4.2 L'origine du mal réside dans le refus de l'homme d'être moi origine

Si la création est un acte libre, le Dieu Trinitaire, tel que révélé en Jésus-Christ, ne peut pas non plus être à l'origine du mal. Selon Zundel, il est inconcevable que ce Dieu ait pu imposer quoi que ce soit à l'homme ou éprouver son obéissance de quelque manière que ce soit, car ce serait contraire à son être totalement libre.

Dieu est amour, en effet, et s'il ne peut jamais être moins que lui-même ni agir autrement qu'il n'est, il ne peut donc point conduire la création à son terme véritable, lui donner son achèvement spirituel dans la royauté toute bienveillante de son Amour, en imposant de force aux êtres doués d'intelligence un consentement qui n'est rien, à moins d'être donné librement. S'il a créé *par* amour, en vérité, – ne pouvant créer par nécessité, – il a créé aussi *pour* l'amour, ne pouvant qu'infuser à la créature – pour autant qu'elle en est capable – un être en quelque manière semblable au sien, lequel est la charité même en l'éternel exercice de son acte.

C'est donc en quelque sorte faire avorter la création que de Lui refuser notre amour<sup>78</sup>.

Zundel estime que l'origine du mal est un rendez-vous qui visait la rencontre de deux libertés et duquel l'homme s'est détourné. L'homme a opté pour le moi de l'avoir (moi possessif ou préfabriqué) au lieu de celui de l'être (moi origine). Tant que l'homme s'oppose à son devenir et à celui d'autrui, ou encore, tant qu'il s'en désintéresse, le mal et la souffrance ont toute la place pour s'infiltrer et se déployer dans le monde. En effet, aussi longtemps qu'il nie ou refuse de devenir un moi origine, ce sont ses déterminismes

---

<sup>76</sup> René HABACHI, *Trois itinéraires... un carrefour. Gabriel Marcel, Maurice Zundel et Pierre Teilhard de Chardin*, Sainte-Foy (Québec), Éd. Les Presses de l'Université Laval, 1983, p. 46.

<sup>77</sup> Maurice ZUNDEL, *Quel homme et quel Dieu*, p. 109.

<sup>78</sup> Maurice ZUNDEL, *Le Poème de la sainte Liturgie*, Paris, Éd. Desclée, 1998, p. 90.

qui le gouvernement, laissant ainsi ses appétits de possession envahir le terrain de son existence. Dès lors, la vraie cause du mal est imputable à l'homme dans la mesure où il refuse de devenir libre. Dieu est éternellement innocent du mal. Dans le sens que nous l'avons expliqué auparavant, son sort est même entre les mains de l'homme, dans chacune de ses actions comme dans chacun de ses regards ou de ses discours. Toutes les fois que l'homme refuse Dieu dans son existence, ce sont autant de blessures infligées à Dieu. «Telle est la dimension effroyable du Mal. Le Mal a visage de personne, et cette personne est Dieu, qui a été atteint en son intimité au moment où celle-ci s'ouvrait à l'homme<sup>79</sup>.»

Le mal des origines est donc une histoire d'amour qui s'est interrompue et que Dieu souhaite voir renaître et revivre avec l'homme. Ce moment de communication manqué, Jésus est venu le rétablir en étant, en son être, pure oblation et pur amour, et en devenant, en son humanité universelle, le lieu de rassemblement de tous.

Peut-on douter de l'infini respect de Dieu à l'égard de la liberté humaine et de sa profonde confiance en l'homme? Il le démontre éloquemment en se soumettant en quelque sorte à l'homme pour se révéler dans toute la création. Cela permet de comprendre pourquoi la réponse de l'homme est essentielle pour Dieu. Il compte sur la relation intime que l'homme voudra bien établir avec Lui et à travers laquelle Il pourra manifester sa Présence. Sans contraindre, Dieu attend patiemment une réponse de la part de l'homme. C'est en ce sens que Zundel déclare : «Notre imperfection, autrement dit, peut tenir en échec Sa perfection<sup>80</sup>».

#### 4.3 L'impact du refus de l'homme rejaillit sur la création

Zundel présume que les ondes de l'impact du refus de l'homme rejaillissent rétroactivement sur les assises mêmes de la création. C'est pourquoi il émet une position peu usuelle à savoir que la création est embryonnaire, qu'elle est à peine commencée. Elle n'est encore que l'ébauche d'une grande fresque à entreprendre. La création est dans

---

<sup>79</sup> René HABACHI, «De quel homme parlons-nous [...]», p. 89.

<sup>80</sup> Cité par Ramon MARTINEZ DE PISON LIÉBANAS, *La liberté humaine* [...], p. 117.

cet état parce que l'homme n'est pas encore advenu, ou, plus précisément, parce qu'il est inconscient de son inexistence. L'homme a dévié de son essence au début de sa création et, par le fait même, il a rompu son partenariat avec Dieu. La création est donc en attente de l'engagement de l'homme d'advenir à lui-même afin de poursuivre avec Dieu l'œuvre inachevée, l'engagement de Dieu étant éternellement assuré.

Tout l'univers est suspendu à chacun des battements de nos cœurs avec le poids infini de la tendresse qui le fait naître et qui nous le confie, pour que nous fermions le oui, qui lui a donné l'être, comme l'anneau des fiançailles prélude à l'éternel mariage.

La création est achevée du côté de Dieu, elle ne l'est point du nôtre. Et il ne nous est pas demandé moins que de devenir les «collaborateurs de Dieu» (1Co 3, 9) dans l'œuvre de pur amour qui doit faire de toute créature le reposoir de sa tendresse et l'ostensoir de sa joie<sup>81</sup>.

## 5. La liberté chez Maurice Zundel

L'objet de ce mémoire est de mettre en évidence l'orientation que Maurice Zundel propose de prendre pour favoriser la libération du travailleur. Dans un premier temps, il importait de bien saisir qui est l'homme derrière le travailleur et qui est ce Dieu qui lui propose son support. Maintenant, il est tout aussi important de comprendre le sens des propos de Zundel lorsqu'il parle de liberté. Notamment, il dit : «On peut résumer la condition humaine dans cette formule qui est pour moi la suprême évidence : je ne suis pas, mais je puis être<sup>82</sup>». La liberté zundélienne s'inscrit entre ces deux pôles. Elle prend le sens d'une libération orientée vers l'homme véritable, situé sans cesse en avant. C'est une liberté qui invite l'homme à se créer en se libérant.

### 5.1 La conception de la liberté chez Maurice Zundel

Comme nous l'avons vu antérieurement, «l'homme ne naît pas homme, il est candidat à son humanité, il porte en lui la possibilité de se faire homme<sup>83</sup>». Or, chez Zundel, se faire homme et devenir un être libre sont des réalités qui sont synonymes.

---

<sup>81</sup> Maurice ZUNDEL, *Le Poème de la sainte Liturgie*, p. 90.

<sup>82</sup> Maurice ZUNDEL, *Je est un autre*, p. 8.

<sup>83</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, 8-9 février 1964, p. 11.

Ainsi, nous pouvons dire que l'homme ne naît pas libre, il naît seulement candidat à la liberté. En effet, l'homme aspire à une liberté qu'il devra conquérir toute sa vie et cette conquête est à la fois «une vocation, un engagement et une consécration<sup>84</sup>». Zundel emprunte un raccourci quand il dit : «Cette conquête constitue, précisément, tout notre devoir, notre seul devoir : *le devoir de la liberté*<sup>85</sup>.»

Zundel définit la liberté de la manière suivante : «La liberté, c'est ce pouvoir radical de nous donner nous-mêmes, ce pouvoir de jaillir tout entier dans un pur élan de générosité en face d'une générosité qui vient à notre rencontre et qui nous sollicite au plus intime de nous-mêmes<sup>86</sup>.» Tout homme est donc appelé à devenir quelqu'un en se libérant des contraintes extérieures, et surtout, en se libérant de l'emprise de lui-même sur lui-même. La liberté résulte de ce renversement par lequel l'homme devient l'auteur de son être et de son agir. Comme nous l'avons vu au début de ce chapitre, c'est par le don de soi que l'homme se libère et c'est en devenant un être libre que l'homme devient véritablement une personne.

Selon Zundel, devenir un être libre est la seule entreprise qui soit vraiment de nature à nous satisfaire, c'est-à-dire «la seule qui soit à la mesure de notre âme, la seule passionnante, la seule inépuisable, la seule créatrice<sup>87</sup>». La valeur de l'homme est liée à la liberté qu'il devient : «On vaut réellement par ce que l'on est [...]. On vaut, en d'autres termes, par le degré de liberté que l'on a conquis à l'égard de soi<sup>88</sup>». Cette vocation de liberté, Zundel l'affirme tôt et il la maintient dans son propos jusqu'à la fin. Dans l'une de ses dernières allocutions en février 1975, il réitère les possibilités de l'homme «appelé

---

<sup>84</sup> Cité par Albert LONGCHAMP, «Le personnalisme de Maurice Zundel», p. 61.

<sup>85</sup> Cité par Ramon MARTINEZ DE PISON LIÉBANAS, *La liberté humaine* [...], p. 98.

<sup>86</sup> Maurice ZUNDEL, *Conférences au Couvent des Dominicaines*, Beyrouth, juin 1965, p. 34. Une définition similaire de la liberté a été mentionnée dans le présent chapitre, voir la note de bas de page correspondant au numéro 40.

<sup>87</sup> Cité par Ramon MARTINEZ DE PISON LIÉBANAS, *La liberté humaine* [...], p. 97.

<sup>88</sup> Maurice ZUNDEL, *Croyez-vous en l'homme?*, p. 98.

à être libre, c'est-à-dire à réaliser en soi-même une dimension infinie, en étant revêtu de la présence divine qui est le fondement, l'unique fondement de notre dignité<sup>89</sup>».

C'est en devenant un être libre que l'homme devient un être libérateur, un être créateur de liberté. En effet, sa trajectoire lui a permis de prendre conscience que son moi véritable (moi origine) est un moi qui se donne (moi oblatif). Il prend aussi conscience que ce moi oblatif émerge et s'approfondit au fur et à mesure qu'il naît vraiment à lui-même en l'Autre et pour l'Autre (moi relationnel). Il réalise alors que c'est en étant en étroite union avec Dieu qu'il se libère. Dieu représente pour lui un allié incontournable dans sa quête de liberté. Zundel dit même que Dieu est la «condition *sine qua non* de celle-ci<sup>90</sup>». Ailleurs il précise que «l'expérience humaine se confond avec celle de la liberté et celle-ci, à son tour, s'identifie avec l'expérience de Dieu<sup>91</sup>». Cette liberté fait de l'homme un être créateur. Zundel l'affirme :

Je connais désormais la mesure de l'homme. Il n'existe que dans cet échange où "je est un autre". Il n'est libre que dans cette disponibilité foncière envers l'hôte silencieux qui écarte toute limite. Il n'est créateur qu'en devenant, pour autrui, le ferment discret d'une même libération. Il n'est digne de lui-même qu'en laissant transparaître la vie infinie qui fait de lui une source et une fin<sup>92</sup>.

## 5.2 Une morale aimantée vers la liberté et animée par la liberté

La vocation de l'homme, devenir un être libre, conduit Zundel à une morale fondée essentiellement sur ce «quelqu'un» que tous sont appelés à devenir et sur ce «Quelqu'un» en qui ce devenir est possible. Il propose une morale de l'être qui prend la forme d'une morale de libération : l'homme développe un agir moral en même temps que s'opère sa conversion en un moi oblatif. Cette métamorphose advient progressivement dans la rencontre du Christ, cas-limite totalement accompli, qui lui indique la voie. Ainsi, la morale zundélienne vise à mettre l'homme sur la route de la reconnaissance de cette

---

<sup>89</sup> Maurice ZUNDEL, «Comment évangéliser notre inconscient, lieu de nos pulsions égoïstes? Dans un regard vers le Visage du Christ, révélation d'un amour entièrement donné», *Conférence au Cénacle*, Paris, 2 février 1975, p. 4.

<sup>90</sup> Maurice ZUNDEL, *Quel homme et quel Dieu*, p. 25.

<sup>91</sup> Ramon MARTINEZ DE PISON LIÉBANAS, *La liberté humaine* [...], p. 102.

<sup>92</sup> Cité par *Ibid.*, p. 79-80.

Présence souverainement libératrice : une Présence qui le libère en l'humanisant, qui est lumière sur sa propre intériorité, qui l'introduit à une relation essentiellement construite sur l'amour. La découverte de cette Présence libératrice, par laquelle et dans laquelle l'homme se transforme sans cesse en élan d'amour, est le leitmotiv de la morale zundélienne. L'enjeu est d'éveiller et de nourrir le désir conduisant à une identification toujours plus intime avec Jésus-Christ. Il s'agit donc d'une morale orientée vers une identification intérieure avec Dieu.

C'est une découverte qu'il faut faire sans cesse. Le Bien est Quelqu'un, le Bien est une Personne, Le Bien est une Vie, le Bien est un Amour et toute la sainteté est là : laisser vivre cet Autre en nous, qui est confié à notre amour, nous retirer devant Lui, Lui être un espace, Lui devenir toujours plus transparent afin que notre vie soit la révélation de la Sienne.

[...Dans] l'Évangile qui est la Bonne Nouvelle : le Bien c'est Lui-même [Dieu], Lui qui est Amour, Lui qui est l'Espace où notre liberté respire. Le Bien, c'est Lui qui vit en nous<sup>93</sup>.

Zundel affirme que la morale n'est plus liée à «quelque chose à faire mais à *Quelqu'un* à aimer<sup>94</sup>». Ce Quelqu'un étant Dieu, il s'agit d'une morale orientée vers une identification avec Dieu qui est Don et Pauvreté. Devenir don est indissociable d'une mystique tendant à embrasser et à ennoblir tout le quotidien de la personne.

Tous les gestes de la vie s'anoblissent [sic] et deviennent sacrés quand ils ne retombent plus sur le moi égoïste qui les dépersonnalise. Dans ses attitudes les plus affectives comme les plus opérationnelles, la vie devient liturgie, puisqu'à travers les démarches croisées des individus et des groupes, elle s'ouvre, par attention aux autres, sur l'éclosion de la liberté et sur la libération de leur moi-origine qui est le seul bien commun de l'humanité<sup>95</sup>.

La morale de Zundel se présente comme «un engagement envers Quelqu'un par l'intermédiaire de l'engagement envers tous hommes, parce que ce Quelqu'un s'identifie avec eux<sup>96</sup>».

---

<sup>93</sup> Maurice ZUNDEL, *Ton visage, ma lumière*, p. 311.

<sup>94</sup> Maurice ZUNDEL, *Morale et mystique*, Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1995, p. 99.

<sup>95</sup> René HABACHI, «De quel homme parlons-nous [...]», p. 93.

<sup>96</sup> Ramon MARTINEZ DE PISON LIÉBANAS, *La liberté humaine* [...], p. 137.



Le *réalisme* de la mystique chrétienne éclate dans cette identification du Christ avec «les plus petits d'entre Ses frères», qui a pour corollaire l'impossibilité de nous identifier avec Lui sans nous identifier avec eux. La convertibilité de ces relations (avec Lui et avec eux) est si rigoureuse que c'est la qualité de nos rapports avec les autres (humains) qui constitue le seul critère évangélique de l'authenticité de nos rapports avec l'Autre (divin). «À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres» (Jean 13, 35)<sup>97</sup>.

En effet, les paroles de Jésus n'affirment-elles pas qu'aimer Dieu, c'est aimer l'homme, et que le culte à Dieu commence d'abord par l'attention portée au prochain? Jésus ne dit-il pas que le geste de nourrir, de donner à boire, de vêtir, de visiter celui qui est dans le besoin (Mt 25, 34-46) ou de rencontrer celui qui vit quelque chose contre soi (Mt 5, 23-24) constituent les références de salut et de fidélité à Dieu? Dès lors, on ne peut négliger les besoins temporels de l'homme sans manquer à Dieu puisque l'amour du prochain et l'amour de Dieu appartiennent à la même réalité mystique. «Le réalisme chrétien est un réalisme mystique, c'est un réalisme qui est fondé sur cette unité de vie entre l'homme et Dieu. L'homme ne peut pas s'accomplir sans Dieu et Dieu ne peut pas se révéler sans l'homme<sup>98</sup>.»

Étant liée à ce «réalisme mystique», la morale de Zundel place l'homme devant une morale exigeante puisqu'elle implique un engagement continu, soutenu et toujours plus interpellant envers l'autre. Elle «laisse la conscience inquiète de mieux faire<sup>99</sup>», dit René Habachi. Aussi, «elle suppose que *chaque acte libre engage la totalité de l'être*, pour faire de toute la vie une perpétuelle création de soi<sup>100</sup>».

---

<sup>97</sup> Cité par *Ibid.*, p. 137. En note de bas de page, l'auteur insère un autre extrait de Zundel qui précise davantage le sens qu'il donne à la morale chrétienne : «La morale chrétienne est une mystique. Il n'y a, au fond, pas de morale chrétienne, il y a une mystique chrétienne, une mystique dont le vrai nom serait une mystique sacramentelle, une mystique qui perçoit toujours et qui réalise toujours l'union avec Dieu, à travers la Beauté retrouvée du monde et tout l'art des parfums et des sons.». Ailleurs, Zundel définit la morale comme étant «une ontologie créatrice» : *Je est un autre*, p. 56.

<sup>98</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, Genève, 3 février 1963, p. 4.

<sup>99</sup> René HABACHI, «De la liberté à la libération», dans : AMZ-France, *Op. Cit.*, p. 168.

<sup>100</sup> Maurice ZUNDEL, *Je est un autre*, p. 57.

Pour que cette morale s'éveille et s'anime, Zundel mise sur la reconnaissance et le «respect des passions», passions qu'il définit de la manière suivante : «J'entends tout ce dynamisme instinctif qui bouillonne sous le seuil de la conscience comme un immense réservoir d'énergie<sup>101</sup>». Il propose d'orienter ces sources personnelles d'énergie dans le sens de leur élan : l'infini. Pour ce faire, il invite à ordonner les passions non pas en faisant appel aux contraintes mais «en les faisant servir à la générosité et à l'oblativité fondamentale de l'homme<sup>102</sup>». Selon Zundel, les lois, les interdits, les décrets ou toutes formes d'obligation ne sont pas instigateurs d'un agir chrétien. L'Évangile a converti la morale prescriptive en une mystique dont l'unique source d'inspiration est le lien de communion avec Dieu. Cela place l'homme, non pas devant un agir imposé, rigoureux ou contrôlé, mais bien devant une révolution morale basée sur l'élan qui fortifie.

Ainsi, Maurice Zundel se distance de l'approche morale de modération dont la tendance est de choisir le juste milieu entre le trop et le pas assez. Il se distance également de l'approche qui vise l'abolition du désir et selon laquelle le désir est perçu comme la source des souffrances de l'homme et de ses penchants négatifs. Au contraire, l'approche qu'entretient Zundel est de considérer le désir comme étant un trésor précieux inscrit au cœur de l'homme. Ce trésor est si précieux que c'est Dieu lui-même qui en attise constamment les braises en espérant que l'homme entrebâille la porte de son cœur pour que s'amorce le déploiement de son désir.

Avec Zundel, nous nous retrouvons en présence d'une morale où c'est Dieu qui attire sans cesse et attend la réponse de l'homme. Ce n'est pas une morale basée sur l'effort et la volonté, puisqu'elle tire d'abord son souffle du désir intérieur configuré sur le désir divin. Il s'agit d'une morale mue par le désir de se donner, ouvrant ainsi la voie au rayonnement de Dieu et au déploiement de sa puissance créatrice. En ce sens, on peut qualifier la morale de Zundel de morale créatrice.

---

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 57. Le thème «respect des passions» est traité au deuxième chapitre, voir la section 3.1.4.

<sup>102</sup> Marc DONZÉ, «Un théologien et un mystique pour notre temps [...]», p. 7.

Ainsi, Zundel propose une morale de libération dans laquelle le désir est un ferment. De cette morale découle ce que Benoît Garceau appelle une «spiritualité du désir», c'est-à-dire une spiritualité qui vise à susciter et à faire germer le désir<sup>103</sup>. Selon lui, saint Augustin a été le premier à parler dans le sens d'une spiritualité du désir, et Maurice Zundel est le théologien du désir du 20<sup>e</sup> siècle. La différence qu'il voit entre les deux est l'éclairage supplémentaire qu'apporte Zundel en ayant accueilli avec générosité et lucidité la psychanalyse, non connue du temps de saint Augustin, qui postule l'existence de l'inconscient<sup>104</sup>.

Même si la morale de Zundel est mystique, donc intérieure, il ne condamne pas pour autant la morale dite extrinsèque, puisque dans certains cas elle constitue un soutien réel. Cette idée est exposée dans un texte qui prend la forme d'un échange entre un journaliste (J) et la personne interviewée (I).

J.- Cette morale extrinsèque, comme vous diriez, que vous ne condamnez pas non plus, je suppose, dans la mesure où elle peut encore aider les gens à ne pas marcher à quatre pattes?

I.- Non, bien sûr : la vie humaine est trop difficile pour que l'on ne se réjouisse pas qu'elle puisse encore trouver un appui ou des structures qui ne résistent pas à la critique. C'est pourquoi il serait criminel de les discréditer auprès de ceux qui, faute d'une rencontre personnelle avec le Bien vivant, ne pourraient plus, sans leur secours, se tenir debout.

J.- Vous n'envisagez pas moins, pour autant, la nécessité d'une nouvelle morale dont chacun puisse découvrir en soi les principes?

I.- Elle n'est pas nouvelle. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler ses racines évangéliques et pauliniennes. Il lui a manqué simplement d'être présentée comme une ontologie créatrice par laquelle nous accédons à l'univers interpersonnel où se situe l'homme authentique : qui est le seul bien commun spécifiquement humain<sup>105</sup>.

---

<sup>103</sup> Benoît GARCEAU, *La voie du désir*, Montréal, Éd. Médiaspaul, 2000; «La voie du désir vers la rencontre du Dieu vivant» : *Nouveau Dialogue* (mars-avril 1998, no 119), p. 25-26.

<sup>104</sup> Benoît GARCEAU, «Maurice Zundel, témoin d'une spiritualité du désir», AMZ-Canada, *Conférence au Grand Séminaire*, Montréal, 7 mars 2003.

<sup>105</sup> Maurice ZUNDEL, *L'homme existe-t-il ?*, p. 113-114.

### 5.3 La conception du bien commun chez Zundel

Certains extraits insérés au texte de la section précédente faisaient mention du *bien commun*. Nous souhaitons y revenir car il s'agit là d'une notion fondamentale en morale. Nous exposons dans les lignes qui suivent un bref résumé qui est suivi de la logique de sa réflexion sur le sujet.

En devenant don, la personne se libère et s'humanise. Elle devient un espace d'humanisation et de libération pour ceux et celles qui l'entourent. Cet espace de libération que la personne devient fait dire à Zundel qu'un être libre constitue le «véritable bien commun» de l'humanité qu'il importe de protéger et de promouvoir. Selon Zundel, un être libre est la plus grande richesse de l'humanité parce qu'il devient, en son sein, pour autrui, une source de liberté, d'humanisation et de création. Par un processus d'identification au Bien, «comme un centre unique» caché au fond du cœur de chaque être, l'homme devient personnel et universel : «Le plus personnel, dans cet ordre, étant aussi en effet, par identité, le plus universel<sup>106</sup>.»

Selon Zundel, si l'homme a conscience du mal, c'est qu'il y a en lui un appel au bien qui se confond avec le trésor que tous et chacun avons en nous. Ce trésor qui nous est confié est la source de notre sensibilité au bien. Chez Zundel, cette source en l'homme est Dieu.

On ne peut admettre le mal qu'en admettant l'existence d'un être en qui le mal ne se trouve pas : Dieu, Règle indéfectible et le Bien par essence.

Le mal n'est donc pas une objection à l'existence de Dieu. Dans un monde où le mal ne serait pas ressenti comme tel, il n'y aurait pas non plus de conscience du bien, pas de conscience d'une règle, donc pas non plus de

---

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 115. Le mot «universel» signifie chez Zundel «toute cette richesse accumulée dans l'esprit et dans le cœur d'un homme, richesse qui précisément parce qu'elle a été personnifiée, parce qu'elle jaillit d'une source vivante, parce qu'elle est un don d'amour, va se répandre et déterminer une contagion de lumière et d'amour. [...] De très grandes erreurs résultent de la confusion entre un universel générique [...] et cet universel qui est une qualité de l'esprit, cet universel qui rend un être propre à être une source de vie pour toute conscience attentive à son appel et capable d'accueillir la lumière» : *Conférences au Cénacle*, 20-21 janvier 1973, p. 39-40. L'homme universel entre dans un univers interpersonnel que Zundel définit comme étant «un univers "nuptial" auquel on accède que par la conquête de sa liberté.» : *L'homme existe-t-il ?*, p. 150. Selon Zundel, l'homme «est en état de poser un vrai problème» seulement s'il a déjà accès à cet univers parce qu'il se sent alors «ordonné à un univers de valeurs» : *Ibid.*, p. 151.

connaissance d'une source de la règle, pas de connaissance de Dieu. C'est-à-dire qu'un tel monde ignorerait la distinction du bien et du mal<sup>107</sup>.

Si Dieu attise l'élan de l'homme au bien, cela implique que Lui-même est le Bien. C'est pourquoi chez Zundel, désirer le bien ou faire le bien devient synonyme de «Quelqu'un à aimer».

Et tout est là, en Chrétienté : le Bien, c'est une vie de Jésus en nous. Le Bien, c'est Le saisir. Le Christ, dans notre pensée, dans notre volonté, dans notre cœur, dans notre sensibilité, dans toutes les fibres de notre âme. Le Bien, c'est Quelqu'un, c'est Quelqu'un à aimer, c'est Quelqu'un qui vit en nous, c'est Quelqu'un qui se confie à nous<sup>108</sup>.

Pour assurer le bien commun, il s'agit pour une société d'offrir les meilleures conditions pour que chacun puisse justement «devenir transparent» au Bien. Nous avons vu que devenir transparent à Dieu coïncide avec la conquête de la liberté. Un être libre constitue donc le bien à viser. La déduction qui s'en suit est que le «bien commun» d'une société passe par le bien personnel de chacun.

Dans une communauté personnelle, en effet, les personnes n'ont pas raison de partie. Chacune est un tout, comme chacune est une fin, dans le sens précis que la valeur qui consacre notre humanité n'est assimilable que par une *identification personnelle* qui demeure le secret de chacun. Le suprême intérêt d'une telle communauté est donc de mettre chacun en état d'assimiler cette valeur qui ne peut être saisie que par une liberté qui en vit. Car une telle appropriation implique, en chacun, un dépouillement si radical de ses propres limites qu'elle constitue, par son essence même, un bien *universel*. En sorte qu'il faut dire qu'à ce niveau, exigible de toute cité *humaine*, le bien personnel est, par identité, le bien commun, en entendant que celui-ci se réalise à travers celui-là<sup>109</sup>.

Les expressions «devenir un espace de générosité», «une source», «une valeur universelle», «une origine», «un créateur», traduisent une même réalité : *l'homme-personne*. Cet homme libre constitue le «véritable bien commun» de l'humanité. C'est cet homme qu'il importe de protéger et de promouvoir par le fait qu'il est alors une richesse illimitée pour ceux et celles qui l'entourent et pour toute l'humanité. C'est pourquoi

---

<sup>107</sup> Maurice ZUNDEL, *Recherche du Dieu inconnu*, p. 37 (art. 125).

<sup>108</sup> Maurice ZUNDEL, *Ton visage, ma lumière*, p. 310.

<sup>109</sup> Maurice ZUNDEL, *Itinéraire*, Paris, Éd. La Colombe, 1947, p. 64.

Zundel dit : «*C'est chacun qui doit devenir un universel. Rien n'est plus important que de se rendre compte que l'universel est identique avec le personnel au sens le plus profond*<sup>110</sup>.» Pour traduire l'immense contribution qu'apporte une personne qui devient universelle en se libérant, Zundel emprunte la phrase d'Élisabeth Leseur : «*Toute âme qui s'élève élève le monde*<sup>111</sup>.»

Il y a une contagion de lumière qui s'opère d'une conscience à l'autre lorsque l'une d'entre elles s'illumine, parce que, si une seule conscience est authentiquement fidèle aux exigences de l'être-vraiment-homme, elle devient par là même un bien commun que l'humanité tout entière est intéressée à défendre. C'est alors et là que surgissent les vrais droits de l'homme, quand apparaît ce bien universel à l'intérieur d'une conscience humaine, ce bien qui enrichit tous les autres parce qu'il devient pour tous les autres un ferment de libération<sup>112</sup>.

Ainsi, le «véritable bien commun» chez Zundel est un bien qui est de l'ordre de l'esprit. Il s'agit d'un bien qui se réalise en quelqu'un. Les biens de l'esprit «se réalisent toujours en *quelqu'un* qui leur doit et leur donne son visage, en les thésaurisant dans le dialogue silencieux qui fait de sa vie intérieure un véritable bien commun<sup>113</sup>». Par conséquent, tous les *biens communs* dont dispose une communauté doivent être orientés en faveur des biens de l'esprit. Ils doivent favoriser l'humanisation personnelle à travers laquelle la communauté s'humanise elle-même. Concrètement, cela signifie que les constituantes d'une société ainsi que son organisation, ses avoirs, ses règles, ses lois et son développement sont de l'ordre des moyens. La fin qui les unit entre eux et qui constitue le «véritable bien commun», c'est l'*homme-personne*.

Toutefois, même si le «bien commun» est un bien intérieur, il ne faut pas déduire qu'il faille négliger les autres biens. Au contraire, Zundel encourage les sociétés à exercer une gestion attentive et constante de leurs biens puisque ceux-ci constituent des leviers importants au cheminement personnel de leurs membres. Toutefois, une société ne doit

---

<sup>110</sup> Maurice ZUNDEL, *Conférences au Cénacle*, 20-21 janvier 1973, p. 38.

<sup>111</sup> Maurice ZUNDEL, *Pèlerin de l'espérance*, Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1997, p. 219.

<sup>112</sup> Maurice ZUNDEL, *Un autre regard sur l'homme*, Paris, Éd. Sarment-Fayard, 1996, p. 315.

<sup>113</sup> Maurice ZUNDEL, *Pèlerin de l'espérance*, p. 218-219.

pas confondre la fin qu'elle doit poursuivre et les moyens qu'elle doit ordonner à l'atteinte de celle-ci. La fin est la personne, la collectivité comme organisation sociale et les biens dont elle dispose sont des moyens.

Il serait absurde de nier le bienfait de la sécurité collective et toutes les valeurs culturelles qu'une nation, au cours de sa durée, ne manque jamais de créer et de développer, comme il serait immoral d'y porter atteinte arbitrairement. Mais c'est une faute beaucoup plus grave, encore, de confondre, systématiquement, les moyens avec la fin, en considérant comme le vrai sujet du *droit* la personne morale<sup>114</sup> au détriment de la personne physique<sup>115</sup> *qui en est le fondement*, avec cette conséquence que l'Etat, qui devait sauvegarder l'autonomie de celle-ci, a une tendance presque irrésistible à la confisquer<sup>116</sup>.

Enfin, on pourrait se demander comment Zundel tient compte du fait que Dieu n'est pas une réalité dans l'existence de plusieurs personnes tout comme Il est officiellement écarté dans l'organisation courante de plusieurs sociétés. «N'y a-t-il pas des vies très authentiques qui ont donné leur pleine mesure en se consacrant à leurs frères humains et en ignorant, voire en niant "l'Autre"<sup>117</sup>» On voit que Zundel devance les réactions possibles en soulevant lui-même cette objection qu'il juge légitime. Sa réponse se trouve dans le mot «consécration». Voici comment il répond.

Ce n'est pas dans le dessein d'entretenir les servitudes biologiques de leur prochain que des hommes exceptionnellement généreux se sont épuisés au service des autres, mais dans l'espoir de préserver et de dégager en eux une *Valeur* qui est l'unique bien commun spécifiquement humain de tous et que chacun révèle et communique dans la mesure où il s'identifie avec elle, en s'effaçant en elle: jusqu'à mourir pour elle, s'il n'est d'autre moyen de l'affirmer, car elle est vraiment «la Vie de la vie», comme dit profondément saint Augustin. C'est donc bien en visant l'Autre à travers les autres que de nobles «athées» ont pu atteindre à une grandeur exemplaire, car leur athéisme ne portait pas contre l'Hôte silencieux de l'expérience libératrice, qui peut

---

<sup>114</sup> Note de l'auteur : «Ou civile : toute entité collective (États, communes, établissements publics, etc.), c'est-à-dire toute association ou institution qui a une existence juridique et qui est, par là même, investie de la capacité civile.»

<sup>115</sup> Note de l'auteur : «Ou réelle, seule capable d'une vie intérieure.»

<sup>116</sup> Maurice ZUNDEL, *L'homme passe l'homme*, Paris, Éd. La Colombe, 1948 (2e éd. remaniée), p. 160.

<sup>117</sup> Maurice ZUNDEL, *Dialogue avec la vérité*, p. 97.

seul rendre *sacré* l'homme pour l'homme, mais contre les «idoles de la tribu» qui ont les moeurs de ceux qui les fabriquent et qui s'en servent<sup>118</sup>.

**6. L'anthropologie zundélienne soulève une question : Maurice Zundel valorise-t-il l'esprit au détriment du corps?**

Jusqu'à maintenant, le texte a fait ressortir l'idée selon laquelle l'homme réel est un «devenir potentiel». Cet homme qui n'est pas encore est l'enjeu central, car sa nature véritable est de devenir don. Ce don qu'il a à devenir surgit d'un premier élan d'intériorité à travers lequel l'homme entrevoit sa grandeur. Il n'y a pas de mesure à cette aventure pressentie, la référence devenant le Dieu de Jésus-Christ qui est Pauvreté infinie. Dès lors, par et à travers le don, l'homme tend vers la réalisation de son essence fondamentale : être pauvreté. Ce faisant, il avance sur la voie de la libération par laquelle s'opère progressivement un renversement : de prisonnier de lui-même, l'homme devient sujet de lui-même. Il devient une personne. Il devient de plus en plus un être libre : sa véritable vocation. Le don est capital dans la pensée de Zundel, car il inaugure l'homme véritable. C'est pourquoi il accorde la prépondérance à l'esprit ou à la voie de l'intériorité. Peut-on y voir une négation ou, à tout le moins, une mésestimation du corps? Afin d'éliminer toute ambiguïté, ce sujet est examiné de plus près.

D'abord, il est bon de rappeler le sens que Zundel donne à l'esprit : «C'est la capacité de ne pas se subir, c'est la capacité de surmonter ses déterminismes, de surmonter le donné et de faire jaillir la liberté dans l'élan du don<sup>119</sup>». Ailleurs, il définit l'esprit comme étant «cette capacité totale qui embrasse tout l'être de se libérer, de se transformer et de s'éterniser<sup>120</sup>». Il précise encore davantage sa conception dans cet extrait :

L'esprit, en effet, est par essence, une autonomie immanente, une autonomie qui est une vie et une fécondité *intérieure*, dont l'acte normal est un don gratuit qui se consomme *au dedans*, en faveur d'une Réalité Qui s'atteste en

---

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>119</sup> Maurice ZUNDEL, *Retraite à l'École Saint Eremberg*, Saint Germain-en-Laye (France), 5-6 octobre 1974, p. 26.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 64.



lui comme une Valeur Absolue et comme le Suprême Don. Rien n'a de prise sur lui tant qu'il ne renie point, et il n'a prise sur rien, qu'en vertu d'un processus d'intériorisation qui confirme son indépendance, par l'équation diaphane *qui élève toute réalité au niveau de sa liberté*, sous l'influx d'une exigence infinie qui les fait mûrir toutes les deux<sup>121</sup>.

Afin d'écarter toute ambiguïté, nous précisons que Zundel rejette avec vigueur toute dichotomie âme et corps, chair et esprit. La distinction qu'il fait est celle entre «nature et personne, entre le préfabriqué subi et la libération créatrice; en Un [sic] mot : entre le donné et le don<sup>122</sup>». Au lieu de déprécier le corps, Zundel lui accorde au contraire une valeur inestimable puisque c'est tout l'être qui est appelé à s'humaniser, à devenir libre, à une recreation. Tout est appelé à entreprendre le trajet du dehors vers le dedans, incluant sa matérialité. C'est le sens dans lequel il faut nous situer pour comprendre son affirmation à savoir que le «corps est esprit». Le corps fait partie de la totalité de l'être et, de ce fait, il est aussi appelé à devenir esprit.

Il n'y a pas d'un côté la pensée et de l'autre le corps, il y a l'être humain dans sa totalité qui est totalement esprit, c'est-à-dire capacité de ne pas se subir. C'est dans ce sens que l'on peut dire sans paradoxe [... que] le corps est esprit, que le corps est invisible, qu'il est intouchable, qu'il est inaccessible, qu'il est inconnaissable sinon par les voies de l'esprit, que, dans son humanité, il échappe à tout contact possessif parce que son humanité, c'est précisément le rayonnement de la Présence Divine en lui.

[...Tout] l'être est esprit ou peut le devenir et est appelé à l'être.

Cela paraît paradoxal de dire que le corps est invisible, qu'il est inaccessible et intouchable mais c'est vrai. C'est vrai que, dans son humanité, il faut être digne de le voir, pour le voir dans son humanité. Il y a une transfiguration qui s'accomplit du dedans et qui fait que le corps lui-même est en dedans et ce qu'on croit être en dehors devient un dedans et tout contact possessif échoue à l'atteindre [...]

Il y a une mystique du corps qu'on ne peut pas séparer de la personne qui est une personne humaine. Dans toutes ses parties, dans tous ses éléments, dans tous ses membres, dans tous ses organes, le corps est une personne, c'est-à-dire comme un être dont le secret est au-dedans, qui plonge dans l'intimité de Dieu et que l'on ne peut connaître qu'en ayant accès à cette intimité<sup>123</sup>.

---

<sup>121</sup> Maurice ZUNDEL, *L'homme passe l'homme*, p. 164.

<sup>122</sup> Maurice ZUNDEL, *L'homme existe-t-il ?*, p. 148.

<sup>123</sup> Maurice ZUNDEL, *Retraite à l'École Saint Eremberg*, 5-6 octobre 1974, p. 63-64.

L'humanisation de l'homme inclut sa matérialité. Devenir sujet, c'est aussi «désobjectiver» tout ce qui relève de sa matérialité : corps, fonction, tâche, rôle. Pendant longtemps, c'est la matérialité qui porte l'être. Il s'agit d'en venir à ce que l'être porte le corps, c'est-à-dire de faire en sorte que le corps respire l'amour. Dieu transparait alors dans la matérialité de l'homme car ce mouvement d'intériorité humanise le corps ainsi que l'univers, que Zundel perçoit comme étant le prolongement illimité du corps de l'homme. Cette idée se retrouve dans cet échange de Zundel (I) avec une personne (J).

I- Si l'homme existe et dans la mesure où il existe, il ordonne et resserre tous les éléments cosmiques qu'il trouve préfabriqués en lui-même : dans l'espace interpersonnel, réduit en un point, où il est promu à soi.

J- Et comme il est capable d'humaniser ainsi la part du cosmos intérieure à lui-même, vous en concluez, peut-être un peu vite, qu'il doit pouvoir, éventuellement faire du cosmos extérieur – qui est comme le – [sic] prolongement illimité de son corps – l'instrument et l'expression de sa vie spirituelle : par une sorte de transmutation qui l'intériorise.

I- S'il n'y a pas de coupure du côté de la montée, on ne voit pas pourquoi il y en aurait une du côté de la descente. Autrement dit, si l'homme émerge de l'univers dans le moi oblatif sans se couper de lui – qui continue à le ravitailler – il n'y a pas de raison de penser qu'il ne puisse exercer sur lui, en retour, une influence libératrice.

J- Une symbiose à sens unique est, en effet, difficilement concevable. Si l'univers dans sa pointe humaine peut s'affranchir d'une existence préfabriquée, on voit mal qu'il doive, dans son ensemble, demeurer pour toujours étranger à cette conquête<sup>124</sup>.

Trois références de cette section appartiennent à une retraite prononcée en octobre 1974, un an avant sa mort le 10 août 1975. Pourquoi souligner ce détail? Parce que dès 1938, dans son livre *Recherche de la personne*, Zundel affirmait déjà la grandeur de la matérialité de l'homme, dont le déploiement se fait en communion avec Dieu<sup>125</sup>. Ainsi,

---

<sup>124</sup> Maurice ZUNDEL, *L'homme existe-t-il ?*, p. 104.

<sup>125</sup> Maurice ZUNDEL, *Recherche de la personne*, Paris, Éd. Desclée, 1990.

jusqu'à la fin, sa pensée anthropologique a englobé le corps et maintenu que «le corps appartient au Règne de Dieu<sup>126</sup>».

---

<sup>126</sup> Maurice ZUNDEL, *Retraite à l'École Saint Eremberg*, 5-6 octobre 1974, p. 63.

## CHAPITRE II

### Éléments de la pensée pédagogique de Maurice Zundel

La pédagogie de Maurice Zundel émane de sa *morale mystique* orientée vers «quelqu'un à devenir» et «Quelqu'un à aimer», l'un et l'autre étant inséparables<sup>1</sup>. Dès lors, l'éducateur qui s'inspire de la pédagogie de Zundel sera celui dont les comportements et les attitudes témoigneront d'une conscience de la Présence intérieure qui l'habite et qui habite l'autre. Le modèle à suivre sera Jésus dont la personne et l'agir ont révélé Dieu et suscité, chez ceux qui l'entouraient, l'élan de Le rencontrer. Quelle était sa pédagogie avec eux? Zundel constate qu'il n'a pas jugé bon d'exposer son message par de longs discours. Il a plutôt incité ses auditeurs à se découvrir et à découvrir Dieu dans leur propre existence. Ainsi, il a fait usage de paraboles et de symboles. Il a aussi posé des gestes significatifs, offert des regards saisissants dont la tendresse allait droit au cœur ou encore, il s'est tu, laissant parler le silence. Dans l'une ou l'autre situation, il s'est engagé profondément et totalement vis-à-vis des personnes qu'il rencontrait et des réalités qu'elles vivaient.

En prenant Jésus comme modèle, Zundel en vient à une pédagogie axée sur l'expérience de la rencontre, d'autant plus que sa propre expérience lui a montré que Dieu ne s'enseigne pas : Il se révèle à mesure que la personne se découvre et Le découvre au-dedans d'elle-même. C'est pourquoi la pédagogie de Zundel vise à favoriser cette découverte, notamment par un profond respect de la dignité humaine, par

---

<sup>1</sup> Ce thème a été développé au premier chapitre, voir la section 5.2.

«l'évangélisation de l'inconscient», en favorisant le silence, en suscitant et en nourrissant l'émerveillement. Mais Zundel compte surtout sur le rayonnement de la Présence.

Zundel précise comment ces grandes avenues se concrétisent dans les rapports avec autrui. Repérer ces indications d'ordre pédagogique nous paraît pertinent pour notre étude. Après avoir mis en lumière la véritable vocation de l'homme selon Zundel, l'examen de sa pédagogie permet d'éclairer la façon de contribuer à la libération d'autrui. Elle trace en quelque sorte les contours d'un accompagnement libérateur. Puisque celui-ci concerne tout homme à partir du moment où il se retrouve en relation avec quelqu'un d'autre, les relations sociales et professionnelles n'y échappent pas. C'est pourquoi nous estimons que le milieu de travail peut tirer parti de l'éclairage pédagogique de Maurice Zundel.

Ce chapitre présente d'abord comment Zundel conçoit la responsabilité d'éduquer. Par la suite, les diverses pistes pédagogiques qu'il suggère aux éducateurs sont explicitées. Elles proviennent de divers passages où Zundel traite d'éducation, d'initiation, d'enseignement, d'accompagnement ou de direction spirituelle<sup>2</sup>. Les éléments pédagogiques qui en ressortent ont été regroupés autour de quatre thèmes principaux. Le premier expose les aspects qui se rapportent à la personne même de l'éducateur. Viennent ensuite les éléments traitant du rapport à l'autre et ceux suggérant des stratégies pédagogiques. Finalement, le quatrième thème rassemble les pistes concernant l'individu dans un groupe. Même si ces thèmes sont traités séparément, il est bon de rappeler qu'ils sont tous interreliés et répondent au même but : faire advenir des êtres libres rayonnant de Dieu.

Dans ce chapitre, nous utilisons le terme *éducateur* pour désigner toute personne engagée dans le processus de développement de quelqu'un. Il peut s'agir du parent, de l'enseignant, du directeur spirituel, d'un ami, d'un supérieur ou d'un accompagnateur

---

<sup>2</sup> Les passages dans lesquels Maurice Zundel expose les façons de favoriser la libération de l'homme sont nombreux. En fait, la majorité de ses textes comportent quelque part une ou plusieurs indications à saveur pédagogique. Les extraits utilisés dans ce chapitre correspondent généralement à des textes ayant un caractère pédagogique plus marqué tels que : «Le respect des passions», *Réunion d'aumôniers de prison*, «Comment évangéliser notre inconscient [...]».

punctuel. Bref, il s'agit de tout individu dont la relation, la responsabilité ou la situation le placent en position d'influencer le devenir de quelqu'un.

### 1. Éduquer, c'est amener l'homme à «s'élever»

Chez Zundel, l'éducation vise à développer «l'homme potentiel». C'est pourquoi il se distancie de la conception de l'éducation qui réduit celle-ci à la charge d'inculquer des normes morales et sociales. Il s'écarte également d'une conception selon laquelle l'éducation est soumise à la morale de l'économie. Chez lui, le geste éducatif véritable est plutôt celui qui se fonde sur la confiance en l'autre. C'est le geste qui conduit l'autre vers lui-même en l'aidant à «s'élever».

Zundel souligne qu'il est courant d'entendre l'expression «élever un enfant», mais la mesure et la justesse de l'expression échappent bien souvent à la conscience de l'éducateur. En effet, lorsqu'une personne a la charge d'un enfant, elle a la responsabilité d'aider cet enfant à passer d'un stade à d'autres stades successifs de façon à ce que l'enfant actualise sa vocation : devenir un être libre. Zundel compare cette élévation à celui qui entreprend de gravir une montagne. Il s'élève du sol et entrevoit un horizon plus large. Les contours du paysage se précisent. Ainsi, ««élever un enfant», c'est lui permettre d'accéder à une vision plus large et plus juste de sa propre réalité. Cela implique d'abord qu'il puisse s'élever au-dessus de la représentation première qu'il a de lui-même afin de prendre conscience de l'horizon qu'il est et d'en pressentir la mesure infinie. En ce sens, *élever* vise à aider l'autre à échapper à l'aveuglement sur lui-même par lui-même, à l'aider à se donner de la distance pour entrevoir ce qu'il est. C'est de cette distance nécessaire vis-à-vis de soi-même dont il est question quand Zundel parle de désappropriation : le don est le premier pas de rupture avec le sol et l'impulsion des pas subséquents. L'homme entreprend alors sa montée. Ce qui l'amène à plonger au cœur de lui-même et ouvrir sur des points de vue enivrants par la perspective insoupçonnée de sa personne et le pressentiment d'une présence.

Il est déjà possible de saisir que la responsabilité d'éduquer, chez Zundel, vise d'abord et toujours l'être profond. Elle va dans le sens de la «nouvelle naissance» dont parlait Jésus à Nicodème : enfanter l'être nouveau. «Il s'agit exactement et uniquement

d'arriver à transformer l'être humain dans ses profondeurs au point qu'il naisse de nouveau, qu'il devienne essentiellement un autre en revêtant la Personnalité divine<sup>3</sup>. Dès lors, éduquer devient une sorte de maternité divine : «faire naître Dieu pour amener l'enfant, pour amener l'homme, le citoyen, à changer de Moi<sup>4</sup>». Bref, c'est une éducation dont le but est de faire advenir des êtres libres en favorisant leur renaissance en Dieu. «Changer de Moi, c'est toujours naître en Dieu; c'est toujours, comme dit saint Paul, "revêtir Jésus-Christ"<sup>5</sup>.»

Il revient à dire que chez Zundel, le geste d'éduquer est lié au développement de la vie intérieure. Éduquer commande donc de centrer l'attention sur les besoins de l'esprit de ceux et celles qui nous sont confiés en s'efforçant de leur apprendre «à écouter leur Maître qui l'enseigne au dedans<sup>6</sup>». C'est une mission soutenue par l'espérance que le grain d'aujourd'hui donne un jour des fruits, à son heure et à sa manière. C'est miser sur l'avenir en dépit de tous les efforts qui, dans l'immédiat, semblent parfois futiles et stériles. C'est confier ses espoirs à la Présence en eux. C'est pourquoi cette façon de Zundel de concevoir l'éducation se superpose à sa morale mystique<sup>7</sup>. L'une et l'autre partagent le même but : la liberté.

## 2. Facteurs liés à la personne de l'éducateur

Mais, pour être en mesure de contribuer à la quête de liberté d'autrui, certaines caractéristiques doivent se retrouver chez la personne même de l'éducateur. En effet, éduquer commande que l'éducateur s'engage, qu'il acquière lui-même un niveau d'humanisation et qu'il rayonne de la Présence en lui. Examinons ces facteurs de plus près.

---

<sup>3</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton coeur*, Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1990, p. 244.

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 246.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>6</sup> Maurice ZUNDEL, *Notre-Dame de la Sagesse*, Paris, Éd. Cerf, 1998, p. 62. La même idée se retrouve dans : *L'Évangile intérieur*, Saint-Maurice (Suisse), Éd. Saint-Augustin, 1997, p. 82.

<sup>7</sup> La morale de Zundel a fait l'objet d'un thème au premier chapitre, voir la section 5.2.

## 2.1 L'engagement de l'éducateur dans sa relation avec l'autre

Pour montrer le caractère d'engagement de celui qui accompagne une autre personne, Zundel fait souvent référence à sainte Catherine de Sienne qui s'émeut du sort d'un jeune homme, condamné à mort pour avoir tenu des propos exagérés. Celle-ci l'accompagne jusqu'à son exécution. Elle tente d'apaiser sa révolte et de lui faire voir le Visage qui l'habite. Elle apporte un accompagnement qui, comme Dieu, a mal de ce qui fait mal à l'autre. Comme Lui, elle fait sien le sort de l'autre, elle s'identifie à lui comme une mère souffre, parfois, dans son enfant.

Cet exemple montre bien que l'engagement est incontournable pour accompagner quelqu'un et favoriser une rencontre intérieure. «En tout cas, c'est la seule voie, il faut trouver le dedans, le dedans des autres par son propre dedans! C'est en s'identifiant avec leur intimité à travers la nôtre que Dieu se communique. C'est le seul évangile, le seul évangile efficace<sup>8</sup>.»

Le caractère d'engagement de la morale zundélienne fait dire à Jean Palsterman que nous sommes en présence d'une «forme d'éthique de la responsabilité». Nous nous permettons de dire la même chose de la pédagogie de Zundel puisqu'elle partage le même but et nécessite le même engagement que la morale. Cet auteur précise aussi que «le paradigme d'une théorie de la responsabilité, c'est la responsabilité parentale», c'est-à-dire une responsabilité unilatérale «qui se soucie de l'autre sans attendre d'emblée la réciprocité<sup>9</sup>». Cette responsabilité naît de l'intérieur puisqu'elle prend forme en celui qui est touché à la fois par la grandeur et la fragilité de l'autre et demeure sensible à cette double réalité.

Ce type de prise en charge s'appuie sur la foi et la confiance en l'autre. Il s'agit donc d'une responsabilité qui repose sur l'amour puisque la foi et la confiance en l'autre prennent racine dans l'amour. Et cet amour amène l'accompagnateur à se tourner vers

---

<sup>8</sup> Maurice ZUNDEL, *Réunion d'aumôniers de prison*, 2 mars 1971, p. 15.

<sup>9</sup> Jean PALSTERMAN, «Liberté et responsabilité chez Maurice Zundel», dans : AMZ-France, *Op.Cit.*, p. 110.



l'autre, à placer celui-ci au centre de son attention. «L'homme responsable n'est jamais le premier, il est toujours l'autre de celui dont il est responsable et dont la fragilité l'interpelle. Il n'est jamais le centre, mais la référence pour quelqu'un, la présence pour un sujet qui lui est le centre<sup>10</sup>.» La scène du lavement des pieds «est le type même de l'attitude où celui qui se fait responsable s'abaisse devant celui dont il prend la charge<sup>11</sup>».

Ainsi, l'amour qui est à la source de la responsabilité transforme le rapport habituel de dépendance entre celui qui a besoin et celui qui se tourne vers lui. Dans la perspective pédagogique zundélienne, l'éducateur dépend de celui dont il a la charge autant que ce dernier a besoin de lui.

La responsabilité est une forme d'amour où existe un lien spécifique entre celui qui aime et celui qui est aimé; ce lien n'est pas un lien de dépendance unilatéral; c'est plutôt celui qui devient responsable qui se découvre dépendant de celui dont il a la charge, parce qu'il sait qu'il ne peut pas déposer ce souci et cette responsabilité qu'il a acceptée dans sa liberté<sup>12</sup>.

Finalement, une responsabilité de type parental implique un lien de proximité entre les personnes concernées mais ce lien doit être dépouillé de toute forme de pitié. «La responsabilité n'est pas une pitié. [...] La pitié voit, dans celui qui est l'objet, la détresse; elle n'en reconnaît pas nécessairement la dignité. La responsabilité voit simultanément la détresse et la dignité de celui qui est pris en charge<sup>13</sup>».

Accompagner, évangéliser, éduquer, soutenir ou intervenir à la manière de Zundel contraste avec l'approche couramment enseignée en pratique psycho-sociale selon laquelle on prévient les intervenants d'éviter de trop s'engager, de ne pas tomber dans le piège de l'identification et de mesurer leur investissement affectif. En fait, c'est tout l'opposé que Zundel propose. Il s'appuie sur l'intimité profonde du lien pour qu'il y ait contact et impact. «L'éducation va de l'âme à l'âme<sup>14</sup>», dit-il. Même lorsqu'il suggère la

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 118-119.

<sup>14</sup> Maurice ZUNDEL, *L'Évangile intérieur*, p. 82.

pédagogie silencieuse il invite l'accompagnateur à l'intériorité la plus totale pour rejoindre l'autre en ses profondeurs, là où tous les deux communient à la même Présence<sup>15</sup>. Bref, Zundel place l'éducateur sur le terrain de l'engagement le plus total.

## 2.2 Un éducateur en voie d'humanisation

Un éducateur devient conscient que l'être dont il a la charge est à la fois fragile et revêtu d'une dignité inviolable quand lui-même a amorcé sa propre libération. La responsabilité de l'éducateur est alors une réponse libre «à l'appel d'une liberté dont elle [la responsabilité] connaît la fragilité et la grandeur<sup>16</sup>».

En réalité, autant l'engagement de l'éducateur est nécessaire, autant il est important qu'il soit déjà en démarche pour dépasser son moi préfabriqué. L'exemple des parents dont l'éducation est «inachevée» – dans le sens d'une nouvelle naissance qui n'a pas encore commencé – fait en sorte qu'il leur devient difficile «d'atteindre en l'enfant un centre sur lequel ils pourraient appuyer le levier de leur pédagogie<sup>17</sup>». C'est ce qui explique pourquoi les parents sont souvent «incapables de conduire leur progéniture à une maturité humaine qu'eux-mêmes n'ont pas atteinte».

Il en est de même pour tous ceux qui ont une responsabilité envers quelqu'un. L'influence positive qu'ils exercent sur la personne, que ce soit à titre de parent, de patron, d'expert, d'enseignant ou autrement, est proportionnelle au degré d'humanité qu'ils ont acquise. Toute autre influence de l'éducateur qui n'est pas liée à sa propre humanisation, devient un obstacle qu'il met sur le chemin de l'autre, puisque son moi possessif se fait alors complice du moi possessif de l'autre et, par le fait même, en retarde l'humanisation au lieu d'y contribuer. La première éducation vraie et efficace implique donc que l'éducateur se préoccupe de sa propre éducation avant d'espérer conduire

---

<sup>15</sup> Le thème «favoriser le silence» est abordé un peu plus loin dans ce chapitre, voir la section 4.2.

<sup>16</sup> Jean PALSTERMAN, «Liberté et responsabilité chez Maurice Zundel», p.115.

<sup>17</sup> Maurice ZUNDEL, «Nos origines humaines sont en avant de nous» : *Les conférences du Cénacle* (1966, no 2), p. 1.

l'autre au cœur de lui-même. C'est sa propre transformation qui peut vraiment parler en ce sens.

C'est le premier don et le plus essentiel que nous puissions faire à un enfant dont nous prétendons assumer l'éducation. C'est le seul moyen de comprendre notre mission à son égard, qui est précisément de susciter sa personnalité, en l'aidant à se libérer de tout ce qui s'oppose à son émergence et à son développement<sup>18</sup>.

Si celui qui enseigne Dieu n'a pas changé de moi, il ne peut qu'enseigner une idole. Et s'il a changé de moi, il n'a pas besoin d'en parler, parce que sa présence purifie, parce que sa présence illumine, parce que sa présence est un ferment de liberté, parce qu'à travers lui, on respire le Dieu Vivant<sup>19</sup>.

Le seul remède est d'être purifié de soi-même et la véritable éducation commence par soi... Alors, cette transparence divine pénètre jusqu'au fond de l'être. On n'a rien à dire : aimer, souffrir, faire contrepoids jusqu'à ce que l'enfant comprenne et devienne capable de générosité et d'amour, jusqu'au jour où, à travers nous, Jésus a tout sauvé<sup>20</sup>.

### 2.3 Porter la Présence à travers une présence communicative

Si Zundel insiste d'abord sur l'humanisation de l'éducateur c'est parce que son rayonnement constitue la véritable action éducative agissante. Or, la force de ce rayonnement est directement reliée à la qualité même de la présence de l'éducateur, selon que celle-ci communique ou non la Présence. L'impact des gestes et des paroles de l'éducateur en dépend. D'où vient que Zundel insiste tant sur cet aspect?

C'est qu'il reconnaît à tous la mission de communiquer le Christ en raison du fait que chacun est l'Église. Ainsi, chacun ne peut rencontrer le Christ et le porter à autrui qu'en se faisant universel à travers une présence que son agir, ses attitudes, son regard ou son authenticité expriment.

Nous sommes donc l'Église, chacun de nous est l'Église et il l'est autant que la Pape, autant que les évêques, autant que les prêtres. Un petit enfant baptisé, c'est déjà l'Église, comme tout être humain de bonne foi, quelle que soit la

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>19</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton cœur*, p. 246.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 239.

confession à laquelle il adhère, comme tout être humain de bonne foi est déjà dans l'Église, de l'Église et l'Église. [...]

Nous avons autant que les apôtres la mission de communiquer le Christ. Si la fonction est différente, la mission est la même : nous sommes tous envoyés, tous responsables, tous porteurs du Christ, tous évangélistes de l'univers, tous chargés du Seigneur qui est la vie de notre vie<sup>21</sup>.

Cette mission qui s'adresse à tous se concrétise n'importe où nous nous trouvons, c'est-à-dire à travers «le milieu dans lequel nous vivons, à travers les moyens du bord, à travers les circonstances de chaque jour, à travers les contacts humains que provoquent [sic] la vie quotidienne<sup>22</sup>». Il parle donc d'une mission qui s'inscrit le plus naturellement qui soit dans le quotidien de chacun. Nul besoin de talent particulier d'orateur ou d'évangéliste puisque c'est la personne elle-même qui devient communicatrice du Christ.

Nous avons à faire cette trouée de lumière, à préparer les voies du Seigneur, sans en parler, bien entendu.

Il ne s'agit pas d'ajouter des mots aux mots. Il s'agit de porter la Présence, à travers notre présence. Il s'agit d'être nous-mêmes en état de démission radicale, à l'égard des autres qui ne peuvent recevoir le Christ comme une réalité d'aujourd'hui qu'à travers nous.

Le Christ vient aujourd'hui au monde à travers nous et c'est uniquement notre conduite, notre attitude, notre visage, notre comportement, toutes nos relations humaines, qui constituent le chemin normal des hommes vers Lui<sup>23</sup>.

Cette présence de qualité a pour modèle Jésus. Une présence souvent silencieuse, sensible aux préoccupations de l'autre, qui se laisse rejoindre et qui rejoint l'autre dans ses profondeurs, que la joie envahit et qui communique la joie. Une présence à travers laquelle l'autre peut arrêter de douter de sa capacité de devenir une personne parce qu'il se sent traité en tant que personne. Une présence qui lui rend sa dignité et l'invite à renaître. Une présence dont la nouvelle échelle de grandeur devient celle de la générosité et de la pauvreté.

---

<sup>21</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, 8-9 février 1964, p. 78.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 79.

Nous sommes tous prêtres les uns pour les autres, nous sommes tous Christ les uns pour les autres, et c'est le seul motif de la perfection. Il ne s'agit pas de réforme de nous-mêmes, pour nous-mêmes, pour jouir de notre perfection, pour être arrivés. Il s'agit de ne pas entraver la vie divine, de devenir porteurs de Jésus-Christ et de communiquer cette présence, en nous effaçant en elle<sup>24</sup>.

La façon la plus élémentaire de communiquer la Présence est le sourire. Le geste est simple mais son impact est grand. Selon Zundel, répandre l'onde que suscite un sourire est vital pour communiquer Dieu. Toutefois, le courant passe en autant qu'il y ait réciprocité.

La plus grande puissance du monde, c'est le sourire. C'est du sourire que nous vivons, comme c'est de l'absence de sourire que nous mourons. Là où il n'y a plus de sourire, la vie s'éteint. Où il y a le sourire, la vie prospère. Et c'est aussi la plus grande fragilité.

Il est clair que si le sourire vous est offert et qu'il rencontre un visage fermé, il ne peut plus rien. Si on ne répond pas à cette puissance, rien ne se passe. C'est l'exemple le plus suggestif de la puissance de Dieu, cette toute-puissance de l'Amour, mais qui ne peut arriver, s'il n'y a pas correspondance<sup>25</sup>.

Pour offrir généreusement un sourire, cela implique d'extirper de soi toute forme d'hostilité qui entrave la circulation du courant. En réalité, la modestie du geste engage une très grande ouverture du cœur.

#### 2.4 Découvrir que le «destin de Dieu» est lié au devenir de l'homme

L'éducateur s'engage davantage dans sa mission de communiquer la Présence et s'investit généreusement dans sa propre humanisation lorsqu'il saisit que l'aspiration de dépassement chez l'homme n'est pas seulement un enjeu personnel. Dieu dépend aussi du devenir de l'homme<sup>26</sup>. Dès que l'éducateur a conscience de cette responsabilité, il la porte et s'engage davantage vis-à-vis de son devenir personnel, du devenir de l'autre, de l'univers et de Dieu. Pressentir l'importance de l'enjeu mobilise et stimule l'homme à

---

<sup>24</sup> Maurice ZUNDEL, *Avec Dieu dans le quotidien*, Saint-Maurice (Suisse), Éd. Saint-Augustin, 1997, p. 127.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>26</sup> Le thème du «destin de Dieu» a été développé au premier chapitre, voir la section 3.

faire des choix. Ainsi, selon qu'il est conscient que le «destin de Dieu» se joue à travers son propre devenir, il peut en venir à choisir si sa présence va contribuer ou faire obstacle à l'avènement du Royaume. «La seule aventure qui rend les hommes strictement égaux, c'est celle-là : que chacun dans son for intérieur, dans le plus secret de lui-même, décide de ce qui arrivera à Dieu dans l'histoire des hommes<sup>27</sup>.»

Si cette prise de conscience saisit globalement l'éducateur, elle mobilise tout autant celui dont l'éducateur a la charge, d'où l'importance de favoriser chez l'autre la prise de conscience de cette communion de destin qui unit l'homme et Dieu. L'éducateur y contribue en adoptant les attitudes favorisant l'expérience de la rencontre intérieure par laquelle cette communion de destin devient plus facilement sensible. Dans cet esprit, l'éducateur donnera à son quotidien la forme d'un incessant mouvement d'amour entre lui et l'autre en s'appuyant sur la Présence qui les habite et qui en est la source.

### 3. L'éducateur dans son rapport avec l'autre

Cela nous amène à regarder de plus près quels sont les attitudes et les comportements pouvant contribuer à ce que l'agir et la manière d'être de l'éducateur aient cette texture d'amour. À ce titre, deux éléments sont déterminants : le respect de l'éducateur envers l'autre et sa capacité d'adaptation en faisant preuve de prudence et de réalisme.

#### 3.1 Respecter l'autre

Dans la pensée pédagogique de Zundel, le respect occupe une place prépondérante. Comment peut-il en être autrement puisqu'il s'inspire de la «pédagogie divine» révélée en Jésus? Si nous prenons la peine d'examiner la racine étymologique du mot «respect», nous constatons qu'il comporte deux idées : «spectare» qui signifie «regarder» et «re-spectare» voulant dire «regarder à deux fois». C'est donc dire que le respect de l'autre signifie qu'il y a en lui quelque chose de différent, quelque chose de sacré qui invite à une certaine discrétion et réserve. Il y a quelque chose qui n'appartient qu'à lui et qui

---

<sup>27</sup> Maurice ZUNDEL, «Comment évangéliser notre inconscient [...]», 2 février 1975, p. 7.

sollicite une attention marquée à la fois de distance et de proximité. Ainsi, respecter invite à accepter le mystère de l'autre et à accueillir le fait qu'il y aura toujours quelque chose en lui qui va nous échapper puisqu'il est un jardin secret. C'est ce qui en fait un être sacré qui demande à être abordé avec précaution.

Les pages qui suivent précisent comment se traduit une attitude de respect dans la pensée de Zundel. Quatre facettes seront successivement abordées : respecter les consciences, s'interdire toute tentation d'entretenir ou de forcer une dépendance, témoigner une «distance respectueuse» et, enfin, «respecter les passions» d'autrui.

### 3.1.1 Respecter les consciences

Si éduquer vise à éveiller l'autre à sa dignité, cela présuppose une attitude fondamentale de la part de l'éducateur : celle de témoigner du respect vis-à-vis des consciences qu'il a mission de former au respect d'elles-mêmes. En effet, son respect est déjà en soi un reflet de la grandeur de l'autre. Pour pouvoir aider l'autre à découvrir du dedans l'essence même de sa grandeur, cela nécessite dans un premier temps de «créer l'atmosphère où l'enfant [respire] le sens de sa dignité<sup>28</sup>». Celui-ci peut alors déceler ou ressentir sa dignité à travers l'image de dignité que l'éducateur lui renvoie. À partir de là, il peut décider de préserver son caractère inaliénable et chercher à s'élever jusqu'au don de lui-même «que le don des parents [ou de tout autre éducateur] doit par osmose et par contagion de lumière, susciter<sup>29</sup>».

L'homme peut vivre comme une brute au dehors, il peut vivre comme un animal, à la remorque de ses instincts non conquis, mais ce n'est pas là, bien sûr, qu'il va trouver la vérité, ce n'est pas là qu'il va percevoir la musique silencieuse, ce n'est pas là qu'il va reconnaître au-dedans de lui l'amour infini qui l'attend.

Pour qu'il soit au niveau de l'Évangile, [...] qu'il reconnaisse le Visage du Christ, il faut d'abord qu'il soit ramené à lui-même, à son cœur, à son esprit, à sa grandeur, à sa dignité. C'est dans ce secret que l'on ne peut atteindre que

---

<sup>28</sup> Maurice ZUNDEL, *Quel homme et quel Dieu*, p. 185.

<sup>29</sup> Maurice ZUNDEL, *Conférences au Cénacle*, 15-16 janvier 1972, p. 25.

dans le respect [...], c'est dans le respect infini de ce secret que commence toute initiation religieuse<sup>30</sup>.

Respecter les consciences correspond en quelque sorte «à vivre l'agenouillement du lavement des pieds<sup>31</sup>», c'est-à-dire à reconnaître la Présence dans l'autre, s'agenouiller devant Celle-ci et, ainsi, rendre sensible à l'autre cette Présence qu'il porte en lui. C'est le sens de l'invitation de Zundel quand il dit de «traiter chacun avec honneur<sup>32</sup>». À ses yeux, cela implique en premier de «communiquer Dieu comme une Personne<sup>33</sup>».

C'est qu'on a oublié, justement, que Dieu est au suprême degré une Personne, que Dieu est au suprême degré une Intimité, que Dieu est au suprême degré un Amour, que Dieu est au suprême degré un Cœur et que, pour Le reconnaître, il faut d'abord entrer avec Lui dans ce dialogue d'amour qui permet seul d'entrer dans l'intimité d'une personne<sup>34</sup>.

«Communiquer Dieu comme une personne» signifie d'adopter envers autrui des comportements qui favorisent la prise de conscience de cette Présence en lui. Comme le dit Zundel qui se levait devant tout individu qui entraînait chez lui : «Il faut qu'en lui j'honore le Seigneur qui vient à moi<sup>35</sup>.» Lorsque la personne se sent respectée, elle peut rejoindre son cœur et pressentir le mystère qu'elle est ainsi que l'intime secret qui l'habite. De cette expérience intérieure peut naître le désir de prendre soin de sa dignité et, éventuellement, de son Hôte.

### 3.1.2 S'interdire toute tentation d'entretenir ou de forcer une dépendance

Troisièmement, respecter l'autre implique que l'éducateur s'interdise toute initiative pouvant porter atteinte au développement de sa liberté et ne correspondant pas

---

<sup>30</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton cœur*, p. 78-79.

<sup>31</sup> Maurice ZUNDEL, *Réunion d'aumôniers de prison*, 2 mars 1971, p. 20.

<sup>32</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Centre Charles Peguy*, 16 février 1964, p. 44.

<sup>33</sup> Maurice ZUNDEL, *Paroles irréelles et vérité de vie*, Lausanne, 23 mars 1966, p. 2. La même idée se retrouve dans *Je parlerai à ton cœur*, p. 79.

<sup>34</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton cœur*, p. 80.

<sup>35</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Centre Charles Peguy*, 16 février 1964, p. 44.



aux «*relations d'esprit à esprit* que Dieu entend établir avec nous<sup>36</sup>». En ce sens, il aura un souci constant de ne pas forcer la dépendance d'autrui, encore moins de l'exploiter.

Cet élément fondamental de la pédagogie de Zundel s'inspire ici aussi de la pédagogie de Jésus. Diverses scènes telles que l'entretien de Jésus avec la Samaritaine, le lavement des pieds, l'événement de la croix ou la route que Jésus fait en compagnie des disciples d'Emmaüs lui font voir que Jésus veut nouer avec l'homme un rapport d'amitié et non d'esclavage. En fait, Jésus est venu traduire, en paroles et en actes, que la paternité de Dieu s'exerce sans aucune trace de domination.

Ainsi, Zundel établit un parallèle entre l'attitude divine et celle d'une véritable paternité. Il estime que Dieu, qui est essentiellement amour, ne peut que vouloir «susciter une création d'amour». Cela garantit en quelque sorte la dignité de toute la création «puisqu'elle est dans une sorte d'égalité avec Dieu<sup>37</sup>». Conséquemment, toute la création est esprit, ou encore, est appelée à le devenir. C'est pourquoi une pédagogie inspirée de la paternité divine commande un respect sans borne vis-à-vis de la conscience humaine. La logique qui en découle est que rien ni personne ne doit tendre à soumettre l'homme. Au contraire, la pédagogie divine propose plutôt de tout mettre en œuvre pour que l'homme trouve en lui-même son être véritable et l'élan pour le devenir.

S'il [sic] a créé des esprits, s'il [sic] a créé un monde-esprit, ce monde ne pourra pas s'accomplir sans sa propre collaboration, sans se faire lui-même – et Dieu le suscite pour cela (... ..) [sic], pour qu'il se fasse lui-même, ce que nous pouvons comprendre aisément en nous rappelant qu'une paternité ou une maternité authentiques [sic], dans l'expérience humaine, se trouve exactement dans la même situation. Les enfants, sous un certain aspect, doivent tout à leurs parents. Ils dépendent essentiellement d'eux. Mais la paternité et la maternité consistent précisément à annuler cette dépendance, dans le respect de la conscience de l'enfant. Un père authentique, une mère authentique, ce sont justement des parents qui savent qu'il serait monstrueux de contraindre la conscience au nom d'une dépendance matérielle, que l'enfant d'ailleurs n'a pas choisie et qui lui a été imposée.

---

<sup>36</sup> Maurice ZUNDEL, *Quel homme et quel Dieu*, p. 93.

<sup>37</sup> Maurice ZUNDEL, *Retraite à L'École Saint Eremberg*, 5-6 octobre 1974, p. 25 et 43.

Toute l'éducation consistera à libérer ces consciences, à les rendre à elles-mêmes pour qu'elles ne soient pas le reflet servile de leurs clans, de leurs parents et de leur milieu<sup>38</sup>.

Par conséquent, dans toute mission éducative, les attentions et les soins matériels sont uniquement prodigués pour assurer le bien-être de l'homme et sont totalement gratuits. Ils lui sont offerts dans le seul but de le conduire face à lui-même et à l'autonomie qui libère. En corollaire, éviter d'enchaîner matériellement quelqu'un invite à témoigner de réserve et à se retirer au moment opportun sans jamais lui faire sentir qu'il est redevable. À la manière de Dieu, l'éducateur est appelé à exercer sa responsabilité comme «un pouvoir qui s'efface dans l'amour<sup>39</sup>». L'éducateur laissera donc l'autre prendre son envol sans chercher à le retenir par une quelconque forme de dépendance. Un deuxième corollaire s'ensuit, à savoir qu'un engagement totalement gratuit de la part de l'éducateur l'invite à accepter que le don qu'il fait de lui-même ne garantit aucunement que l'autre s'élancera vers la construction de son être. Cette incertitude ne doit pas pour autant limiter sa générosité.

Cette pédagogie respectueuse ne peut être applicable que par des êtres libres qui ont conscience de leur dignité. Ceux-ci créent autour d'eux une atmosphère de dignité où leur seule présence peut susciter chez l'autre le désir de faire émerger sa propre dignité. Pour offrir une telle sollicitude féconde, l'éducateur doit être lui-même uni et aimanté à sa Source. Cette présence généreuse, Zundel en parle en termes d'«avance de bonté». En fait, «la personnalité tend à s'actualiser du fait d'être reconnue. Un acte gratuit en suscite un autre. On veut devenir quelqu'un parce qu'on a rencontré quelqu'un<sup>40</sup>». La Samaritaine a vécu un tel moment avec Jésus : il lui a permis de sentir sa valeur infinie. Dans les faits, Jésus l'amène à passer d'un Dieu extérieur, qu'elle adore au mont Garizim, à un Dieu intérieur éternellement présent et qui attend en elle pour se donner. Il éveille en elle la soif d'un Dieu qui suscite son intérêt. D'une part, parce qu'Il est un Dieu qu'elle peut rencontrer et, d'autre part, parce qu'Il souhaite lui aussi la rencontrer et la

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 25-26. La même idée se retrouve dans : *Conférences au Cénacle*, 15-16 janvier 1972, p. 24-26.

<sup>39</sup> Maurice ZUNDEL, *Quel homme et quel Dieu*, p. 93.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 193.

combler. Il est un Dieu sensible à ce qu'elle vit. Elle est transformée de se sentir traitée de la sorte.

Jésus montre qu'une présence généreuse agit comme une lumière et redonne sens aux gens et aux réalités qui les entourent. Zundel croit même qu'une présence généreuse est généralement le premier facteur d'éveil de l'autre à lui-même. «Il n'y a pas de moyen, même surnaturel, qui puisse ordinairement suppléer à une totale absence humaine. L'homme est prêt à retrouver le sens du sacré dès qu'il rencontre quelqu'un qui s'intéresse vraiment à ce qu'il est<sup>41</sup>».

### 3.1.3 Témoigner une «distance respectueuse»

Autant il est nécessaire d'offrir à l'autre un respect généreux, autant il importe de savoir se faire discret. Comment peut se traduire cette «distance respectueuse»? Comment celle-ci peut-elle contribuer à l'éclosion d'un être?

Tout d'abord, compte tenu que la plupart des gens ont généralement peu ou pas conscientisé leur dépendance vis-à-vis d'eux-mêmes, la première forme de «distance respectueuse» consiste à ne pas s'opposer à l'image ou à l'identité qu'ils défendent. Agir autrement peut heurter et cristalliser leur position. Dans cet esprit, l'attitude la plus interpellante sans être menaçante de la part de l'éducateur est d'offrir à l'autre la plus grande authenticité et intimité possibles, en plongeant lui-même au cœur de la Présence qui l'habite et qui habite l'autre.

La seule chance de les aider est de se tourner vers l'homme possible qu'ils portent toujours en eux, en dialoguant silencieusement avec cette part d'eux-mêmes qui s'enracine dans le premier Amour. Pour les atteindre, il nous faut donc retourner nous-mêmes au niveau le plus profond de notre âme et n'être qu'une disponibilité totalement accueillante dans le silence de soi. Ainsi s'ouvre un champ de générosité où la liberté d'autrui peut trouver son espace, tandis que nous sommes ramenés nous-mêmes à notre propre authenticité, au contact de la source qui est leur vie autant que la nôtre et en laquelle *nous nous identifions* avec eux<sup>42</sup>.

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 194.

<sup>42</sup> Maurice ZUNDEL, *Croyez-vous en l'homme?*, p. 133.

Si un sentiment de vide est souvent palpable dans les rapports qu'ont les gens entre eux, selon Zundel, c'est qu'il y a en creux une aspiration à une présence. Une présence peut donc advenir. «Tout ce que l'on peut faire, c'est donc de s'effacer en elle pour en rendre plus sensible la présence, en n'en limitant pas le rayonnement<sup>43</sup>.» C'est ainsi que peut survenir une rencontre dépouillée des fards qui font obstacle à la communication. Lorsqu'un individu éprouve ou perçoit à travers quelqu'un d'autre la couleur de cette Présence, il en garde indéfiniment le souvenir et aspire à la plénitude qu'il a entrevue. Une seule fois suffit, avance Zundel, pour «donner la mesure de l'homme<sup>44</sup>». C'est un moment déterminant qui peut insuffler à la personne le désir d'émerger<sup>45</sup>.

Ce moment si important exige une deuxième forme de «distance respectueuse» : éviter de se mettre en travers d'une âme qui s'ouvre. Ce moment d'intimité profonde, pendant lequel la personne avance en elle-même et ressent mystérieusement une plénitude jusqu'alors inconnue d'elle, demande d'être entouré de la plus grande retenue. Agir autrement peut inhiber son mouvement. En effet, la personne peut éprouver une certaine pudeur ou un tiraillement d'accueillir ce qu'elle pressent, en même temps qu'elle se sent portée par ce qu'elle découvre. Elle ne veut pas afficher le dilemme intérieur qu'elle vit à ce moment là, celui-ci se manifestant d'autant plus si le changement pressenti va à l'encontre d'affirmations tenues auparavant avec conviction. Une situation semblable entraîne habituellement un véritable déchirement. Bref, une rencontre libératrice peut se produire s'il règne une «distance respectueuse». Celle-ci se manifeste par une tendresse discrète à l'égard du silence d'autrui. Ainsi, la personne peut se détendre, mieux apprivoiser la Présence qu'elle découvre et accepter d'y plonger. En conséquence, toute ingérence extérieure est à proscrire, telle que brouiller l'éclosion de cet éveil par des notions, des raisonnements, des formules ou en se transformant en voyeur de l'événement.

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>45</sup> Nous avons abordé au premier chapitre comment surviennent ces moments, voir la section 2.2.

Par contre, une «distance respectueuse» ne veut pas dire être distant. Au contraire, nous avons maintes fois souligné l'importance d'établir une proximité intérieure, ce qui sous-tend un engagement total de la part de l'éducateur, comme nous l'avons mentionné à la section précédente.

Il est bon de préciser que la même «distance respectueuse» et le même engagement total sont essentiels lorsqu'il s'agit d'aider l'enfant à accéder à son monde intérieur. D'ailleurs, Zundel nous dit de ne pas sous-estimer les possibilités de l'enfant. Ce dernier est sensible à la lumière qui l'habite et, tout autant que l'adulte, il peut entrer en relation étroite avec elle.

Il faut se placer devant l'enfant comme devant une conscience d'adulte, car il y a dans l'enfant, au-delà d'une raison balbutiante, au-delà d'un langage élémentaire, toute cette lumière de la personne, tout ce jour divin qui l'habite et qui permet entre ses parents et lui, entre ses maîtres et lui, un échange de lumière infinie qui ne passe pas par les mots, mais qui est une communication silencieuse et immédiate de toute la personne avec toute la personne.

[...] L'intelligence, c'est le jour de la personne, le jour que l'on devient dans le silence de soi.

Et un enfant, quel que soit son âge, est capable de cette illumination. Il peut respirer cette lumière de la personne, il peut communiquer avec ce jour intérieur, il peut devenir une présence aussi intime que la nôtre, à cette présence qui l'habite et qui est la vie de sa vie.

Finalement, tout le dialogue de l'éducation est un dialogue secret, un dialogue qui engage toute la personne, un langage de solitude et de recueillement qui [...] crée cette atmosphère où, sans qu'on ait besoin de la nommer, éclate cette présence que l'on ne connaît mais que l'on reconnaît toujours<sup>46</sup>.

Bien au-delà des propos, c'est l'attitude de l'éducateur qui demeure le facteur pédagogique le plus important chez l'enfant. En effet, sa conscience «n'est sensible qu'au "rayonnement personnel" de l'éducateur, seul capable d'atteindre son intimité sans faire effraction dans son secret». Ce rayonnement agit comme un aimant et «oriente discrètement l'enfant vers ce soleil qui l'attend au plus intime de soi et qui veut luire en tout son être : comme la lumière chante dans le vitrail dès que l'église

---

<sup>46</sup> Maurice ZUNDEL, «Entretiens rue Perronnet», *Conférences*, Neuilly-sur-Seine, 14-21 mars 1952, p. 48-49.

émerge de la nuit<sup>47</sup>». Conséquemment, éduquer un enfant engage constamment et pleinement l'adulte qui en a la charge.

### 3.1.4 «Respecter les passions»

Le respect chez Zundel s'applique aussi aux passions<sup>48</sup>. Il les définit comme étant «tout ce dynamisme instinctif qui bouillonne sous le seuil de la conscience comme un immense réservoir d'énergie<sup>49</sup>». Il voit dans le «respect des passions» une condition minimale pour espérer éveiller chez l'autre le désir de transformation. En effet, il considère que les passions constituent des assises précieuses à l'humanisation de l'homme. En elles réside l'énergie transformante qui alimente les pas de l'homme vers sa libération.

---

<sup>47</sup> Maurice ZUNDEL, «Le privilège du maître primaire» : *Nouvelle revue pédagogique* (septembre 1959, no 1), p. 2.

<sup>48</sup> Dans un livre constitué de «notes catéchistiques» (*Recherche du Dieu inconnu*), Zundel donne des précisions concernant le plaisir, la tentation, les passions et l'instinct. Le plaisir y est défini comme «la joie d'une activité conforme à la nature : la joie d'un accomplissement, le contentement que procure la satisfaction» (art. 137). Ainsi, Zundel reconnaît que le plaisir en soi est bon, puisque qu'il va dans le sens de la nature de l'homme. Il dit même qu'il y a «une nécessité du plaisir» dans la nature humaine : il est «le signallement du bien» (art. 141). «C'est le bien devenu conscient» (art. 138). Un plaisir mauvais correspond à celui qui «n'est qu'en partie conforme à la nature, mais lui est en partie contraire : au total, il est contraire à tout son bien, puisqu'il en détruit l'équilibre» (art. 140). La règle qui assure cet équilibre «est la conscience, la raison» (art. 141). Zundel voit dans le plaisir l'expression de la vie. Sa fonction consiste même à préserver la vie. «Le plaisir est le gardien de la vie», dit-il (art. 142). Le critère pour reconnaître si un plaisir est bon ou mauvais est là. «Toutes les fois qu'il va contre la vie, il est mauvais. Quand il va vers la vie, il est bon» (art. 143). Selon Zundel, tout ce qui va dans le sens de la nature de l'homme est bon. C'est pourquoi il cherche à préserver la part de vie qui est présente dans le plaisir. Zundel aborde la tentation avec la même logique. En ce sens, il dit que la tentation «contient toujours quelque chose de bon, et c'est justement ce qui est bon en elle qui nous attire» (art. 64). Cette attirance correspond à «un appel de Dieu» (art. 67) et mérite notre attention. C'est pourquoi, il considère que le plus sûr moyen de vaincre la tentation est de «prendre la fuite en Dieu» (art. 68). Il suggère la même approche concernant les passions, celle de «fuir en Dieu» (art. 90). Selon lui, «tout vivant a des passions» (art. 89) et «la lutte contre soi pour l'acquisition des vertus et la destruction des défauts» (art. 86) ne permet pas d'espérer une mise en ordre de notre nature. Il estime même qu'une personne court le danger «de devenir insensible comme une pierre, à force de combattre ses instincts» (art. 87). C'est pourquoi il dit qu'il «faut découvrir notre nature, qui vient de Dieu, pour la mettre en place. Il ne faut pas tuer nos instincts, mais les ordonner pour les accomplir» (art. 88). Lorsque nous juxtaposons ce que dit Zundel à propos du plaisir, de la tentation, des instincts et des passions, c'est un peu comme si ces mots étaient parfois interchangeable ou complémentaires. En fait, il existe entre eux une interrelation évidente. De plus, une constante ressort et mérite d'être retenue : le caractère positif inhérent aux diverses réalités que renferment ces mots. C'est ce que Zundel tente de préserver et de promouvoir.

<sup>49</sup> Maurice ZUNDEL, *Je est un autre*, p. 57.

Nous avons vu au premier chapitre que le processus d'humanisation transforme le caractère instinctif de l'homme à mesure qu'il se libère. Cette transformation correspond à sa seconde naissance et elle est un processus illimité dont la route est rarement droite. Or, pour que l'individu rencontre le moins d'embûches possible, il est impératif, dès la naissance, de respecter ses passions.

Qu'arrive-t-il si ses passions sont étouffées ou mises en suspens? Les observations de Zundel l'amènent à la conclusion qu'aucune passion ne survit indéfiniment au déguisement. Tôt ou tard, elle explose et s'expose dans toute sa vérité si, entre temps, elle ne s'est pas libérée en se transformant. Si nos attitudes ou nos comportements encouragent l'enfant ou la personne que nous côtoyons à camoufler, à nier ou à écraser ses passions, nous contribuons alors à élever des résistances majeures et puissantes sur sa route vers la liberté.

D'ailleurs, ces résistances sont habituellement déjà bien actives en chacun. En ce sens, tous essaient d'aseptiser leurs passions de manière à les rendre moins perceptibles à autrui ou apparemment moins contrôlantes de leur agir. Selon Zundel, ces subterfuges témoignent déjà d'une liberté qui se débat et qui cherche une issue. En effet, si l'homme était fixé définitivement à ses déterminismes, il ne ressentirait pas ce besoin de camoufler ses passions ou de les embellir. Il irait de soi qu'elles régissent sa conduite. Or, les passions s'activent dans ce débat. D'instinct, elles logent au premier plan. C'est donc dire jusqu'à quel point elles doivent être prises au sérieux et clarifiées avec le plus d'honnêteté possible afin qu'elles apportent leur pleine contribution libératrice.

Zundel le rappelle avec justesse : «Rien de ce qui est, aussi bien, accepte de ne pas être. Tout ce qui est veut être encore<sup>50</sup>.» En réalité, la personne a besoin d'entrevoir ou de pressentir qu'en transformant ses passions elle va accéder à un «accroissement d'être». C'est cette perspective *d'être plus encore* qui la pousse à unir sa passion à sa raison. S'amorce alors la transformation de sa passion, processus à travers lequel se déploie la

---

<sup>50</sup> Maurice ZUNDEL, «Le respect des passions» : *La Vie Spirituelle* 88 (juin 1950, no 352), p. 6; *Dans le silence de Dieu*, Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 2001, p. 55.

part de vérité et de grandeur qu'elle porte. Le «respect des passions» implique donc, nécessairement, que l'éducateur ait confiance en cette part créatrice contenue dans toute passion.

[Ces] forces primitives, ces forces cosmiques que sont nos passions ne céderont à l'appel de la raison que si l'ordre de la raison leur apparaît comme leur bien le plus précieux, leur réalisation la plus haute, que si les vertus signifient, pour elles, un accroissement d'être et une plénitude de joie. [...]

Il faut donc prendre garde à tout ce qu'un instinct peut contenir de vérité et de grandeur. Il est toujours plus ou moins l'amorce sensible d'une vocation capable de se déployer jusqu'aux plus hauts sommets de l'esprit. L'erreur capitale est de le heurter et de dresser, contre la vertu, la formidable résistance d'une passion blessée. Le réel ne pardonne jamais le refus d'exister qu'on lui impose.

Les moralistes les plus sévères admettent, sans conteste, que l'on ne fait jamais le mal pour le mal, mais que l'on s'y attache toujours sous l'aspect d'un bien [...]. C'est justement sous cet aspect positif qu'il faut aborder toute passion pour délivrer tout ce qu'elle a d'éternel<sup>51</sup>.

De plus, la dynamique humaine nous apprend que les passions sont à la fois ingénues, fortes et fragiles. Cela les rend habiles à justifier les conduites qu'elles suscitent. Dans ce jeu, elles leurrent facilement l'intelligence et la volonté. Tous les mécanismes de défense qu'elles activent deviennent encore plus résistants si quelqu'un tente une intrusion. En somme, l'enjeu au départ pour la personne est d'échapper à l'emprise de ses passions sur elle-même. Mais, lorsqu'il y a ingérence, elle tente alors d'échapper à une volonté étrangère. Dans pareil cas, la passion renforce son attirail de défense et attise de plus belle la raison et la volonté pour légitimer ses façons de se manifester. «Un homme qui s'avouerait peut-être à lui-même ses faiblesses dans le silence de sa conscience sera ainsi amené à les défendre et à les canoniser, si peu qu'on veuille le forcer du dehors à les condamner<sup>52</sup>.» Il faut donc se garder de heurter l'autre et de provoquer chez lui du ressentiment afin de ne pas l'inciter à durcir ses positions.

---

<sup>51</sup> Maurice ZUNDEL, «Le respect des passions», p. 6-7; *Dans le silence de Dieu*, p. 56.

<sup>52</sup> Maurice ZUNDEL, «Le respect des passions», p. 11; *Dans le silence de Dieu*, p. 62.



L'importance du «respect des passions» motive Zundel à dénoncer la morale d'obligation<sup>53</sup>. Il estime que celle-ci freine leur ardeur en tentant d'inculquer divers interdits et prescriptions. Ce frein constitue la faiblesse de cette morale puisqu'elle attise d'autant la transgression et la convoitise. En cherchant à contrôler l'énergie des passions, on provoque ce qu'on cherche à éviter : l'éclatement des passions en forces destructives qui deviennent complices du moi préfabriqué. «Il ne suffit pas, en effet, d'endiguer les passions pour les transformer. Elles risquent de s'accumuler derrière la digue et de la faire sauter<sup>54</sup>.»

Si bloquer la spontanéité des passions alimente les résistances, comment peut-on espérer mobiliser les passions en vue de leur transformation en profondeur et, ce, tout en écartant l'idée de les contrôler? À ce sujet, Zundel dit que l'individu a besoin de sentir qu'il est quelqu'un pour quelqu'un et cela implique de pouvoir se reconnaître en quelqu'un.

Vous pouvez regarder la mer du sommet du phare, du haut de votre terrasse ou d'un point quelconque de la montagne : vous ne tarderez pas à prendre conscience que la mer ne vous regarde pas. Vous restez seul devant la mer, seul devant l'Himalaya, seul devant tout objet qui ne peut vous offrir la réciprocité de votre regard, plus seul encore peut-être devant l'homme-robot qui subit son existence, dont tout le comportement est préfabriqué et qui est tout prêt à vous offrir sa complicité, à condition que vous lui accordiez la vôtre.

[...] On] ne peut être quelqu'un que pour un même Quelqu'un, qui apparaît, dans les autres pour moi ou en moi pour les autres, dès qu'en surmontant le robot que nous sommes au départ nous devenons capables d'échanger mutuellement une valeur qui peut faire de notre mort elle-même, le plus haut acte de notre vie<sup>55</sup>.

Dans cet échange, il y a réciprocité du regard humain qui se fait en l'Autre : l'un et l'autre se rejoignent en l'Autre. Un tel mouvement s'opère lorsque l'individu peut entrevoir ce que sa passion peut devenir à travers l'avance de confiance que l'autre lui fait. Zundel nous décrit comment survient cette ouverture.

---

<sup>53</sup> La morale de Maurice Zundel a été abordée au premier chapitre, voir la section 5.2.

<sup>54</sup> Maurice ZUNDEL, «Nos origines humaines sont en avant de nous», p. 3.

Pour qu'il entrevoie autre chose de plus réel que ce qu'il considérerait comme la seule réalité, il faut qu'une certaine lumière tout ensemble amplifie son désir, le fasse déborder tout objet et lui révèle, au moins en creux, le seul objet désormais capable de le combler.

Cela n'est normalement possible que si un être humain consent à faire l'avance d'amour nécessaire pour franchir l'abîme qui sépare l'inhumain de l'humain et le déterminisme de la liberté. Ou – cela revient au même – il faut que quelqu'un lui communique la force de monter jusqu'au niveau de l'esprit. Autrement dit, s'il doit naître de nouveau, il faut que quelqu'un consente à l'enfanter au prix du don de soi. Sinon, tout ce monde de l'amour et de la liberté lui restera fermé. Il n'y verra que formules hypocrites et frauduleuses, derrière lesquelles se cachent les égoïsmes qui s'efforcent de l'exploiter. Et il opposera la solide réalité de sa vie instinctive aux billevesées idéalistes des gens qui feignent le désintéressement pour mieux faire prévaloir leurs intérêts.

C'est à quoi nous ne prenons pas garde. Nous exigeons d'êtres qui ne sont pas encore nés, qui n'ont jamais rencontré un amour vraiment gratuit, d'opter pour une gratuité qui n'est pour eux qu'une chimère, en leur demandant d'être ce qu'ils ne sont pas, ce qu'ils ne peuvent être, tant qu'une générosité sans réserve ne les a pas élevés au niveau d'horizons inconnus<sup>56</sup>.

En terminant, nous faisons remarquer au lecteur que le «respect des passions», tel qu'explicité ci-dessus, est la toile de fond de la spiritualité du désir que nous avons brièvement abordée au premier chapitre<sup>57</sup>.

### 3.2 Faire preuve d'adaptation, de prudence et de réalisme

Nous venons de voir que l'éducateur doit faire preuve de respect dans son rapport avec l'autre. Il doit également chercher à s'adapter à la personne et à la situation de celle-ci. Voyons de quelle façon Zundel aborde ce thème de l'adaptation à l'autre.

Quand Zundel analyse les textes de l'Ancien Testament, il y voit un Dieu qui, longuement et patiemment, instruit l'homme au risque de Se laisser déformer<sup>58</sup>. Selon lui,

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>56</sup> Maurice ZUNDEL, «Le respect des passions», p. 8; *Dans le silence de Dieu*, p. 58.

<sup>57</sup> Voir la section 5.2.

<sup>58</sup> Zundel reprend fréquemment cette idée selon laquelle Dieu, dans l'histoire biblique, a ajusté sa pédagogie aux limites du peuple, notamment dans *Récollecion au Cénacle*, Genève, 5 février 1967, p. 16-34 : «La pédagogie de la révélation»; *Ton visage, ma lumière*, p. 248-250.

Dieu «a accepté pédagogiquement d'être défiguré à travers des comparaisons, à travers des paraboles, à travers des situations qui ne correspondaient nullement à la plénitude de Sa Vérité et de Son Amour<sup>59</sup>». Zundel en déduit que toutes les pages bibliques qui ne s'inscrivent pas dans la ligne de l'amour, du don ou de la liberté, montrent un Dieu qui s'est adapté. Ainsi, les multiples visages qu'on y retrouve correspondent aux représentations que le peuple avait de Dieu selon sa capacité de compréhension. Zundel repère cette même attitude d'adaptation chez Jésus qui dévoile son identité et sa mission prudemment et progressivement, qui instruit et qui s'offre sans jamais chercher à s'imposer. La révélation divine, à travers le Dieu d'Israël et à travers Jésus, emprunte une pédagogie qui s'adapte à l'homme afin de respecter son rythme. À cet égard, son langage s'est ajusté au fur et à mesure que progressait la capacité de compréhension des gens. Zundel y voit une approche comparable à celle du parent adaptant sa communication au fur et à mesure que progresse son enfant. De la même façon, il appartient à l'éducateur de proportionner son expression s'il veut être compris de l'autre et établir un échange avec lui.

De plus, Zundel incite l'éducateur à être économe et respectueux dans ses propos, car des paroles maladroitement faites peuvent faire plus de tort que l'absence même de parole. «Dans les choses essentielles, tout au moins, les mots qui n'apportent pas la lumière risquent d'aggraver les ténèbres.» Il invite à «observer cette réserve divine qui laisse mûrir la vérité dans la lente germination des âmes<sup>60</sup>». Ces attitudes de tempérance et de prudence dans les communications verbales, l'éducateur peut les intégrer plus facilement en dirigeant son attention vers les dispositions de l'esprit de son interlocuteur.

Cette économie de mots vise aussi à préserver la fraîcheur de la découverte chez celui qui découvre. Dans cet esprit, Zundel recommande d'épurer un message de tout ce qui le rend étranger à l'autre, d'émonder les informations pouvant affecter son espace et sa joie de découvrir. En ce sens, il dit que «toute connaissance est affectée d'un coefficient personnel incommunicable. Si nous voulons la faire partager, il faut la

---

<sup>59</sup> Maurice ZUNDEL, *Ton visage, ma lumière*, p. 249.

<sup>60</sup> Maurice ZUNDEL, *L'Évangile intérieur*, p. 83.

dépouiller de l’empreinte qui la conforme à notre pensée, pour qu’autrui la reçoive à sa manière, avec toute la joie d’une découverte intérieure à l’esprit<sup>61</sup>.»

Par ailleurs, Zundel rappelle que les conseils et la direction spirituelle demeurent souvent vains, voire nocifs, si l’autre n’est pas vraiment disponible et disposé à les entendre. Pareillement, des paroles non ajustées peuvent être agressantes. «Une prudence extrême s’impose donc à toute parole qui prétend aller à la rencontre d’autrui<sup>62</sup>.» Il importe donc d’adapter les propos aux réalités et aux préoccupations immédiates des individus. «Il faut prendre les gens où ils sont et les conduire là où ils sont appelés. C’est une question d’adaptation : il faut savoir à quel niveau les gens se trouvent et quel est le langage auquel ils sont ouverts<sup>63</sup>.»

Le texte des disciples d’Emmaüs est un bel exemple d’adaptation du langage. Voici comment Zundel met en évidence la pédagogie de Jésus dans cette scène. Alors que les disciples sont défaits par les événements, Jésus les rejoint. Il est comme eux, un pèlerin. Il entend leur douleur et ressent leur désarroi. Il leur commente les Écritures comme quelqu’un d’étranger à l’événement. Les propos de Jésus, tout comme ceux des femmes leur ayant décrit ce qu’elles avaient vu, ne les consolent pas. Leur regard demeure aveugle. Que révèle à Zundel cette première portion du passage évangélique? Il fait appel à un commentaire de saint Grégoire : «Jésus se présente à eux au-dehors tel qu’Il était au-dedans dans leur cœur<sup>64</sup>». En effet, Jésus ajuste sa parole et sa conduite à leur niveau de compréhension du moment. Cette présence extérieure qu’il adopte correspond à celle qu’il occupe dans le cœur des témoins. Le texte ne mentionne-t-il pas que les disciples parlent de Jésus en empruntant la forme narrative, qu’ils racontent les événements et disent leur tristesse? Plus loin, après l’avoir reconnu, le texte évoque la chaleur intérieure qui les habitait lorsque Jésus leur parlait sur la route. On apprend ainsi que les propos de

---

<sup>61</sup> Maurice ZUNDEL, *Recherche de la personne*, p. 152.

<sup>62</sup> *Ibid.* p. 150.

<sup>63</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton cœur*, p. 83.

<sup>64</sup> Cité par Maurice ZUNDEL, *Ta parole comme une source*, p. 326.

Jésus ont plus d'impact sur leur incrédulité que ceux des anges rapportés par les femmes. Selon saint Grégoire, cela fait ressortir un aspect majeur de la Révélation.

La Parole de Dieu, ce n'est pas un téléphone céleste, la Parole de Dieu, ce n'est pas un Absolu qui tombe du Ciel, ce n'est pas une Vérité qui nécessairement est définitive, c'est un dialogue; un dialogue, c'est-à-dire une parole adressée à quelqu'un dans la situation où il se trouve selon le degré d'intelligence qui est le sien pour le faire progresser dans la connaissance et dans l'amour de Dieu<sup>65</sup>.

Finalement, saint Grégoire souligne que les yeux des disciples s'ouvrent après avoir offert l'hospitalité à Jésus. Après «qu'ils dépassent les mots : ils entrent précisément dans l'essence de l'Amour et c'est alors que leurs yeux sont prêts à s'ouvrir<sup>66</sup>.» À la fraction du pain, ils le reconnaissent. «En écoutant les paroles du Seigneur, ils ne furent pas éclairés mais, en les accomplissant, ils reçurent l'illumination<sup>67</sup>.» Ce que nous dit cette dernière partie du texte, c'est qu'au-delà de l'adaptation du message, la Parole entendue s'éclaire pleinement lorsqu'elle devient acte. La Parole en acte va plus loin et approfondit ce que l'intelligence a pu jusqu'alors sommairement saisir. Par conséquent, l'éducateur est invité, d'une part, à être et à faire ce qu'il dit afin de favoriser une pleine compréhension de son message et, d'autre part, à offrir à l'autre de prolonger dans l'action l'enseignement reçu. «Hâtons-nous de mettre en œuvre, de mettre en pratique ce que nous avons déjà compris et nous nous ouvrirons ainsi à une plus profonde intelligence du Mystère de Dieu<sup>68</sup>.»

Incidemment, il n'est pas étonnant de constater que Zundel moulaient son propos au profil de ses auditoires, en leur offrant un discours sur mesure. Pour cela, il déployait lui-même sa propre sensibilité afin de bien les saisir, condition préalable pour espérer les rejoindre par la suite. D'ailleurs, Zundel affirme qu'il est indispensable d'engager sa propre sensibilité pour espérer rejoindre la sensibilité d'autrui<sup>69</sup>. Ce n'est qu'à ce prix que

---

<sup>65</sup> Cité par *Ibid.*, p. 326.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 328.

<sup>67</sup> Cité par *Ibid.*, p. 327-328.

<sup>68</sup> Cité par *Ibid.*, p. 328.

<sup>69</sup> Le thème de l'engagement se retrouve à la section 2.1 de ce chapitre.

l'autre peut se sentir rejoint et compris. Dans ce contexte, tout automatisme est à proscrire, notamment les paroles mécaniques, les clichés ou les conseils empruntés et sans résonance réelle avec la situation. Au contraire, la présence offerte doit se distinguer par sa fraîcheur, sa transparence et sa sincérité.

En lien avec le thème de l'adaptation du langage, Zundel prie l'éducateur d'adopter une extrême prudence lorsqu'il s'agit de parler de Dieu. Il va jusqu'à dire que, souvent, il vaut mieux se taire. En fait, il estime préférable de ne rien dire plutôt que de provoquer une distance ou d'obscurcir davantage. C'est pourquoi il exhorte plutôt d'écouter, d'écouter et d'écouter encore de manière à sentir la profondeur des réalités que vit l'autre et qui, parfois, sont très douloureuses. Plus l'éducateur y parvient, plus il sent comment parler de Dieu. Et, plus souvent qu'autrement, cela lui commandera de se taire. D'ailleurs, cette option est congruente avec sa «pédagogie silencieuse» que nous verrons à la section suivante.

Par conséquent, Zundel préconise de n'aborder explicitement le sujet de Dieu qu'avec ceux ayant déjà les dispositions nécessaires. Ce n'est pas qu'il soit élitiste, c'est qu'il ne veut pas risquer de «manquer à l'essentiel<sup>70</sup>».

Donc, je ne parle jamais de Dieu, jamais, jamais, sinon à ceux qui sont capables de l'entendre. Parce que c'est trop sacré, parce qu'on abîme ce mot de Dieu quand on le prononce aux oreilles de ceux qui ne sont pas dans la confiance, qui ne sont pas capables d'entendre le secret. [...] Justement parce que Dieu est un secret que chacun doit découvrir, un secret unique que chacun doit découvrir d'une manière unique<sup>71</sup>.

Lorsque le contexte rencontre les conditions pour parler de Dieu, Zundel juge alors préférable de faire découvrir le Dieu libérateur avant de parler du Dieu créateur, car c'est l'élan de la rencontre qu'il importe d'éveiller en premier. Bien que l'un et l'autre évoquent le même Dieu, le premier pas à franchir pour l'enfant, l'incroyant ou le sceptique, c'est celui d'être introduit dans l'expérience libératrice afin qu'il fasse la «connaissance d'un Dieu qui fait appel à leur générosité, d'un Dieu qui est un trésor

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>71</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton coeur*, p. 73.

confié à leur amour, d'un Dieu qui est un soleil caché au plus intime de leur conscience, d'un Dieu qui a besoin d'eux pour s'exprimer et se révéler, d'un Dieu dont ils ont à être le berceau<sup>72</sup>».

Quant à la direction que Zundel suggère de donner aux conseils, son leitmotiv est clair. Il dit à l'éducateur d'aller dans le sens de la vie. Concrètement, cela signifie de s'en tenir à des propositions réalistes et qui vivifient. Il prie l'éducateur de s'abstenir de donner des conseils que lui-même ne pourrait vivre. Tout comme il suggère d'écarter les conseils qui s'apparentent à des démonstrations ou à des prescriptions morales. Il estime que l'impact de ceux-ci agit à la manière d'un éteignoir au lieu d'une bougie d'allumage. De même, il est bon d'éviter les conseils susceptibles d'être reçus comme des «pertes» ou qui alimentent les résistances. Pour l'interlocuteur, l'important est de sentir que le conseil qui lui est proposé l'engage dans une voie dont il pressent déjà un gain pour lui-même. De cette manière, il peut envisager de s'investir.

Les quelques pistes que nous venons d'évoquer font ressortir l'importance pour l'éducateur de bien connaître la personne qui est devant lui ainsi que sa situation, afin de pouvoir apporter un accompagnement ajusté et éviter de proposer des avenues inaccessibles. Par conséquent, l'éducateur est invité à dépasser le mur des perceptions et des préjugés. Autrement, il ne peut se faire ouverture à l'autre, condition essentielle pour pouvoir l'accueillir, le sentir et lui parler avec justesse.

#### **4. Stratégies pédagogiques proposées par Maurice Zundel**

Au début du chapitre, nous avons vu comment Zundel conçoit l'éducation. Puis, nous avons traité des éléments se rapportant à la personne de l'éducateur et dont l'impact peut favoriser la rencontre intérieure. En troisième lieu, nous avons abordé les divers aspects permettant à l'éducateur d'établir un rapport positif avec l'autre. La quatrième section que nous entamons maintenant traite des stratégies pédagogiques ressortant des textes de Zundel. Leur objectif demeure toujours le même : favoriser la rencontre du

---

<sup>72</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, 3 février 1963, p. 37.

dedans. Nous les regroupons autour de six thèmes. Les cinq premiers s'énoncent ainsi : privilégier une pédagogie basée sur l'expérience, favoriser le silence, susciter et nourrir l'émerveillement, «évangéliser l'inconscient» et s'adresser à l'individu dans le groupe. Finalement, une sixième stratégie peut être intégrée à l'une ou l'autre des stratégies précédentes. Il s'agit de permettre à l'autre de s'imprégner du message avant de l'explicitier.

#### 4.1 Privilégier une pédagogie basée sur l'expérience

Dans l'introduction, nous avons mentionné que les divers éléments de la pensée de Zundel ont pris naissance dans ses expériences personnelles et dans celles des autres. Il en fut toujours ainsi par la suite. D'ailleurs, dans l'ouvrage *Itinéraire*, il affirme de façon assez explicite que l'expérience est l'assise première de sa réflexion.

Je refuse d'instinct de m'arrêter à un problème dont les termes n'offrent, à ma connaissance, aucun contact avec une expérience qui leur donnerait une saveur de réalité. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas une infinité de choses au-delà. Mon expérience est *une* expérience, qui ne cesse d'ailleurs de se développer. Elle est donc deux fois limitée et s'interdit, par-là même, d'avoir jamais dit son dernier mot. Je ne cesse d'apprendre et de désapprendre et ce que j'affirme, en toute bonne foi, ne prétend engager que moi. Mon seul désir est de présenter une *direction de pensée* dont mon itinéraire a été et demeure l'apprentissage<sup>73</sup>.

Si Zundel s'appuie ainsi sur l'expérience, c'est qu'il a pris conscience que ses expériences portaient en elles-mêmes des germes de vérité et que celles-ci ont poussé sa réflexion toujours plus loin. Dès lors, l'expérience s'est rapidement révélée chez lui une approche pédagogique naturelle. Il suggère de privilégier cette voie, y voyant, pour chacun, l'apport d'une référence incontestable.

Zundel s'est principalement attardé aux expériences proprement humanisantes, c'est-à-dire celles pouvant éveiller la personne à son inviolabilité. Selon lui, la première expérience survient lorsqu'un individu prend conscience qu'il a, en lui-même, une zone où personne ne peut pénétrer sans son assentiment. Il réalise alors qu'il y a en lui quelque

---

<sup>73</sup> Maurice ZUNDEL, *Itinéraire*, p. 12.



chose qui est d'un autre ordre que ce qu'il connaît, même s'il ne peut l'identifier. Une seconde expérience de l'inviolabilité se profile lorsqu'il réalise qu'il ne peut tricher quand il se retrouve seul avec lui-même. C'est comme s'il retrouvait en lui un témoin d'une telle perfection qu'il ne peut se mentir à lui-même, d'où le branle-bas intérieur qui surgit lorsque la personne se refuse à être vraie. La troisième expérience saisit l'homme tout entier dans l'émerveillement. Cette expérience l'amène temporairement à se distancier de lui-même, à accéder à un espace intérieur insoupçonné. Finalement, Zundel estime que l'expérience de la liberté est «de tous les événements de notre vie, le plus spécifiquement humain<sup>74</sup>». L'importance de cette quatrième expérience repose sur le fait qu'elle est l'expérience de la rencontre avec la Présence : un Dieu libre et libérateur dont l'amour était là avant même de Le rencontrer. C'est l'expérience d'une communion d'amour qui ouvre sur un horizon sans limite. C'est le début d'une renaissance. Ces diverses expériences correspondent au passage du moi possessif au moi oblatif explicité au premier chapitre.

Dans l'esprit de Zundel, il est important de favoriser les conditions ouvrant la porte aux expériences proprement humanisantes. Or, la seule voie qui lui apparaît efficace en ce sens est celle qui met la personne en contact avec son intériorité, car Dieu se communique dans la rencontre au cœur de soi. Ce n'est donc pas surprenant que Zundel s'objecte aux discours sur Dieu.

Si nous faisons des écoles qui donnent la notion de Dieu sans donner la présence de Dieu, c'est du temps perdu. Non seulement c'est du temps perdu, c'est un contre-apostolat, parce que cette notion de Dieu donnera l'impression aux enfants [ou aux adultes] qu'ils connaissent Dieu et que c'est profondément ennuyeux, que c'est ridicule et mesquin, que ça ne répond à aucun problème de la vie, et ils n'auront plus l'idée de chercher une présence de Dieu que ces mots vides leur masquent<sup>75</sup>.

En plus d'être humanisantes, les expériences qui éveillent à l'inviolabilité fournissent un critère universel capable d'éclairer les impasses qu'affrontent les dirigeants des sociétés et d'orienter leur dénouement. En effet, l'expérience permet à

---

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>75</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton cœur*, p. 245-246.

chacun de vérifier en lui-même la justesse des enjeux. L'expérience devient alors une assise commune propre à unir et à aplanir les disparités, les divergences ou les conflits.

#### 4.2 Favoriser le silence

Une deuxième stratégie que Zundel préconise pour favoriser la rencontre intérieure est le silence. Il lui accorde beaucoup d'importance. Il dit même que le silence est le premier principe sur lequel se fonde une responsabilité éducative.

Par où commencer et sur quels principes édifier cette œuvre d'éducation dont va dépendre l'orientation de toute leur vie [des enfants]? J'en nomme un seul, qui me paraît être le plus essentiel : le silence<sup>76</sup>.

Toute parole est vaine qui n'est pas redite au-dedans, avec le consentement de l'amour. Dans les choses essentielles, tout au moins, les mots qui n'apportent pas la lumière risquent d'aggraver les ténèbres. C'est dans ce sens que nous aurons à répondre de toute parole inutile. Le Sauveur, qui nous en avertit, n'a cessé d'observer cette réserve divine qui laisse mûrir la vérité dans la lente germination des âmes. L'Évangile suppose, pour être entendu, ce contexte de silence, qui le rend intérieur à l'esprit. C'est à cette condition seulement que la Voix divine est reconnue, et que l'âme, au plus intime d'elle-même, découvre ce qu'elle cherchait<sup>77</sup>.

Zundel ne cesse de rappeler que ce que l'âme cherche, inlassablement, ne peut être reconnu que dans le silence. Celui-ci extrait l'homme de ses fixations et de l'emprise de lui-même sur lui-même en l'ouvrant sur ce Quelqu'un en qui il se perd. Encore une fois, l'option de Zundel en faveur d'une pédagogie silencieuse s'inspire de Jésus. Selon lui, Jésus a utilisé une pédagogie davantage active et symbolique que verbale. Le lavement des pieds et le symbole de l'eau dans son entretien avec la Samaritaine sont éloquentes à ce titre. À travers l'action et le symbole, Jésus tente de conduire ses disciples «à ce soleil caché au fond d'eux-mêmes. Il savait mieux que personne, Notre Seigneur, que la religion est un secret personnel et que chacun doit le découvrir en écoutant au fond de lui-même cette musique silencieuse qui est le Dieu vivant<sup>78</sup>».

---

<sup>76</sup> Maurice ZUNDEL, *L'Évangile intérieur*, p. 81.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p.83.

<sup>78</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton coeur*, p. 73.

De même, pour rejoindre et aider l'autre à entrer dans ce silence, l'éducateur est invité à se laisser guider par ce qui éveille la sensibilité de cette personne, c'est-à-dire à respecter les moyens qui l'aident à entrer en état de recueillement.

Une autre dimension du silence a trait au silence agissant que l'éducateur est en mesure d'offrir. Celui-ci prend la forme d'une tendresse à l'égard de la Présence en lui et en l'autre et d'une attention infinie au lien que cette Présence crée en lui et en l'autre. Cela suppose de privilégier la relation d'âme à âme. Pour y parvenir, c'est encore le rayonnement silencieux qui demeure le chemin le plus sûr et le plus attractif. L'éducateur doit alors se faire don, être évangile plutôt que d'en parler, être témoignage de Celui qui s'est offert, qui s'offre sans cesse, qui s'identifie et qui communie aux joies et douleurs de chacun. Bref, la pédagogie silencieuse de Jésus est de présenter Dieu en vivant de Lui. C'est ainsi qu'elle devient la parole de l'engagement total, de l'identification à la souffrance de l'autre et du renoncement aux propos inféconds.

En cohérence avec ce qui précède, les cris et le bruit sont à proscrire puisqu'ils ne peuvent produire de véritables résultats éducatifs. Comme le souligne Zundel, leur impact contribue plutôt à maintenir l'autre en dehors de lui-même, à le blesser ou à dresser sa fragilité contre lui-même. C'est pourquoi il donne ce judicieux conseil. «Quand quelqu'un fait du bruit avec lui-même, la seule réponse, c'est de faire silence avec nous-mêmes. Quand quelqu'un fait du bruit avec lui-même, c'est qu'il appelle au secours. Si nous-mêmes, nous faisons du bruit avec notre amour-propre, cela fera de l'amour-propre au carré et Dieu ne pourra plus passer<sup>79</sup>.»

#### 4.3 L'émerveillement : chemin vers soi et vers un Dieu continuellement renouvelé

Nous venons de voir que le silence amène une décentration de l'homme qui le dispose à la rencontre de la Présence. Selon Zundel, la voie la plus naturelle pour conduire à cette décentration est l'émerveillement. C'est pourquoi il invite à être attentif aux moyens qui le suscitent et le nourrissent. Il prône même que l'émerveillement devienne l'assise d'une «religion personnelle» à laquelle contribuent les passions et le

---

<sup>79</sup> Maurice ZUNDEL, *Avec Dieu dans le quotidien*, p. 59.

travail. Dans la sous-section qui suit, chacun de ces énoncés fait l'objet d'un développement particulier.

#### 4.3.1 Susciter et nourrir l'émerveillement

Susciter et nourrir l'émerveillement est capital dans la pensée pédagogique de Zundel. D'ailleurs, il fait siennes les paroles d'Einstein : «L'homme qui a perdu la faculté de s'émerveiller et d'être frappé de respect est comme s'il était mort<sup>80</sup>.» S'il insiste tant sur ce facteur, c'est que l'émerveillement représente à ses yeux la voie de la découverte continue de Dieu et de soi-même. Selon lui, l'émerveillement ouvre à plus grand que soi et il peut susciter une ouverture à la rencontre.

Les lieux d'émerveillement que Zundel privilégie sont l'Art, la Science et les relations interpersonnelles. Ceux-ci sont porteurs d'un potentiel de libération quand leur élan tend vers la Beauté, la Vérité et la Rencontre. Alors, s'y dévoilent l'harmonie, la Présence, l'oubli de soi et la communion. Voilà pourquoi Zundel considère qu'une initiation culturelle et scientifique, faite à partir de l'environnement et du quotidien de l'individu, constitue un lieu d'évangélisation majeur. D'ailleurs, il suggère de commencer très tôt les activités d'initiation adaptées à l'enfant. L'impact qu'elles auront sur lui l'accompagnera toute sa vie.

Si Zundel réserve une place de choix à l'Art, c'est qu'il estime que les voies symboliques ont une force particulière pour suggérer la Présence. L'Art offre à l'homme un espace intérieur où il peut décoller de lui-même et, ainsi, pressentir la Présence capable de lui faire entrevoir le don qu'il est appelé à devenir. L'Art permet d'élargir ses lieux de sensibilité en multipliant les espaces où il peut se réfugier en lui-même. En apprivoisant et élargissant de nouveaux horizons, l'Art lui offre d'autres moyens de se ressourcer, de s'évader, de s'affranchir dans sa pensée. Bref, il l'initie à de multiples voies de découverte de lui-même. Cette évasion par le biais de l'Art peut réduire d'autant la propension à la matérialité<sup>81</sup>. Parmi les diverses formes d'art, Zundel accorde une

---

<sup>80</sup> Cité par Maurice ZUNDEL, *Ton visage, ma lumière*, p. 389.

<sup>81</sup> Maurice ZUNDEL, *Recherche de la personne*, p. 156.

attention toute spéciale à la musique. Il voit en elle le chemin le plus facile vers l'intériorisation. Ses propos l'affirment sans équivoque : «Il faudrait baser davantage toute l'éducation sur la musique – rien n'est plus évident – et nous savons tous d'expérience que l'audition de la musique exerce sur nous un effet purifiant et que c'est très souvent le plus rapide et le plus parfait acheminement vers une attitude de recueillement<sup>82</sup>.»

Quant à la Science, son apport est précieux puisqu'elle dévoile progressivement le mystère éclatant du réel. «La grandeur de la science consiste à faire découvrir toujours mieux que le réel passe infiniment le réel<sup>83</sup>.» De plus, au fur et à mesure qu'il acquiert une meilleure compréhension du monde, l'homme en vient à reconnaître qu'une part de la réalité demeure toujours inconnue. Cette part d'inconnu active perpétuellement sa quête de sens : l'inexpliqué pousse l'homme vers l'avant. Des limites tombent tout en dévoilant d'autres limites inconnues. De cette façon, la science constitue une source continuelle d'admiration et d'émerveillement et dispose progressivement l'homme à plus d'humilité et d'accueil vis-à-vis de ce qui est obscur, ambigu ou inexploré. Elle l'amène vers un espace spirituel. «La science est une forme de vie spirituelle. C'est pourquoi elle dépasse infiniment les résultats utiles qui en peuvent découler. Ses visées sont tout autant intérieures, ses succès se mesurent à l'enrichissement de la pensée. Elle s'achève dans le silence et se consume dans la solitude<sup>84</sup>.» Bref, Zundel perçoit la science comme étant une porte particulière pouvant conduire l'homme sur la voie de l'intériorité par le biais de l'émerveillement qu'elle suscite.

#### 4.3.2 Favoriser la mise en œuvre d'une «religion personnelle»

Tel que nous venons de l'énoncer, l'émerveillement favorise la rencontre de soi-même et de la Présence. Or, comme dans toute relation, le lien avec Dieu et avec soi-même demande à être nourri afin d'échapper à la routine ou à la lassitude qui asphyxient

---

<sup>82</sup> Maurice ZUNDEL, «Le monde, médiateur et Sacrement», *Conférence*, Lausanne, 11 décembre 1962, p. 6.

<sup>83</sup> Maurice ZUNDEL, *Ouvertures sur le vrai*, Paris, Éd. Desclée, 1989, p. 26.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 24.

à la longue les plus grandes ardeurs. C'est pourquoi il est bon de rester vigilant afin d'apporter aux journées «la saveur d'une découverte inépuisable, en empruntant à nos goûts et aux circonstances l'expression qui correspond le mieux à notre longueur d'onde<sup>85</sup>». Cette préoccupation se retrouve dans le souhait que Zundel adresse à un prêtre qui s'apprête à partir en voyage : «Que Dieu vous soit neuf chaque matin<sup>86</sup>.» C'est aussi dans le même esprit qu'il s'adresse aux gens de sa paroisse.

Accueillons donc avec bonheur toutes les occasions de nous émerveiller, pour que Dieu ne devienne jamais pour nous du déjà-vu et nous soit vraiment neuf chaque matin. Nous souscrirons alors sans peine, à ce raccourci qui bouscule quelque peu le langage : «Dieu, c'est quand on s'émerveille»<sup>87</sup>.

Par ces mots, il leur dit de trouver ce qui peut susciter quotidiennement en eux une résonance intérieure et faire naître leur élan. En effet, les sources d'émerveillement sont multiples mais leur impact varie selon les sensibilités de chacun. C'est pourquoi Zundel presse chacun d'identifier sa voie personnelle de sensibilité pouvant le conduire au «puits de Jacob» et le disposer à s'y abreuver. Il lui importe que chacun cherche ce qui suscite son admiration et le fait décoller de lui-même, puis nourrisse régulièrement cet élan qui l'oriente «vers la Source où la vie devient lumière<sup>88</sup>».

Ces sources personnelles d'élan intérieur constituent les assises de ce que Zundel appelle la «religion personnelle». En celle-ci, chacun renouvelle et vivifie l'amour qu'il porte en lui-même. Du même coup, la «religion personnelle» permet à chacun d'exprimer la beauté de cet amour de manière unique. Zundel ose même dire : «C'est bien parce que chacun de nous est unique que chacun de nous doit avoir, ou plutôt doit devenir une religion personnelle<sup>89</sup>.»

S'adressant aux Franciscaines du Liban, Zundel définit la «religion personnelle» de la manière suivante :

---

<sup>85</sup> Maurice ZUNDEL, *Pèlerin de l'espérance*, p. 171.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 171; *Ton visage, ma lumière*, p. 388; *Silence, Parole de vie*, p. 36.

<sup>87</sup> Maurice ZUNDEL, *Pèlerin de l'espérance*, p. 172; *Ton visage, ma lumière*, p. 391.

<sup>88</sup> Maurice ZUNDEL, *Pèlerin de l'espérance*, p. 172.

Il est donc essentiel que l'on redécouvre une religion personnelle, une religion où chacun puisse jeter la plénitude de sa vie, tous ses rêves, tous ses enthousiasmes, tous ses amours, tout son talent, tout son génie, s'il en a un, enfin, tout ce qui constitue pour lui le sens même de son existence, tout ce qui réponde [sic] à ce qu'il a en lui d'unique.

Il est donc absolument nécessaire que vous ayez une religion personnelle, une religion qui réponde à ce que vous êtes, vous, vous dans votre unicité. Vous n'êtes pas interchangeable. Vous avez chacune un visage qui ne peut être reproduit. Vous avez chacune reçu de Dieu quelque chose qu'Il n'a donné qu'à vous. Vous êtes reliée [sic] à Dieu par un secret unique et vous seule pouvez faire rayonner ce secret unique qui n'a été confié qu'à vous seule<sup>90</sup>.

L'intérêt de la «religion personnelle» réside dans le fait qu'elle introduit à la prière silencieuse. Elle mène là où la personne communique avec le plus intime d'elle-même. Cette prière personnelle, émergeant de l'émerveillement, se passe de mots. La personne y reconnaît la Présence, s'y abreuve et s'y perd. Elle se retrouve en état de prière en demeurant suspendue à son élan intérieur. C'est une expérience que tous peuvent vivre nous dit Zundel. «L'essentiel est de se recueillir. L'essentiel est d'écouter. L'essentiel est de s'émerveiller. Car, lorsqu'on s'émerveille, lorsqu'on admire, nécessairement on se quitte soi-même, on demeure suspendu à la Beauté de Dieu, on se réjouit de Sa Présence, on se perd dans Son Amour<sup>91</sup>.» Ce sont autant de moments pour décoller de soi. D'où l'importance de s'accorder quotidiennement l'espace nécessaire pour renouveler ces moments de «respiration admirante». Ainsi, «Dieu devient neuf chaque matin» parce que tout Le chante merveilleusement au gré des saisons, des rencontres, des découvertes ou des regards. Dieu devient toujours neuf parce que la «religion personnelle» permet d'échapper au déjà vu et à l'immobilisme. Elle maintient la personne éveillée, en état perpétuel de découverte, en mouvement constant dans sa recherche pour se trouver et trouver Dieu.

Pour aider à cerner la voie de notre «religion personnelle», Zundel propose la piste suivante : ce qui soulève le plus spontanément notre enthousiasme constitue notre plus

<sup>89</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton coeur*, p. 67.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>91</sup> Maurice ZUNDEL, *Ton visage, ma lumière*, p. 390.

précieux repère pour échapper au piège de l'habitude et pour devenir vivant et vivifiant. De la même manière, ce que nous faisons le mieux devient la voie la plus naturelle pour lever le voile sur ce que nous avons d'unique.

«Faire ce qu'on aime le mieux» signifie correspondre à ce que nous avons de plus profond, de plus essentiel, de plus unique [...]. L'essentiel, en effet, est que chacune de vous trouve sa source et soit capable, chaque jour, de découvrir un aspect encore inconnu de son secret intérieur. [...] Eh bien, il est absolument nécessaire que vous ayez ce sentiment de commencement, [...] parce qu'il y a en vous quelque chose qui est unique et qui doit s'exprimer d'une manière personnelle, pour que toutes vos puissances d'exister soient comblées, soient révélées, et soient accomplies au niveau du cœur de Dieu. C'est donc à chacune de vous de voir ce qui fait battre son cœur, ce qui l'émerveille, ce qui l'émeut, ce qui l'enthousiasme, ce qui est pour elle l'aliment le plus spontané de son admiration et de son amour<sup>92</sup>.

À chacun d'aller rencontrer régulièrement Dieu et lui-même dans tout ce qui respire l'infini : la musique, la beauté, le silence, l'art, l'immensité, l'infiniment petit, la science, la brise, l'espace, la tendresse humaine, la nature, la poésie, la mer, les montagnes, les yeux d'un enfant ou une simple fleur. Si ces lieux soulèvent l'émotion d'une présence, ce sont alors de précieux instants chargés de vie. Ce sont des moments capables d'irriguer le cœur d'une puissante douceur libératrice. Zundel convie fortement chaque personne à parsemer généreusement son quotidien de ces moments. Ce faisant, elle se construit une «religion personnelle» dans laquelle la découverte de soi et de Dieu se renouvelle sans cesse et la mesure en est l'infini.

#### 4.3.3 Orienter les passions au service de la «religion personnelle»

Zundel ajoute qu'il est important de ne pas briser notre élan en l'amputant, en le déformant ou en interrompant son envol. Il faut au contraire le conduire jusqu'à sa pleine satisfaction, l'amener jusqu'à son aboutissement.

Peu importe, mais il faut que ce qui fixe notre attention, ce qui nourrit notre émerveillement, ce qui sans cesse rajeunit notre découverte du monde, que cela soit précisément l'axe de notre religion personnelle. [...] Donc, toutes les voies sont possibles, à condition qu'on aille jusqu'au bout : qu'on aille jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à Dieu, jusqu'à l'infini, qu'on ne gâche rien,

---

<sup>92</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton cœur*, p. 67-68.



qu'on ne profane pas son désir, qu'on ne profane pas son admiration et son amour<sup>93</sup>.

Dans cet esprit, Zundel dit que le moyen le plus sûr d'aller jusqu'au bout est bien celui d'aller dans le sens de nos passions les plus profondes. Il préconise d'épouser, en quelque sorte, la voie empruntée par saint François. Très tôt, celui-ci a été habité par l'ambition de grandeur. Il a toujours été fidèle à cette pulsion, ce qui l'a conduit à découvrir la véritable grandeur qui l'animait et dont il trouva la pleine mesure dans la pauvreté. «Précisément, les passions sont dangereuses quand on les réalise à moitié. Plus dangereuses encore quand on veut les étouffer. Elles deviennent créatrices quand on les poursuit jusqu'au bout, comme saint François a été jusqu'au bout de son appétit de grandeur et est devenu ce saint<sup>94</sup>» que son entourage et l'Église ont reconnu.

Porter nos passions à leurs limites est aussi la voie pour découvrir notre unicité. «C'est notre passion fondamentale qui deviendra le tremplin de l'élan le plus haut<sup>95</sup>». À son tour, cette unicité révèle une facette particulière du visage de Dieu. Par conséquent, Zundel nous dit de compter sur l'énergie fondamentale de nos passions et de favoriser leur pleine expansion en les exposant à la lumière divine en laquelle elles s'unifient. Elles atteignent alors toute leur amplitude et leur caractère particulier. Dans cet esprit, toutes les passions ont une fonction similaire, celle de conduire à la sainteté. L'important est de reconnaître le potentiel de croissance caché au cœur de toute passion et d'éviter de valoriser certaines au détriment des autres.

#### 4.3.4 Faire du travail un lieu où exercer une «religion personnelle»

Si la passion pour Dieu s'enracine dans ce que l'on aime le mieux et si elle puise dans ce qui nous mobilise le plus, si toute passion est une énergie pouvant conduire à Dieu, on ne peut ignorer les tendances professionnelles profondes comme voies d'accomplissement. C'est pourquoi Zundel estime que le travail constitue un lieu incontournable où il doit être possible d'exercer une «religion personnelle», c'est-à-dire

---

<sup>93</sup> Maurice ZUNDEL, *Silence, Parole de vie*, p. 37-38.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 39-40.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 39.

un lieu offrant un espace de découverte et de construction d'une religion répondant à l'unicité de chacun. Il ose même cette affirmation : «Il est évident que si un homme, dans toute son activité professionnelle ne trouve pas Dieu, sa vie est ratée! Parce que presque toutes les heures du jour, il fait un travail qui ne l'unit pas à Dieu et qui, éventuellement, le sépare de Dieu, qu'il est obligé d'aller ensuite rechercher dans les pratiques communautaires, qui sont celles de tout le monde<sup>96</sup>». Si son contact avec Dieu se limite à la religion communautaire, la personne en vient à se sentir en distance de Lui du fait qu'une religion commune se structure autour d'intérêts communs. D'où l'importance que chacun puisse «trouver dans sa profession la nourriture de sa contemplation. [...] Et ainsi chacun trouvera dans son métier, dans sa profession, l'occasion et le point de départ d'une oraison nouvelle<sup>97</sup>».

De surcroît, en dissociant la contribution professionnelle de la sanctification humaine, cela contribue à la dépersonnalisation de l'individu puisqu'en établissant cette séparation, on ignore la sphère de la vie humaine où s'activent ses tendances les plus personnelles. Un tel phénomène témoigne, selon Zundel, d'une mauvaise compréhension de la religion. «Je crois que c'est là un indice extrêmement dangereux d'une religion mal comprise parce que, si toute la vie professionnelle n'est pas en même temps et par identité une vie religieuse, la plus grande partie de la vie échappera à Dieu<sup>98</sup>». Conséquemment, la vie professionnelle constitue un lieu particulièrement important pour y développer et y vivre une «religion personnelle», ce qui fait du travail un lieu privilégié de libération.

#### 4.4 «Évangéliser l'inconscient»

La mission d'éduquer ne concerne pas seulement le domaine de la conscience. L'inconscient est aussi en cause, du fait du pouvoir considérable qu'il exerce sur l'homme. C'est pourquoi Maurice Zundel développe une réflexion substantielle sur

---

<sup>96</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton coeur*, p. 65.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>98</sup> Maurice ZUNDEL, *Silence, Parole de vie*, p. 26.

l'inconscient et son évangélisation ainsi que sur les attitudes et les comportements de l'éducateur qu'il juge les plus propices à cette évangélisation. Zundel situe l'inconscient de la manière suivante :

L'inconscient (la cave), le conscient, bien limité, le supra-conscient qui est l'Himalaya de la personne. C'est entre ces deux inconnus que se situe le dialogue<sup>99</sup>.

L'être conscient, c'est-à-dire l'être qui vit d'idées claires, n'est qu'une toute petite portion de l'être humain qui est comprise entre l'inconscient d'une part, avec sa vie souterraine, et le supraconscient de l'autre, qui représente le pôle surnaturel de notre existence<sup>100</sup>.

«Évangéliser l'inconscient» est donc une responsabilité délicate par le caractère inconnu, voire obscur de l'inconscient. Par contre, l'éducateur ne peut le négliger puisque tous et chacun subissent l'emprise de leur inconscient où s'active généralement un psychisme infantile impérieux.

En réalité, nous sommes tous, sans exception, une histoire qui nous échappe, qui nous domine même. En cela, Zundel adhère à la théorie de l'existence de l'inconscient avancée par Freud. Cette domination de l'inconscient sur l'homme persiste tant que ne s'est pas opérée une refonte radicale. En ce sens, il dit que «la seule manière de ne pas le subir est de l'éclairer et de l'ordonner par le fond, en purifiant les racines de notre être<sup>101</sup>». Ce «traitement de racines» se produit en cette rencontre avec Dieu. Celle-ci inaugure alors une existence qui se libère progressivement du pouvoir des déterminismes inconscients en faveur d'une existence de plus en plus authentique et personnelle. Et, parce qu'il est important d'aller jusqu'à la racine du problème, il apparaît contre-indiqué de combattre directement l'inconscient.

Car on ne peut pas combattre directement l'inconscient : il n'y a qu'une seule manière de le redresser, encore une fois, c'est d'y faire pénétrer la lumière de Dieu. Or Dieu est déjà en nous comme un Soleil, un Soleil caché mais présent et, si on arrive à rendre l'être perméable et transparent à ce Soleil, alors la guérison se fera justement dans les racines.

---

<sup>99</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton coeur*, p. 236.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 240.

<sup>101</sup> Maurice ZUNDEL, *Je est un autre*, p. 57.

C'est toujours un traitement de racines qui s'impose, parce que, si on n'atteint pas à la racine ces forces ignorées, souterraines, qui se multiplient comme les racines des arbres séculaires qui peuvent s'étendre très, très loin du tronc, ces racines méconnues continueront à entretenir en nous un désordre dans les soubassements et nous finirons tôt ou tard par être la proie de notre inconscient infantile<sup>102</sup>.

Avant d'aborder les modes d'approche de l'inconscient, examinons pourquoi l'homme a tant de difficultés à choisir les voies capables de le construire véritablement. Pour expliquer cette tendance chez l'homme à être le geôlier de lui-même, Zundel émet l'hypothèse suivante : la difficulté de l'homme à s'ouvrir est due au fait qu'il porte en lui les traces de l'évolution de la vie terrestre. Cela explique la présence de relents de l'animal primitif logeant encore au fond de lui et qui, parfois, l'amènent à se comporter comme tel. L'homme répond alors à une sollicitation ou une pulsion toujours agissante en lui<sup>103</sup>. De là vient l'affirmation souvent reprise par Zundel, à savoir que «l'homme n'est pas encore né ou si peu». Examiné sous cet angle, on voit que le choix de l'homme d'advenir à lui-même s'enracine dans le cosmos tout entier. En même temps, cela met en évidence que le devenir de l'homme et de l'univers sont étroitement liés.

Pour échapper à cet enfermement perpétuel de l'homme sur lui-même et par lui-même, Zundel affirme que le seul chemin possible est d'orienter son regard vers ce Dieu intérieur avec Lequel il peut surmonter ses inclinaisons mortifères et les harmoniser dans le sens de la vie. «C'est ce regard vers Lui qui nous délivre du regard sur nous, ce regard sur nous qui nous empoisonne, qui nous emprisonne et qui nous livre à l'automatisme de toutes ces forces cosmiques. La seule manière d'en émerger, c'est ce regard vers Lui<sup>104</sup>.»

Qui plus est, il est clair pour Zundel qu'un individu ne peut parvenir à une réelle transformation simplement par une meilleure connaissance psychologique de lui-même, sauf si celle-ci s'inscrit dans une démarche de type psychanalytique. Et là encore, il doute que celle-ci ne parvienne vraiment à toucher le fond. C'est pourquoi il soutient que Dieu

---

<sup>102</sup> Maurice ZUNDEL, *Silence, Parole de vie*, p. 21.

<sup>103</sup> Maurice ZUNDEL, «Comment évangéliser notre inconscient [...]», 2 février 1975, p. 3.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 5.

seul peut aller à la racine du mal de l'homme, qui est de s'accrocher à son moi préfabriqué dont il est souvent inconscient. L'intérêt de l'homme est d'investir sa préoccupation et sa volonté au maintien ferme de son rapport avec Dieu. Ainsi, en Dieu s'efface la caricature ou l'ébauche de ce qu'il est en apparence et jaillit progressivement le merveilleux et émouvant tableau de sa véritable personne.

Afin d'atteindre cet objectif de renversement des forces inconscientes, Zundel suggère plusieurs pistes à l'intention de ceux qui assument une tâche d'accompagnement. Ici, le rayonnement intérieur prend toute son importance. En effet, c'est en misant d'abord sur le rayonnement que l'éducateur peut contribuer à ce que l'autre soit disposé à laisser tomber ses défenses, à dépasser ses déterminismes et à permettre l'émergence graduelle de la personne en lui. Pour Zundel, cela commande chez l'éducateur une attitude prudente et peu interventionniste qui s'articule autour des six lignes de conduite suivantes : traiter l'autre comme une personne, l'amener à diriger son regard vers Dieu, reconnaître et connaître la dynamique de l'inconscient humain, «jouer le jeu de l'inconscient», regarder en avant plutôt que de s'attarder aux faiblesses et faire appel au langage symbolique plutôt qu'au raisonnement.

#### 4.4.1 Traiter l'autre comme une personne

Une première exigence liée à «l'évangélisation de l'inconscient» est de «traiter, dès le premier jour, l'enfant comme une personne<sup>105</sup>». Il s'agit pour l'éducateur de concentrer tous ses efforts sur la personne potentielle en lui. On réduit alors les risques de provoquer des torts préjudiciables. Il en est de même pour tout individu. Plus tôt celui-ci est traité comme une personne, plus vite les embûches s'estompent. Certes, la mission reste incertaine mais possible. En effet, quelle que soit son emprise, l'inconscient n'éteint jamais la possibilité que l'homme se libère, puisque l'événement de la croix affirme sans équivoque la grandeur de l'homme. Rien ne peut fixer l'homme définitivement, sauf l'homme lui-même. Il est possible de rejoindre cette vie souterraine puissante et agissante dans l'espoir d'inverser son emprise. Pour ce faire, la première attitude que commande

---

<sup>105</sup> Maurice ZUNDEL, «Quelque chose ou quelqu'un? Le respect de l'enfant» : *Parents et Maîtres* (janvier 1969, no 62), p. 3.

«l'évangélisation de l'inconscient» est de traiter l'autre comme une personne en faisant confiance à «l'homme potentiel» en elle.

#### 4.4.2 Amener l'autre à diriger son regard vers Dieu, à «fuir» en Lui

Traiter l'autre comme une personne appelle une seconde attitude : l'amener à diriger son regard vers Dieu. Pour éclairer sa pensée, Zundel fait référence à l'enseignement de Jésus à travers certains passages d'Évangile. Il évoque les récits de Marie-Madeleine qui applique des parfums sur les pieds de Jésus, de la Samaritaine au puits de Jacob, de la femme adultère et de la rencontre de Jésus avec Pierre après son reniement. Dans les quatre situations, ces personnes sont relancées à travers leur rencontre avec Jésus. Que fait-il pour susciter ce mouvement? Essentiellement, il ne recherche pas l'aveu ou la confession de leur faute. Il tente plutôt d'empêcher leur rechute afin qu'ils ne se distancient pas de Dieu à nouveau. Il les attire vers lui en dirigeant son attention et leur attention sur le lien qui les unit et non sur la faute commise. Jésus ne fait aucune allusion à leur faiblesse : aucune humiliation, aucun reproche, aucune confrontation, aucun retour en arrière, aucun ordre, aucun conseil, aucune morale, aucune sanction. C'est à travers leur regard tourné vers Jésus qu'ils réalisent la fragilité de leur amour et, en même temps, qu'ils se sentent envahis d'amour pour lui. La manière d'être de Jésus leur permet de s'élancer à nouveau. Pour visualiser ce mouvement, Zundel reprend l'expression de saint Augustin qui invite l'homme à prendre «la fuite en Dieu<sup>106</sup>».

Ainsi, pour apaiser le tumulte qui s'agite en l'homme, qui le sollicite et qui l'entraîne, Jésus nous montre que l'important est d'éveiller et d'orienter l'attention de la personne vers cette Présence intime en elle. L'essentiel est de favoriser le recueillement nécessaire pour L'entrevoir, La découvrir, La redécouvrir et s'Y réfugier. L'éducateur évitera donc d'acculer la personne au pied du mur ou de défier son amour-propre. Au contraire, il la mettra face à ses possibilités. Aussi, il fera preuve de patience, ce qui, bien souvent, impose de faire silence. C'est un climat où règne un respect silencieux qui

---

<sup>106</sup> Cité par Maurice ZUNDEL, «Comment évangéliser notre inconscient [...]», 2 février 1975, p. 6.

dispose davantage l'autre à se regarder avec honnêteté. «[On] le prend par le dedans, on le prend par le cœur. Et alors, c'est son cœur qui répond», dit Zundel. Mais «il faut d'abord qu'il soit ramené à lui-même, à son cœur, à son esprit, à sa grandeur, à sa dignité. [...] C'est dans le secret infini de ce secret que commence toute initiation religieuse<sup>107</sup>».

#### 4.4.3 Reconnaître et connaître la dynamique de l'inconscient humain

Deux facteurs aident l'éducateur à établir le contact avec l'autre. En premier lieu, il lui est nécessaire de prendre conscience de l'existence des forces inconscientes et de reconnaître que ces forces invisibles sont agissantes, aussi bien chez lui que chez l'autre. Cette prémisse rend l'éducateur vigilant dans ses propos et ses comportements et lui permet d'offrir une contribution éducative mieux ajustée aux personnes et aux situations. Cela contraint aussi l'éducateur à respecter ce dynamisme présent en lui-même, à l'approcher et à l'appivoiser comme il le fait pour autrui.

Le second facteur a trait à la connaissance même de la dynamique de l'inconscient. Pour l'éducateur, il s'agit d'un atout avantageux. En effet, combien de gestes éducatifs bien intentionnés ont échoué ou, pis encore, ont renforcé le désordre inconscient faute d'en connaître la dynamique? Selon Zundel, un élément important de cette connaissance est de comprendre que l'inconscient humain varie d'un individu à l'autre mais qu'il y a aussi, en tout homme, une tendance première que l'homme ne peut éteindre. Zundel réfère ici au psychanalyste Hesnard qui a constaté que le «désir de valoir» est au centre de la dynamique humaine. Ce besoin prend des formes diverses, selon les blocages de l'histoire personnelle de chacun.

Le désir le plus fondamental de l'homme c'est le *désir de valoir*, le besoin de valoir, le besoin de compter pour quelqu'un, l'impossibilité de vivre sans compter pour quelqu'un, puisque, après tout, l'homme peut se suicider<sup>108</sup>.

L'homme veut valoir parce qu'il doit choisir sa vie. Alors, pour choisir sa vie, il faut qu'il y croie. S'il n'y croit pas, il n'a plus qu'à se suicider!. Si on

---

<sup>107</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton coeur*, p. 78-79.

<sup>108</sup> Maurice ZUNDEL, *Silence, Parole de vie*, p. 20; *Quel homme et quel Dieu*, p. 72; *Morale et mystique*, p. 36.

l'empêche de valoir, ou de se faire valoir, si on l'oblige à partager avec les autres, alors on lui vole son monde!

Qui peut guérir cette tendance universelle à l'égoïsme? Jésus seul peut la guérir parce que Lui seul peut apprendre à l'humanité qu'il n'y a qu'une seule grandeur véritable : la générosité... On n'échappe pas à cette folie d'une grandeur qui doit être unique et qui ne souffre pas de rival qu'en adoptant une autre échelle de valeurs : la générosité.

C'est pourquoi notre guérison foncière et celle des autres dans ce fond, le conscient ne peut pas l'opérer : il faut le supra-conscient. Il faut quelqu'un qui vient comme une lumière, comme une tendresse, qui, par cette lumière et cette tendresse, exorcise ces ténèbres, saisit ces forces et les rythme sur un plan surélevé<sup>109</sup>.

Plus l'éducateur a conscience de qui est l'homme, de comment celui-ci accède à sa nouvelle naissance et des difficultés liées à la conquête de lui-même, plus il sait apporter une présence pédagogique constructive.

#### 4.4.4 «Jouer le jeu de l'inconscient» en évitant d'imposer ce que l'on a vu

Bien sûr, une bonne connaissance de la dynamique de l'inconscient est un outil précieux, mais elle doit être utilisée avec soin. Ainsi, l'éducateur ne doit jamais imposer à l'autre ce que cette connaissance lui a permis de comprendre du comportement d'autrui.

Pratiquement, ne pas mettre brutalement les enfants devant leurs fautes : ce sont les nôtres, nous ne faisons pas mieux, nous nous déguisons davantage, c'est tout! Il est inutile de mettre les gens en face de leur déchéance, il faut les mettre en face de leurs possibilités créatrices. Pour un éducateur, une faute c'est un pain béni<sup>110</sup>.

En effet, il n'est pas bon de dénoncer froidement à l'autre sa dépendance. Dénoncer porte préjudice parce que ce geste exacerbe, déforme ou hypertrophie les besoins inconscients qui sont à la base des manifestations de jalousie, de rancune, de vengeance, d'ambition, de puissance ou de rivalité. L'adage qui dit *que toute vérité n'est pas bonne à dire* constitue ici une retenue nécessaire, car il peut être très destructeur de mettre au jour des vérités que l'individu n'est pas capable d'entendre.

---

<sup>109</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton coeur*, p. 238.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 238.



Il est souvent fort dangereux de dire à quelqu'un «ses vérités». S'il était capable de les entendre, il pourrait les découvrir lui-même. On risque d'aggraver ses souffrances et de confirmer ses erreurs. Il peut se tromper en diagnostiquant son inquiétude, mais qui peut sentir ce qu'il éprouve et à quel degré le tourment de l'univers se reflète dans son angoisse<sup>111</sup>.

Ce ne sont pas des choses à dire, ce serait une catastrophe de les dire ; tout ce qu'on peut faire, c'est d'en tenir compte pour ne pas blesser, entraînant une atmosphère qui aide les hommes à se délivrer<sup>112</sup>.

On n'a rien à dire : aimer, souffrir, faire contrepoids jusqu'à ce que l'enfant comprenne et devienne capable de générosité et d'amour, jusqu'au jour où, à travers nous, Jésus a tout sauvé<sup>113</sup>.

Du fait que la majorité des gens ne sont pas conscients qu'ils sont régis par leur inconscient, Zundel suggère plutôt à l'éducateur de «jouer le jeu» de l'inconscient de celui qu'il accompagne.

Tant qu'ils [gens] ne sont pas capables de se redresser eux-mêmes, c'est-à-dire tant qu'ils ne sont pas touchés par le fond, par une rencontre proprement divine, ils sont bien obligés de se supporter comme ils sont. Alors il ne faut pas leur enlever leurs illusions, il ne faut pas crever la baudruche. Il faut tirer parti de ce qui est pour le meilleur, tirer parti de leurs ambitions pour le meilleur, tirer parti de leur science pour le meilleur parce que ce n'est que peu à peu, si la grâce triomphe en eux, qu'ils arriveront à une vie authentique où justement leur centre de gravitation sera Dieu<sup>114</sup>.

L'énergie inconsciente, à la fois brute, puissante, fragile et qui ne demande qu'à vivre, l'éducateur doit donc s'en approcher avec précaution pour ne pas la blesser. C'est pourquoi Zundel préconise d'aller dans le sens du courant perçu chez l'autre et de mettre à contribution les méandres du parcours.

Bref, prendre en considération les faiblesses et les limites de l'autre sans pour autant dénoncer ce que sa dynamique laisse entrevoir de ses blocages, c'est dire l'immense respect qu'il importe de manifester à la personne à laquelle on s'adresse. Le

<sup>111</sup> Maurice ZUNDEL, *Recherche de la personne*, p. 151.

<sup>112</sup> Maurice ZUNDEL, *Silence, Parole de vie*, p. 19.

<sup>113</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton coeur*, p. 239.

<sup>114</sup> Maurice ZUNDEL, *Silence, Parole de vie*, p. 22.

climat ainsi créé est susceptible de favoriser une meilleure disposition au désir de renaître.

#### 4.4.5 Regarder en avant plutôt que de s'attarder aux faiblesses

Pour rejoindre l'inconscient, Zundel ne conseille pas davantage à l'homme d'engager un combat vis-à-vis de ses faiblesses. Il voit en cette lutte un piétinement narcissique infructueux.

Quel que soit l'appel de la tentation, renonçons à discuter avec elle : c'est peine perdue parce que repousser une tendance, c'est encore tourner autour de soi. Il faut se survoler et se tourner vers Dieu. Ce doit être l'unique, le premier, l'essentiel effort de la vie spirituelle : regarder Dieu, L'écouter, Le retrouver, car il est certain que si le premier mouvement dans la tentation, n'importe laquelle, est d'abord de se tourner vers Dieu, nous échappons au centre du mal qui est de coller à soi<sup>115</sup>.

Cette citation ne rappelle-t-elle pas un passage de Mathieu dans lequel il est dit de chercher d'abord le Royaume et tout le reste est donné par surcroît (Mt.6, 33)? S'oublier, décrocher de soi, se mettre à l'abri de soi-même en dirigeant son regard vers l'autre et l'Autre ne vont-ils pas dans le même sens? Quoi qu'il en soit, selon Zundel, c'est de cette manière que l'homme échappe à l'emprise de son inconscient. Il ne lui sert à rien de focaliser sur ses faiblesses puisqu'elles appartiennent au «donné» situé derrière l'homme, alors que ses origines humaines appartiennent à son devenir situé en avant de lui. Il importe donc de regarder devant et non derrière. Dès lors, l'éducateur est invité à adopter des stratégies qui évitent que l'homme se concentre sur ses faiblesses et que celles-ci l'encerclent de plus en plus, à la manière de la bête qui enroule sa corde au pivot qui la retient. Selon Zundel, l'intériorisation plutôt que l'introspection détourne l'homme du danger de s'enfermer sur lui-même.

De même qu'il est néfaste de faire le procès de soi-même et des autres, il est tout aussi nocif de scruter les plis et replis d'autrui. Par conséquent, respecter l'autre commande de respecter son mystère en évitant de se laisser tenter par la curiosité. Le respect véritable offre un espace d'aise dans lequel l'autre peut se sentir libre de laisser

---

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 23.

tomber ses artifices. Cet espace concourt à le disposer. C'est l'amour qui offre cet espace. Dès lors, vis-à-vis de celui ou celle qui est perdu ou endormi, qui s'objecte ou qui est emporté par l'aveuglement, les manifestations inconscientes deviennent autant d'occasions de faire preuve de retenue et de transparence divine.

#### 4.4.6 Faire appel au langage symbolique plutôt qu'au raisonnement

Comme nous l'avons maintes fois mentionné, pour Zundel, atteindre l'autre passe par le dedans. Ce mouvement s'opère là où circule un climat d'intériorisation. Pour atteindre l'inconscient par le dedans, Zundel préconise d'utiliser des moyens et des attitudes qui véhiculent un langage symbolique.

Mais il y a quelque chose qui peut atteindre l'inconscient et c'est l'amour, le rayonnement d'une personne, c'est la bonté, c'est le silence, c'est la musique, c'est toute cette atmosphère précisément qui constitue une respiration, et qui va jusqu'aux racines et qui peut les tourner vers leur soleil. Dieu a prise sur l'inconscient parce que Dieu justement est une personne, Dieu est un vivant, Dieu est une présence, Dieu est une lumière, Dieu est un amour et Dieu est intérieur : Il est dedans, Il n'est pas dehors. C'est donc du dedans qu'Il intervient. Alors Lui, Il peut apprivoiser toutes ses puissances, Il peut les éclairer, Il peut les redresser, Il peut les ordonner, les harmoniser et en faire le clavier des vertus. Mais autrement, elles sont là; elles sont là... Et si on les prend de travers, on ne peut que provoquer des catastrophes<sup>116</sup>.

L'image est une force mobilisatrice et harmonisatrice de l'inconscient du fait qu'elle permet d'aller à sa rencontre avec douceur. C'est pourquoi Zundel invite l'éducateur à découvrir les symboles ayant la force de toucher l'autre<sup>117</sup>. Il lui dit aussi de se disposer à accueillir l'impact suscité par l'image. Cela sous-entend que l'éducateur adopte une attitude de totale disponibilité.

À l'inverse, tout en présumant la présence et l'action constantes de l'inconscient, l'éducateur va éviter de faire appel au raisonnement pour rejoindre l'inconscient. En effet, la raison et la volonté sont des facultés conscientes. Or, celles-ci ne sont pas en

---

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 20-21.

<sup>117</sup> Les symboles ayant la force de rejoindre l'autre se rapportent habituellement à ce qui suscite son émerveillement ou nourrit sa «religion personnelle». Ces thèmes ont été abordés plus tôt dans ce chapitre, voir les sections 4.3.1 et 4.3.2.

mesure d'atteindre l'inconscient dans ses racines puisque, de fait, il est une *gouverne inconsciente*. Interpeller la raison et la volonté, c'est faire d'elles des complices de l'inconscient pour déguiser ou maquiller différemment la vérité. Il est donc préférable d'éviter les conseils, les sanctions, les exigences ou les insinuations afin de ne pas encourager l'édification de barricades encore plus infranchissables. Agir autrement correspond à «imposer du dehors une harmonie qui ne peut se constituer que du dedans<sup>118</sup>».

L'éducateur peut offrir ce type de présence et de disponibilité seulement s'il a atteint une certaine distanciation de lui-même. Sa présence génère alors un climat serein dans lequel l'inconscient d'autrui dispose de l'espace nécessaire pour s'harmoniser et laisser déployer ses différences et ses talents particuliers. Si l'éducateur n'est pas lui-même un être libéré, quelles que soient ses initiatives pour rejoindre l'inconscient, il va recueillir de bien maigres résultats.

#### 4.5 S'adresser à l'individu dans le groupe

La pédagogie à l'intention des groupes n'échappe pas à la trame de fond de la pensée de Zundel : le groupe est une entité dont la raison d'être est de conduire ses membres à devenir une personne. Il doit être un lieu orienté vers la libération. Or, la pédagogie qui s'adresse à un groupe rencontre des difficultés et comporte des pièges. Ces difficultés et ces pièges sont présentés par Zundel, en parfaite cohérence avec sa pensée anthropologique et théologique.

Ainsi, la pédagogie à l'intention d'un groupe se confronte au fait «qu'il est infiniment plus difficile d'élever un groupe que d'élever un seul individu. La pédagogie qui concerne un groupe est plus lente que celle qui concerne une personne<sup>119</sup>». Elle doit donc s'accorder aux membres dont l'humanisation acquise est la moins avancée.

Car la révélation, dans la mesure où elle concerne un groupe créé au départ, supposera une adaptation qui tiendra compte du niveau le plus bas pour

---

<sup>118</sup> Maurice ZUNDEL, *Silence, Parole de vie*, p. 21.

<sup>119</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, 5 février 1967, p. 20.

s'élever peu à peu à mesure que le groupe progressera, que dans le groupe les personnalités surgiront, personnalités qui seront normalement, à mesure que le groupe se développera dans le temps, les personnalités prophétiques<sup>120</sup>.

C'est dire que le groupe progresse lorsqu'en son sein émergent des personnalités dont l'élévation est capable de déployer une force attractive chez les autres. Ce phénomène de la libération collective, surgissant de la libération personnelle, rappelle l'histoire du peuple d'Israël. On y voit Dieu se révéler en s'ajustant aux limites du groupe. La révélation rejoint alors certaines personnes du groupe qui deviennent des ferments de croissance pour l'ensemble du peuple.

C'est pourquoi Zundel émet une condition au groupe qui se donne pour objectif l'humanisation de ses membres : organiser ses bases en comptant obligatoirement au départ sur quelques personnes ayant atteint un niveau de libération suffisant pour que ce noyau puisse avoir un effet d'entraînement. De la sorte, à mesure que la libération collective progresse sous l'impulsion des libérations personnelles, le groupe devient un lieu propice à la libération individuelle. Il s'agit d'un processus circulaire et continu, qui débute inévitablement par une libération personnelle et qui se nourrit ensuite des libérations successives.

Quant aux pièges, il s'agit en réalité de deux stratégies que Zundel dénonce vigoureusement. D'abord, Zundel a consciemment exclu de ses propres interventions l'usage de l'influence collective pour décrocher l'adhésion d'une personne. C'est même là une approche dont il se méfie. Il y décèle mépris, orgueil, cynisme ou paresse. De son point de vue, celui dont la fonction l'amène à s'adresser à un auditoire doit plutôt chercher à ce que les personnes qui l'écoutent échappent à l'emprise de la masse.

Le premier devoir d'un homme qui parle en public est d'arracher ses auditeurs à l'anonymat de la foule, pour obtenir de chacun une présence personnelle capable de fructifier en libre adhésion. Il doit dissoudre cette masse toute prête à s'abandonner au vertige d'une passion collective où chacun renonce à ses responsabilités, il doit refuser cet assentiment facile des viscères et des glandes qui rassemble les individus dans une commune

---

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 21.

servitude, il doit se défier d'une ferveur disponible prête à se livrer à n'importe quel dieu<sup>121</sup>.

Deuxièmement, Zundel dénonce toute stratégie manipulatrice dont l'intention réelle est d'endormir les facultés de l'homme pour obtenir son consentement. Agir de la sorte est une autre forme qui réduit l'homme à l'état d'objet. Lui-même a été maintes fois conférencier dans sa vie et il s'est toujours interdit de faire quoi que ce soit pouvant porter atteinte à l'autonomie de ses auditeurs.

Je ne puis vouloir que les autres m'écoutent, mais qu'ils écoutent avec moi la Parole qui jaillit dans le silence de soi. [...]

On ne saurait agir autrement sans faire de son influence une menace pour l'indépendance d'autrui. Dès que l'on ne vise point à rendre chaque être à sa solitude, aussi bien, on conspire inévitablement à son asservissement. La parole ne fait plus que remuer des complexes individuels et collectifs qui useront de la logique pour le triomphe d'impulsions irrationnelles. Et tel est précisément le crime des propagandes manœuvrières : extorquer un consentement qui n'a pu être librement jugé, parce que l'argument a été délibérément construit pour déclencher une déflagration émotive qui empêche tout examen critique. C'est l'abus de confiance le plus retors qui puisse être commis. On feint de s'adresser à l'esprit et de le faire juge et l'on pèse, par la question même, sur un dynamisme passionnel qui produit automatiquement la réponse qu'on attendait<sup>122</sup>.

#### 4.6 Permettre à l'autre de s'imprégner du message avant de l'explicitier

Il y a une dernière stratégie dont l'impact est multiple puisqu'elle favorise à la fois l'expérience, le silence, l'émerveillement, évangélise l'inconscient et rejoint l'individu dans le groupe. Il s'agit du pouvoir évocateur de l'image par l'usage de récits, de symboles, de paraboles, d'activités en pleine nature ou de poésie. À ce sujet, la transcription des conférences de Maurice Zundel révèle de quelle manière, dans un groupe, il permettait aux gens de s'imprégner du message avant de l'explicitier, manière dont les éducateurs peuvent certainement s'inspirer. À la lumière des témoignages, il semble que Zundel employait aussi cette stratégie en rencontre privée.

---

<sup>121</sup> Maurice ZUNDEL, *Itinéraire*, p. 7.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 8-9.

Pour ce faire, il introduit son message en présentant diverses réalités qu'il a observées, reçues en confidence ou retenues de ses lectures. En multipliant ainsi les exemples et les anecdotes accessibles à l'assemblée qui l'écoute, Zundel s'inspire, encore une fois, de la pédagogie du Christ «qui recourait constamment à cette initiation par la vie<sup>123</sup>». En réalité, Zundel fait appel au pouvoir de suggestion de l'image. Ce faisant, il offre de l'espace à la découverte personnelle. «Le thème, simplement amorcé, se développe de lui-même dans le recueillement de l'esprit, comme la semence de la parabole. La rencontre avec la vérité aura la saveur d'une *découverte*. C'est à cette condition seulement, en effet, qu'elle devient nourriture et non bagage qui alourdit la marche<sup>124</sup>».

Un texte de Zundel illustre bien cette approche où il fait une large place à la force éducative de l'image. Il s'agit d'un entretien avec un groupe de jeunes filles<sup>125</sup>. D'entrée de jeu, Zundel donne sept exemples successifs dont six mettent en scène des femmes. Plus loin, il avance trois autres exemples. Cette fois, il est question de témoins célèbres : un poète, un sculpteur et un savant. Il évoque ensuite l'expérience de saint François d'Assise. Enfin, il intègre à son exposé Nietzsche, le mythe de Narcisse, Bach et le poète Keats. Au total, quinze situations différentes ponctuent les différentes étapes de son propos.

Nous constatons que les efforts que déploie Zundel visent à toucher progressivement la sensibilité de ses interlocuteurs. C'est le cœur qu'il s'agit de rejoindre, nous répète-t-il. C'est pourquoi il laisse les histoires humaines déployer d'elles-mêmes leurs résonances. Elles ont pour but d'éveiller la sensibilité de l'auditeur. Elles lui permettent alors d'entrer en état de recueillement et de sentir intérieurement le

---

<sup>123</sup> Maurice ZUNDEL, *Notre-Dame de la Sagesse*, p. 8.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>125</sup> Maurice ZUNDEL, «Rencontrer Dieu», *Entretien à des jeunes filles*, L'Institution de Montolivet à Lausanne, 7 mars 1967, 11 p. Un autre texte fourmille d'exemples pour permettre à l'auditeur de communier à l'intimité d'autrui et pressentir la dynamique qui se joue dans chacun des cas. Ainsi, dix situations différentes sont évoquées avant le développement du sujet. Celles-ci occupent même les deux tiers de l'ensemble du texte. Voir *Silence, Parole de vie*, p. 9-24. Le même procédé se vérifie également dans *Ta parole comme une source*, p. 199-200 et p. 371-373.

message avant même qu'il ne soit développé. Les situations évoquées sont aussi utilisées pour éveiller l'auditeur à la présence divine. Zundel applique donc ce qu'il dit : laisser transparaître Dieu plutôt que d'en parler. Ainsi, son propos devient «une vivante parole de Dieu<sup>126</sup>» plutôt qu'un propos doctrinal, dogmatique ou théologique.

Zundel mise énormément sur la force de rayonnement pour rejoindre l'autre. Les différents axes de sa pensée pédagogique et les diverses stratégies que nous venons d'évoquer prônent un tel rayonnement. Mais est-ce utopique? Zundel prône-t-il une pédagogie inaccessible au commun des mortels, à commencer par lui-même? Les témoignages exprimés par les personnes qui l'ont côtoyé nous amènent à reconnaître que Zundel a su *être* et *faire* avec grandeur ce que lui-même a proposé pour aider les personnes à s'*élever*. En effet, les témoins affirment que la présence de Zundel dans leur vie a été concrètement évangélisatrice, libératrice et personnifiante. D'ailleurs, un aperçu de l'impact qu'il a exercé autour de lui est présenté en annexe. Cela nous amène à la conclusion que les voies pédagogiques qu'il suggère et qu'il a lui-même appliquées sont opérantes et humainement accessibles. Évoquer l'utopie pour les récuser serait refuser d'entendre un prophète moderne, pédagogue efficace de surcroît.

---

<sup>126</sup> Maurice ZUNDEL, «Rencontrer Dieu», 7 mars 1967, p. 10.



## CHAPITRE III

### Éléments de la pensée de Maurice Zundel sur le travail

En lien avec sa vision anthropologique et théologique, Zundel explore toutes les dimensions de la vie humaine contribuant à la spécificité de l'homme : devenir une personne.

Dans cette perspective, le travail occupe très tôt une place importante dans la pensée de Zundel. En effet, on se leurre, selon lui, si l'on espère une société humanisante et durable tant que l'économie et, par voie de conséquence, le monde du travail n'auront pas reconnu que la valeur à privilégier est celle de «faire des hommes». La promotion de cette valeur nécessite de comprendre que «c'est l'esprit qui fait l'homme et que c'est cela qu'il faut sauver<sup>1</sup>».

Dans le monde actuel, une telle perspective vient tout bousculer. Il s'agit de replacer la personne au cœur des organisations, d'analyser et d'adapter celles-ci en fonction de l'affranchissement des servitudes externes et internes de l'homme et de favoriser l'éclosion de sa dignité.

L'objet de ce chapitre est de voir comment s'articule la pensée de Zundel par rapport à différents aspects reliés au travail. Comment conçoit-il l'activité professionnelle au quotidien dans l'ensemble de l'aventure humaine? Quel portrait fait-il d'un milieu de travail dont l'objectif serait d'aider le travailleur à devenir en acte une personne, c'est-à-

---

<sup>1</sup> Maurice ZUNDEL, «Action et contemplation», *Conférence au Cénacle*, Paris, 2 février 1975, p. 6.

dire devenir don, liberté, pauvreté et libération pour lui-même et pour autrui? Comment conçoit-il une économie vouée à l'humain?

L'un ou l'autre des thèmes qui seront traités dans ce troisième chapitre apportent leur part de réponse à ces questions. Les informations qui y sont rapportées réfèrent directement aux textes de Maurice Zundel dans lesquels il aborde divers sujets ayant une incidence sur le travailleur<sup>2</sup>.

Nous précisons que des exemples d'application de la pensée de Zundel sont mentionnés à l'occasion afin d'aider à la compréhension de sa pensée économique. Toutefois, nous souscrivons à la mise en garde que Zundel exprimait dans son projet d'une société humanisante : «Les précisions que nous lui avons données, ici, ont surtout une valeur d'illustration. Pourvu qu'on nous accorde les principes qui nous inspirent, nous sommes tout prêt à nous rallier à un plan qui en assurera plus efficacement l'application<sup>3</sup>.»

La pensée de Maurice Zundel sur le travail sera abordée en quatre temps. Le premier met en évidence les quatre idées maîtresses de sa théologie du travail : le travail est au service de la libération de l'homme, il est un lieu de conquête de soi à travers l'assimilation du monde, il est un acte qui engage l'Infini et qui est indissociable de la contemplation.

Dans un deuxième temps, nous camperons le point de vue de Maurice Zundel sur deux concepts fondamentaux du domaine de l'activité économique et du travail : le droit et le droit de propriété. La compréhension du regard de Zundel sur la propriété collective

---

<sup>2</sup> Zundel traite souvent de sujets ayant un lien avec le domaine de l'économie ou du travail. Toutefois, quatre textes sont incontournables pour connaître globalement sa pensée dans ce domaine : «Le problème du chômage» : *Revue Internationale de la Croix Rouge* (janvier 1933, no 169), p. 5-17; *L'homme passe l'homme*, p. 151-218 : «Morale et politique»; «La faim» : *Masses ouvrières* (décembre 1964, no 213), p. 15-25; «Théologie de la peine humaine» : *Idées et Forces* 3/6 (janvier 1950), p. 1-4. Le lecteur qui souhaite référer aux auteurs ayant étudié la pensée de Maurice Zundel sur l'économie et le travail peut consulter : Marc DONZÉ, *La pensée théologique de Maurice Zundel*, p. 305-320; René HABACHI, «La pensée économique et sociale de Zundel» dans : R. Arnaldez, P. Bour, O. Clément *et al.*, *Op. Cit.*, p. 227-255. Ce dernier texte est aussi disponible dans *Quatre aspects de Maurice Zundel*, Paris, Éd. Cariscript, 1992, p. 68-80.

<sup>3</sup> Maurice ZUNDEL, *L'homme passe l'homme*, p. 207.

et la propriété privée est en effet un préalable à la troisième section qui présentera son point de vue sur ce que devrait être la promotion de l'homme directement en milieu de travail. On y traitera alors de façon plus spécifique de la rémunération, de la reconnaissance, de la participation et de la promotion des compétences du travailleur ainsi que des liens entre démocratie au travail et la démocratie civile.

Nous terminerons cet exposé de la pensée de Maurice Zundel en présentant son analyse macroscopique du travail au sein de la société et des systèmes politiques et économiques. Entre autres, il y sera question des «deux piliers» d'une société humaine, du chômage, de l'impact des technologies et de son appréciation des systèmes politiques communiste et démocratique.

Même si chaque section fait l'objet d'un traitement particulier, le lecteur doit garder à l'esprit que le fil conducteur qui les relie est toujours le même : l'éveil, en chacun, de «l'homme possible» et le rayonnement de Dieu à travers cet homme.

## 1. La théologie du travail de Maurice Zundel

Toute la pensée de Zundel entourant le thème du travail donne la priorité aux besoins de l'esprit. C'est l'esprit de l'homme qui est la valeur suprême et qui doit servir de phare à l'économie. Comme nous le verrons dans les pages qui suivent, Zundel considère que le travail est un moyen au service de la libération de l'homme, qu'il permet à l'homme d'assimiler le monde et qu'il engage l'Infini. Il considère aussi que chacune de ces finalités s'éveille et se nourrit au contact de la Présence qui habite l'homme et la création. Voilà pourquoi il en vient à conclure que toute action efficace, et cela vaut pour le travail, devient une réalité indissociable de la contemplation.

### 1.1 Le travail, au service de la libération de l'homme

Un premier fondement de la théologie de Zundel établit que le travail qui produit des biens et les fait fructifier doit être au service de la libération de l'homme. C'est en ce sens qu'il dit que «le travail doit produire des hommes avant de produire des choses ou plus exactement doit viser *essentiellement* à une promotion humaine à travers la

production des choses<sup>4</sup>». Bref, Zundel affirme sans réserve que le travail est plus qu'un «gagne-pain», c'est un «gagne-vie<sup>5</sup>».

Dans cette perspective, le travail devient véritablement un lieu d'éclosion de vie lorsqu'il s'articule autour du principe premier, l'esprit de l'homme : «Le primat de l'esprit peut seul assurer une prospérité matérielle à face humaine, [...]. L'homme d'abord, et dans l'homme : l'esprit et dans l'esprit : Dieu<sup>6</sup>».

En affirmant que le travail est au service de la promotion humaine, Zundel anticipe le message central de l'encyclique *Laborem exercens*. Mais il s'en distingue aussi en prenant la peine de préciser que le travail doit avoir «l'esprit de l'homme» comme objet. Voici des extraits de cette encyclique.

*C'est en tant que personne que l'homme est sujet du travail. C'est en tant que personne qu'il travaille, qu'il accomplit diverses actions appartenant au processus du travail; et ces actions doivent toutes servir à la réalisation de son humanité, à l'accomplissement de la vocation qui lui est propre en raison de son humanité même : celle d'être une personne.*

[...] Le travail entendu comme processus par lequel l'homme et le genre humain soumettent la terre ne correspond à ce concept fondamental de la Bible que lorsque, dans tout ce processus, l'homme se manifeste en même temps et se confirme *comme celui qui «domine»*. Cette domination, en un certain sens, se réfère à la dimension subjective plus encore qu'à la dimension objective : cette dimension conditionne *la nature éthique du travail*. Il n'y a en effet aucun doute que le travail humain a une valeur éthique qui, sans moyen terme, reste directement liée au fait que celui qui l'exécute est une personne, un sujet conscient et libre, c'est-à-dire un sujet qui décide de lui-même<sup>7</sup>.

[... Le] *premier fondement de la valeur du travail est l'homme lui-même*, son sujet. [...Bien] qu'il soit vrai que l'homme est destiné et est appelé au travail,

---

<sup>4</sup> Maurice ZUNDEL, *Je est un autre*, p. 149. L'idée que le travail doit viser à «produire des hommes avant de produire des choses» revient fréquemment dans les textes de Zundel, notamment dans «D'un condamné à mort au souverain bien» : *Choisir* (juillet-août 1960, no 9-10), p. 4; *Quel homme et quel Dieu*, p. 224; *Ton visage, ma lumière*, p. 39.

<sup>5</sup> Maurice ZUNDEL, *Hymne à la joie*, Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1992, p. 112.

<sup>6</sup> Maurice ZUNDEL, «Le problème du chômage», p. 2.

<sup>7</sup> JEAN-PAUL II, *C'est par le travail* [Encyclique *Laborem exercens*], Montréal, Éd. Paulines, 1981, art. 6, p. 17-18.

le travail est avant tout «pour l'homme» et non l'homme «pour le travail» [...]

En fin de compte, le *but du travail*, de tout travail exécuté par l'homme, [...] reste toujours l'homme lui-même<sup>8</sup>.

De même qu'elle procède de l'homme, l'activité humaine lui est ordonnée. De fait, par son action, l'homme ne transforme pas seulement les choses et la société, il se parfait lui-même. [...] Voici donc la règle de l'activité humaine : qu'elle serve au bien authentique de l'humanité, conformément au dessein et à la volonté de Dieu, et qu'elle permette à l'homme, considéré comme individu ou comme membre de la société, de développer et de réaliser sa vocation dans toute sa plénitude<sup>9</sup>.

Par ces extraits, nous pouvons constater que *Laborem exercens* et Zundel s'accordent pour dire que le travail doit contribuer à la réalisation de l'humanité de l'homme et que l'homme est le but du travail. L'humanisation dont parle Zundel correspond à un processus de l'esprit par rapport auquel le travail doit offrir des conditions qui disposent l'homme en ce sens. Pour sa part, l'encyclique associe les notions de travail et de personne à «celui qui domine» le monde visible dans ses dimensions objectives et subjectives sans préciser que cette «domination» correspond à une démarche de l'esprit. Zundel, quant à lui, est explicite à ce sujet. Toutefois, nous devons reconnaître que l'un et l'autre poursuivent la transformation intérieure de l'homme à laquelle doit contribuer son activité professionnelle.

Pour cette raison, l'homme doit pouvoir «demeurer le maître» de son action puisque l'objectif est toujours le même : libérer l'homme de ses servitudes afin qu'il devienne libre. Ainsi, le travail représente aux yeux de Zundel un lieu privilégié de responsabilisation, de formation, de croissance et de promotion humaine.

Nous voulons qu'il [l'homme] soit la source de son action, et qu'il en garde le contrôle, qu'il consente à ce que la société peut légitimement exiger de lui et que son travail lui permette d'exprimer sa personnalité.

[... Nous] percevons la puissance créatrice d'un choix où s'épanouira la gratuité d'un don. Nous pressentons la valeur qui demeure le secret de sa plus

---

<sup>8</sup> JEAN-PAUL II, *C'est par le travail*, art. 6, p. 20.

<sup>9</sup> Concile oecuménique Vatican II ( *Gaudium et spes* ) cité par *Ibid.*, art. 26, p. 87.

solitaire intimité et dont le rayonnement constituera son irremplaçable fécondité.

Nous reculons d'horreur devant l'homme-machine qui ne compte pas plus que les bras de fer où son geste s'engrène en se confondant avec leur automatisme. Qu'il se serve de tout, nous y consentons, mais qu'il demeure le maître; qu'il domine tout et d'abord soi-même, car sa loi première est de ne rien subir et de convertir ses servitudes en liberté.

[...] Un instinct infailible nous avertit que la grandeur de l'homme tient à ce qu'il est et non à ce qu'il fait.

Ce qui importe c'est ce qui se passe en lui, l'œuvre intérieure qu'il élabore silencieusement et qui nous atteint nous-mêmes dans nos ultimes profondeurs. Nous ne refusons pas, bien entendu, de nous servir des talents, à n'importe quel point de vue, à notre enrichissement individuel ou collectif. Mais ces bienfaits, pour appréciables qu'ils soient, ne dépassent pas le domaine de l'utile. Ce ne sont toujours que des moyens qui s'ordonnent à autre chose<sup>10</sup>.

Dans cette optique, la fonction de l'économie est de permettre à l'homme d'être suffisamment dégagé de ses besoins matériels pour pouvoir entendre l'esprit en lui et s'y consacrer. Le travail, étant le moyen établi par notre système pour accéder aux biens terrestres, doit permettre au moins de délivrer l'homme de toute forme de pénurie matérielle afin qu'il ait de l'espace pour se vouer aux besoins de son esprit.

Enfin, Zundel réfute l'idée voulant que le travail soit une malédiction divine<sup>11</sup>. Toutefois, il est conscient que le travail peut devenir «servitude» ou «joie créatrice» selon qu'il offre ou non un espace de liberté au-delà des besoins vitaux qu'il doit couvrir. Lorsqu'il est orchestré en vue d'humaniser, il engage l'homme avec enthousiasme. Dans ces conditions, la joie anticipée est pressentie avant même de fournir l'effort. Une telle perspective ne ressemble alors en rien à une servitude. À l'inverse, toute organisation déshumanisante affecte autant ceux qui profitent du système que ceux qui en sont victimes. Pour les uns comme pour les autres, le travail les enferme dans leurs servitudes respectives et devient une prison. Donc, le travail-malédiction vient de l'homme et non pas de Dieu.

---

<sup>10</sup> Maurice ZUNDEL, «Les droits de l'homme» : *La Revue du Caire* (mai 1945, no 78), p. 5.

<sup>11</sup> Maurice ZUNDEL, «Théologie de la peine humaine», p. 1-4.

## 1.2 Le travail, un lieu de conquête de soi à travers l'assimilation du monde

En plus d'être au service de la libération de l'homme, le travail est pour Zundel un lieu de conquête de soi et ce, à travers le processus de compréhension et d'assimilation du monde physique. En effet, le travail est une voie active permettant à l'homme de découvrir la richesse et la grandeur de l'univers et d'établir avec lui une proximité toujours plus fine. À l'intérieur de cette proximité, la Présence qui anime l'univers peut alors se révéler à l'homme. «Une dimension spirituelle, autrement dit, sommeille dans la Nature, qui se fait jour en nous au moment précis où nous devenons transparente capacité d'accueil<sup>12</sup>». Le travail favorise la conquête de soi, du fait qu'il instruit l'homme et éclaire son esprit à mesure que la nature se révèle.

Dans le même ordre d'idée, l'aménagement de la terre peut contribuer à l'accomplissement de l'homme du fait qu'elle peut être un lieu d'éveil et de mise en œuvre de la grandeur et de la beauté de l'être humain. Il est alors important qu'elle devienne à la fois un lieu qui insuffle la vie et témoigne de la grandeur de l'homme et de Dieu.

C'est en raison de ce trésor caché en toute conscience, qui est la perle vive de l'Évangile, que l'aménagement de la terre doit être accompli avec le plus de soin de grandeur et de beauté. C'est pour que l'homme puisse se réaliser dans toute sa dimension qu'il faut faire de la terre elle-même le Royaume de Dieu<sup>13</sup>.

De ce qui précède, on peut déduire que l'environnement matériel de l'homme, dans son ensemble, peut alimenter son accomplissement. De plus, on peut avancer que les «conditions d'aménagement de notre univers temporel» dont parle Zundel, ne se limitent pas aux seules conditions matérielles minimales mais englobent aussi tout ce qui constitue l'espace dans lequel l'homme se meut, y incluant l'environnement de son milieu de travail.

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>13</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, 3 février 1963, p. 5.

### 1.3 Le travail engage l'Infini

Le travail est non seulement au service de la libération de l'homme et un lieu de conquête de soi, mais il engage aussi l'Infini. C'est que, dans la pensée de Maurice Zundel, devenir une personne et contribuer à l'avènement de Dieu s'inscrivent en un seul et même mouvement : l'homme s'enfante en même temps qu'il enfante Dieu. «Enfanter Dieu, [c'est] communiquer l'infini en vivant, parce que la seule manière de le communiquer c'est d'En vivre<sup>14</sup>». Par conséquent, dans tout ce qu'il fait, l'homme engage le «destin de Dieu<sup>15</sup>» remis entre ses mains et engage son propre devenir. L'agir de l'homme est donc porteur d'une grande valeur puisqu'il est porteur de l'Infini. C'est pourquoi, au-delà des résultats directs et concrets résultant des efforts investis, le travail peut transformer l'homme et laisser transparaître Dieu tout comme il peut, consciemment ou inconsciemment, Le voiler, en déformer l'image ou L'évacuer.

C'est en raison de cette présence de l'Infini que l'acte humain est quelque chose d'extrêmement sérieux. [...] Tout acte humain est la recherche de Dieu, de l'Infini, même s'il l'ignore. Et c'est pourquoi, la grande affaire, c'est de retrouver la Présence, de retrouver le Visage pour lequel tout acte humain est posé<sup>16</sup>.

Retrouver ce Visage implique d'aimer. C'est le sens de ce que Zundel appelle «la sobriété chrétienne».

La sobriété chrétienne, c'est de faire de chaque chose un acte d'amour. Chaque acte, celui de manger, de boire, celui de soigner les corps, celui de célébrer la messe, devient un geste liturgique, un geste infini.

Il n'est pas du tout chrétien de mépriser les choses, et vous pouvez trouver une jubilation à boire un vin excellent, parce que vous sentez qu'il y a là tout le travail de l'homme et tout le don de Dieu. Cet acte n'est pas bestial. [...]

Il ne s'agit pas de mortifier la vie, mais de vivifier la matière, de tout vivifier de la vie même de Dieu<sup>17</sup>.

---

<sup>14</sup> Maurice ZUNDEL, *Conférences au Cénacle*, 15-16 janvier 1972, p. 42.

<sup>15</sup> Le thème du «destin de Dieu» a été traité au premier chapitre, voir la section 3.

<sup>16</sup> Maurice ZUNDEL, *Avec Dieu dans le quotidien*, p. 77-78.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 79.



Il n'en faut pas davantage pour communier à Dieu. Le travail, le repos, les rapports quotidiens des hommes entre eux, c'est cela la religion, pourvu que chaque acte soit revêtu de cette présence divine et la communique<sup>18</sup>.

Bref, Zundel accorde une immense valeur au travail puisque tous les gestes ont valeur d'infini et sont potentiellement des lieux de transparence divine quand l'amour les anime.

En affirmant ainsi que le travail engage l'Infini, Zundel ne vient-il pas réparer la rupture que le salariat a introduit entre le temps consacré à Dieu et le temps lié au travail? En effet, en remontant l'histoire de l'humanité, on apprend que le concept de salariat, c'est-à-dire le travail payé au mérite ou à l'effort, est apparu au Moyen Âge. Il est à l'origine de ce que le travail est devenu aujourd'hui et de l'importance accordée au rendement et à l'efficacité. En établissant plutôt que la valeur du travail est liée au degré de transparence de Dieu qu'il permet, tout en assurant à l'homme de vivre dans des conditions décentes, Zundel ne propose-t-il pas justement de réunifier ces deux temps?

#### 1.4 Le travail est une réalité indissociable de la contemplation

Le quatrième élément de la théologie du travail de Maurice Zundel se résume ainsi : toute action efficace, c'est-à-dire qui humanise la personne, est indissociable de la contemplation. À cette enseigne, le travail ne fait pas exception : la contemplation est la source permettant à l'homme de renouveler l'amour animant son action. Voyons comment il parvient à cette affirmation.

Chez Zundel, l'agir de l'homme réfère à tous les menus gestes de son existence et la valeur de cet agir est liée à l'amour qui l'anime. Dès lors, la portée d'une action dépend de la qualité même de l'être qui les pose. Nous avons vu au premier chapitre que la qualité de l'être humain est fonction de la liberté qu'il devient. C'est pourquoi, il est ici question d'actions d'hommes libres, capables d'offrir à l'autre un espace de liberté. Dans la pensée de Zundel, les seules actions véritablement efficaces sont celles qui humanisent.

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 81.

En d'autres mots, la véritable action est liée au rayonnement de la Présence à travers la personne. Dans la mesure où elle communique la Présence, l'autre se sent alors invité à aller au-dedans de lui-même, là où ils partagent tous les deux la même Présence. C'est à l'intérieur de ce mouvement que la personne peut vraiment espérer rejoindre l'autre. Pour Zundel, ce type d'action implique nécessairement que la personne soit consciente du trésor intérieur qui l'habite et qui habite autrui, car c'est ce trésor qui irrigue son rapport avec l'autre et qui devient le ferment de libération. Puisque c'est dans la contemplation que s'enracine sans cesse la conscience de ce trésor, qui, à son tour, nourrit l'action et la rend efficace, il en vient à affirmer que l'action efficace est inséparable de la contemplation.

La contemplation qu'évoque Zundel ne correspond à aucune technique spirituelle spéciale, parce que toute personne est appelée à rayonner de la Présence transformante à travers le quotidien de son existence. L'homme étant le temple de Dieu, tout acte ordinaire comporte un caractère sacré. Ainsi, le quotidien peut devenir «une prière de tous les instants<sup>19</sup>». Cette prière continue prend alors la forme d'une infinie tendresse à l'égard de la présence divine en soi et en l'autre, d'une attention infinie au lien qui se crée en soi et avec les autres. Il s'agit d'une contemplation dont le regard se nourrit de la grandeur secrète et universelle de l'homme et qui naît et se renouvelle dans l'expérience de Dieu. La condition incontournable de la contemplation est le silence intérieur et la voie la plus naturelle pour accéder à ce silence est celle de l'émerveillement.

«Et là, bien sûr, chacun a sa voie, ou chacun est sa voie<sup>20</sup>.» Autrement dit, la contemplation ouvre la personne à sa voie personnelle d'émerveillement par laquelle elle «est sa voie». Il importe donc que chacun découvre ses «pôles de lumière», c'est-à-dire ce qui, chez lui, évoque une présence, le «met en état de recueillement autant que d'émerveillement<sup>21</sup>» et exerce à la fois un mouvement d'attraction et d'unification.

---

<sup>19</sup> Maurice ZUNDEL, «Action et contemplation», 2 février 1975, p. 9.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 7.

Dans cet esprit, Zundel estime que plus un travail va dans le sens des goûts les plus profonds d'une personne, meilleures sont les conditions pour qu'une occupation professionnelle devienne prière et soit une source quotidienne de joie spirituelle, ce qui permet ensuite d'être joie pour les autres. Le travail devient alors un lieu d'émerveillement privilégié pouvant nourrir ce que Zundel appelle la «religion personnelle<sup>22</sup>». Ainsi, le travail participe à cette forme de religion qui s'abreuve à l'émerveillement quotidien et qui, à son tour, transfigure toute occupation en «exercice d'amour<sup>23</sup>» en éveillant sur l'infini ou en faisant pressentir l'Infini.

En marge de cette réflexion de Zundel sur les liens entre le travail et la contemplation, il nous semble pertinent de souligner qu'il n'encourage pas pour autant la construction de chapelles en milieu de travail<sup>24</sup>. Ce qu'il juge prioritaire, c'est de faire preuve de sollicitude, de justice et de respect, espérant que l'homme y découvre la voie de l'intériorité. C'est plutôt la construction de «chapelles intérieures» qui importe à ses yeux.

## 2. Les concepts de droit et de droit de propriété

À maintes reprises, Zundel a jugé essentiel de clarifier les notions de droit et de droit de propriété et d'en rappeler les véritables fondements. Selon lui, une compréhension juste de ceux-ci est un pré-requis essentiel pour concevoir un système dont l'objectif principal est la transformation créatrice de l'homme. Il importe donc au lecteur de bien comprendre la pensée de Maurice Zundel sur ces notions ainsi que leur application à la propriété collective et à la propriété privée afin de mieux saisir ce qu'il avance lorsqu'il traite de l'homme dans son milieu de travail ou du travail dans la société.

---

<sup>22</sup> Ce thème a été traité au deuxième chapitre, voir la section 4.3.4.

<sup>23</sup> Maurice ZUNDEL, *Émerveillement et Pauvreté*, Saint-Maurice (Suisse), Éd. Saint-Augustin, 1993, p. 130.

<sup>24</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, 3 février 1963, p. 17.

## 2.1 La notion de droit

Selon Zundel, seule la personne véritable en l'homme a des droits. Or, n'ayant pas clairement identifié les fondements établissant cette personne, les sociétés méconnaissent les assises fondant la liberté de l'homme. C'est ainsi que les droits de l'homme se sont parfois transformés en droits de la collectivité, alors que cette dernière ne peut avoir pour richesse que la qualité humaine acquise par chacun de ses membres. Pour cette raison, Zundel dénonce toute tentative qui voudrait sacrifier le droit d'une seule conscience au profit d'un programme collectif. À ses yeux, les sociétés et les diverses instances légales qui les composent, dont les entreprises, ont pour première raison d'être le devenir de l'homme en tant que personne dont elles doivent protéger les droits.

Comme nous l'avons vu au premier chapitre, la personne en l'homme est une possibilité. Le droit s'applique donc à un sujet potentiel. Selon Zundel, la simple possibilité de devenir une personne confère déjà à l'homme sa grandeur et établit l'assise de tout droit humain. C'est cette possibilité de devenir une personne qui constitue la véritable valeur à défendre, à promouvoir et à soutenir. Par conséquent, l'égalité entre les individus est liée au «devenir potentiel» de l'homme.

De plus, comme nous l'avons également mentionné, *se faire homme* répond à un appel à *devenir don* et cet appel est associé à un processus de l'esprit. C'est donc l'esprit qui sous-tend réellement le droit. Inversement, le droit est l'affirmation de la primauté de l'esprit et il encadre les conditions qui lui permettent de se déployer.

En corollaire, le droit impose à l'homme le devoir de se construire. Le droit supporte ce devoir en établissant les conditions permettant à l'homme de se conquérir en se libérant de toute contrainte externe et interne.

## 2.2 Le droit de propriété

La même logique s'applique au droit de propriété. Celui-ci vient garantir un cadre favorable à la transformation intérieure de l'homme. Et c'est parce que le droit de propriété est fondé sur le devenir de l'homme qu'il est inviolable et qu'il engage tous et

chacun. D'où l'invitation de Zundel «à entrer très profondément dans ce personnalisme de la propriété<sup>25</sup>».

Le droit de posséder ne peut être qu'une exigence de se donner. Tous les droits ne peuvent être fondés que sur l'inviolabilité de la personne. Si j'ai un titre inaliénable à posséder quelque chose ou à exercer une certaine activité, ce droit ne peut avoir d'autres racines que ma dignité, que mon inviolabilité, que ma vocation de devenir une valeur universelle; [...] S'il y a des droits, c'est que précisément il y a des exigences intérieures qui rendent ce droit inviolable quelles que soient la force ou la faiblesse du porteur et du détenteur du droit<sup>26</sup>.

Le droit doit être tel qu'il soit reconnu par les autres non pas seulement comme mon bien mais comme leur bien puisque le don de moi-même est leur bien, leur bien suprême, et qu'ils ne peuvent protéger ma personne et être intéressés à sa survivance que parce que je suis pour eux une source de bien, et d'un bien inexprimable, d'un bien qui va jusqu'à la racine de leur être, d'un bien qui sera la promotion de leur liberté par leur libération<sup>27</sup>.

À l'opposé, si la propriété n'est pas établie de manière à favoriser la liberté et la vie, elle perd sa légitimité. Zundel revient constamment sur l'importance de délivrer l'homme du souci du lendemain. La quiétude, vis-à-vis de la faim et des impératifs de survie, constitue une respiration permettant à l'homme de découvrir qu'il y a d'autres horizons que celui de ses entrailles, de découvrir l'émerveillement, la vie dans la vie, l'esprit qu'il est.

Conséquemment, Zundel définit le droit de propriété comme étant «l'exigence libératrice d'un espace de sécurité qui garantit un espace de générosité<sup>28</sup>». Toute possession matérielle s'inscrit dans cette perspective : se libérer pour devenir un espace de générosité. Là réside la légitimité de la propriété. C'est uniquement dans cet esprit que l'homme a droit de disposer d'une sécurité matérielle. Il jouit alors de l'espace nécessaire

---

<sup>25</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Centre Charles Peguy*, 16 février 1964, p. 42.

<sup>26</sup> Maurice ZUNDEL, *Conférences au Cénacle*, 15-16 janvier 1972, p. 46.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>28</sup> Maurice ZUNDEL, *Retraite à Écogia*, Genève, 14-17 juillet 1950, p. 39. La même idée ou définition se retrouvent ailleurs, notamment dans *Croyez-vous en l'homme?*, p. 31-40 et p. 84; «Je est un autre», *Retraite au Monastère du Mont-des-Cats*, France, 5-12 décembre 1971 p. 103; *Récollecion au Centre Charles Peguy*, 16 février 1964, p. 34-35; *Je est un autre*, p. 146; *Quel homme et quel Dieu*, p. 221.

pour laisser son esprit vaquer à d'autres préoccupations et grandir, chose quasi impossible si l'homme est quotidiennement hanté par sa survie. «C'est pour assurer la libération intérieure que la propriété est indispensable. Le droit de propriété est fondé sur la pauvreté selon l'esprit<sup>29</sup>» comme le sont tous les droits. C'est le sens que donne Zundel à la pauvreté évangélique : «La pauvreté évangélique, ce n'est pas la misère, la pauvreté évangélique, c'est le dépouillement intérieur, ce qui suppose une certaine sécurité<sup>30</sup>.»

Cette compréhension de la pauvreté évangélique rend illégitime toute tentative d'une personne riche qui déformerait le sens de la pauvreté pour justifier son droit de propriété.

L'esprit de pauvreté, qui fonde le droit, entraîne paradoxalement l'abolition de la pauvreté, *tout autant* que celle de la richesse. [...] L'esprit de pauvreté ne peut donc jamais être évoqué pour perpétuer, hypocritement, l'existence des pauvres. Il ne peut concourir qu'à leur libération comme, d'ailleurs, à celle des riches qui cesseront de l'être quand il n'y aura plus de pauvres. Alors, la joie d'un travail vraiment créateur pourra être, enfin, l'apanage de tous<sup>31</sup>.

Dans la même veine, l'homme ne peut s'approprier les biens de la terre en évoquant le droit de propriété, sans altérer en cela le sens même de ce droit puisque l'altruisme est intrinsèque au droit. En effet, «dans le droit de propriété, il y a un aspect rigoureusement, essentiellement et consubstantiellement altruiste. Le droit de propriété regarde vers l'autre, parce qu'il regarde d'abord vers l'Autre à l'intérieur de nous-mêmes, vers le même Autre dans les autres et qu'il embrasse par conséquent toute l'humanité et tout l'univers<sup>32</sup>». Dès lors, le droit ne peut en aucun cas servir à légitimer des ambitions, des fantaisies égoïstes ou un retranchement tranquille vis-à-vis des besoins d'autrui. Même si l'enrichissement est acquis conformément aux lois en vigueur, cela n'éteint pas ce que Zundel appelle la «dette d'humanité envers autrui». En réalité, la légitimité de posséder un bien repose sur des considérations qui dépassent la légalité. «Qui ne reconnaît pas

---

<sup>29</sup> Maurice ZUNDEL, «Le travail et les droits de l'homme», 1966, p. 7-8.

<sup>30</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Centre Charles Peguy*, 16 février 1964, p. 43.

<sup>31</sup> Maurice ZUNDEL, *Hymne à la joie*, p. 116.

<sup>32</sup> Maurice ZUNDEL, «Le travail et les droits de l'homme», 1966, p. 8.

cette dette d'humanité enlève tout fondement au droit de propriété qu'il invoque pour garder ses biens<sup>33</sup>.»

Enfin, étant caractérisé par l'altruisme, il va de soi, selon Zundel, que le droit de propriété s'ajuste au fur et à mesure de l'évolution des besoins et des responsabilités. De plus, il considère que cette exigence concerne tous les biens, qu'ils appartiennent à des individus, à des organisations ou à des nations. En effet, le droit de propriété vise à ce que tous puissent vivre humainement, faute de quoi il cesse d'être un droit pour ceux qu'il favorise. La «personne est liée à toutes les autres dans l'universel où elle respire<sup>34</sup>». Ainsi, si quelqu'un dispose de certains biens qui dépassent ses besoins et que, parallèlement, ces biens deviennent nécessaires à la sécurité d'autrui, ils doivent être restitués. Dans pareil cas, ils reviennent de droit à autrui.

Il [droit de propriété] n'est pas un privilège dont on puisse jouir à l'abri de sa clôture, mais *un hommage à l'esprit*, qu'il faut dégager des entraves de la biologie en satisfaisant assez largement aux besoins de celle-ci pour qu'elle se fasse oublier.

Dans ce sens on peut dire que la propriété est un *devoir* – une dette de respect et d'amour – envers l'esprit dont nous avons la charge en autrui aussi bien qu'en nous<sup>35</sup>.

Est-il nécessaire de rappeler que Zundel a été témoin de l'expansion du communisme? Ce contexte explique sûrement en partie l'insistance qu'il a mise à clarifier le sens véritable du droit de propriété. Mais sa préoccupation première relève surtout d'un réalisme selon lequel un homme ne peut s'affranchir si son esprit est prisonnier de sa survie du lendemain.

À la fin de cette présentation du droit de propriété tel que conçu par Maurice Zundel, un doute émerge quant à l'applicabilité de l'une de ses facettes. Comment gérer concrètement l'application du caractère non immuable de la propriété?

---

<sup>33</sup> Maurice ZUNDEL, *Quel homme et quel Dieu*, p. 223.

<sup>34</sup> Maurice ZUNDEL, *La liberté de la foi*, Saint-Maurice (Suisse), Éd. Saint-Augustin, 1992, p. 109. Le caractère non immuable de la propriété est abordé aussi dans *Hymne à la joie*, p. 110-111.

<sup>35</sup> Maurice ZUNDEL, *Croyez-vous en l'homme?*, p. 86-87.

Zundel mentionne que le besoin de sécurité s'inscrit dans une perspective de besoins à long terme et, en ce sens, inclut les besoins anticipés de la retraite et du vieillissement. Tenant compte justement de ceux-ci, quelles bases de référence pourraient permettre de mesurer le *délestage raisonnable* sans mettre ultérieurement la subsistance d'autrui ou de soi-même en péril? Peut-on vraiment s'en remettre aux tables de calcul qui sont utilisées en planification financière? La vitesse avec laquelle surviennent les changements de nos jours ne les fragilise-t-elle pas? Il ne serait pas surprenant d'entendre quelqu'un qui souhaiterait appliquer le principe de restitution de propriété dire qu'il n'est pas sage de décider aujourd'hui pour demain en se basant sur les calculs actuariels disponibles. L'incertitude et l'ambiguïté viendraient à nouveau resserrer son étau malgré une position matérielle immédiate confortable. Par conséquent, n'est-il pas justifié de dire qu'en jetant un brouillard sur l'avenir, le rythme de notre époque brouille les élans de restitution? Autrement dit, la mouvance fulgurante dans laquelle baignent nos sociétés n'est-elle pas un obstacle de plus pour l'homme désirant sortir de sa «biologie»?

### 2.3 La propriété collective et la propriété privée

Les concepts de droit et de droit de propriété étant éclaircis, il nous est possible de montrer que Zundel ne fait pas la promotion d'un mode de propriété en particulier, qu'il soit collectif ou privé. De son point de vue, l'un et l'autre existent et peuvent aller dans le sens de la vocation de l'homme.

Pour ceux qui doutent qu'une propriété collective puisse être vouée à l'homme, il rappelle que ce mode de propriété se retrouve à la base de certaines organisations dont la vie religieuse<sup>36</sup>. Il relate aussi un exemple hors du commun : l'existence de la république des Guaranis entre le 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècle. Celle-ci, située au Paraguay, a été fondée par les Jésuites et s'est gouvernée par elle-même durant plus de cent cinquante ans. Elle fut, selon lui, le premier État communiste chrétien qui eut une grande prospérité avant de s'affaiblir et de mourir lorsque ses membres furent contraints de privatiser partiellement

---

<sup>36</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Centre Charles Peguy*, 16 février 1964, p. 39-40; *Avec Dieu dans le quotidien*, p. 33.



leurs biens, mode de propriété auquel ils ne se sont pas acclimatés<sup>37</sup>. À ses yeux, cette communauté avait su orienter la propriété collective dans le sens de la vocation humaine.

Toutefois, les deux modes de propriété, collectif et privé, méritent un éclairage additionnel. Zundel réfère à la réflexion de saint Thomas d'Aquin pour clarifier l'ordre de priorité entre eux. Ce grand théologien affirme l'appartenance collective des biens comme principe premier. Mais, comme l'indivision «donne lieu constamment à des conflits et surtout à l'indifférence», la propriété privée constitue le mode offrant de meilleures conditions pour accroître les richesses et assurer leur gestion au profit de tous. Disposer de titres de propriété signifie, selon Zundel, que le propriétaire a le droit légitime de les administrer selon le jugement de sa conscience. Toutefois, ce droit de gérance se distingue de l'usage personnel des mêmes biens qui, cette fois, est en proportion des besoins légitimes (responsabilités familiales et professionnelles) de celui qui détient les titres de propriété.

«Il ne s'agit donc pas que je m'attache à ce que je possède comme si c'était à moi, mais que je m'en détache parce que c'est aux autres autant qu'à moi, que je n'en ai [sic] que l'administration éventuellement, et non pas l'usage indifférencié, que je n'en ai [sic] que l'administration mais au profit de tous<sup>38</sup>.» Ce caractère non immuable de la propriété concerne à la fois la propriété personnelle, collective, nationale, voire même ecclésiale ou monastique<sup>39</sup>. Dans cet esprit, advenant que la propriété privée «se retourne contre la vie<sup>40</sup>», la propriété collective reprend alors ses droits d'origine. Dans pareils cas, le bien d'autrui devient «sien» pour quiconque se retrouve injustement dans la misère et voit sa vie mise en péril par cette situation. Pareillement, il est exclu de faire valoir la propriété légale comme argument pour s'abstenir de partager.

---

<sup>37</sup> Maurice ZUNDEL, *La liberté de la foi*, p. 103-104; *Récollecion au Centre Charles Peguy*, 16 février 1964, p. 40-41.

<sup>38</sup> Maurice ZUNDEL, *Conférences au Cénacle*, 15-16 janvier 1972, p. 48. Le propos de saint Thomas figure aussi dans «Je est un autre», 5-12 décembre 1971, p. 103-105; *Récollecion au Centre Charles Peguy*, 16 février 1964, p. 38; *Je est un autre*, p. 147-149; *Quel homme et quel Dieu*, p. 223-224.

<sup>39</sup> Maurice ZUNDEL, «Je est un autre», 5-12 décembre 1971, p. 105-108; *Hymne à la joie*, p. 110-111; *Je est un autre*, p. 153-154, «Les patries contre l'humanité?» : *Choisir* (septembre 1967, no 95), p. 5-6.

C'est à travers ce prisme du caractère non immuable de la propriété que Zundel pèse les notions de capital, de limites territoriales et d'immigration. Dans le premier cas, Zundel estime que le capital, privé ou collectif, servant à la mise en place d'usines ne représente, dans les faits, qu'une restitution normale et une forme d'aide où les surplus sont remis en circulation en vue de la libération d'autrui. Car, « toute fortune est débitrice à l'égard de tous les hommes<sup>41</sup>. » De plus, quelle que soit la forme ou l'ampleur de la restitution, elle n'autorise jamais de s'en servir comme instrument pour assujettir autrui.

De même, compte tenu que la terre est d'abord une propriété collective à laquelle tous doivent pouvoir accéder, une nation ne peut légitimement fermer ses frontières à celui ou à celle dont la dignité est bafouée ou dont la survie est menacée. Pour Zundel, les limites territoriales ne sont pas plus immuables que ne l'est le droit de propriété<sup>42</sup>.

Cela est d'autant plus vrai qu'une autre raison tout aussi fondamentale milite selon lui en faveur de l'ouverture des frontières : l'appartenance à un pays particulier vient par naissance et cette appartenance est le fruit du hasard. Qui plus est, le pays dont chacun hérite est lui-même le résultat des aléas de l'histoire. En conséquence, est-il concevable que l'homme soit définitivement lié à la loterie territoriale entourant sa naissance ? Ici, la position de Zundel est congruente avec tous les autres déterminismes dont il est fait mention au premier chapitre : tout doit concourir à aider l'homme à se libérer de ses déterminismes. Cela inclut les mesures d'immigration lorsque celles-ci peuvent y contribuer.

Tout comme Zundel, l'encyclique *Laborem exercens* associe à la propriété privée une dimension universelle et altruiste. Elle affirme : « *Le droit de la propriété privée est subordonné à celui de l'usage commun*, à la destination universelle des biens ». Puis, elle ajoute que « la propriété s'acquiert avant tout par le travail et pour servir au travail<sup>43</sup> ». À

<sup>40</sup> Maurice ZUNDEL, *Conférences au Cénacle*, 15-16 janvier 1972, p. 47-48.

<sup>41</sup> Maurice ZUNDEL, « Je est un autre », 5-12 décembre 1971, p. 106.

<sup>42</sup> Maurice ZUNDEL, « Les patries contre l'humanité ? », p. 5-6.

<sup>43</sup> JEAN-PAUL II, *C'est par le travail*, art. 14, p. 48.

première vue, certains pourraient voir là une divergence de vue avec Zundel. En effet, rappelons que celui-ci définit la propriété privée comme étant un espace de sécurité permettant de devenir un espace de générosité. Chez lui, la finalité de la propriété privée est de servir à la libération de l'homme alors que dans *Laborem exercens*, elle sert au travail. Par contre, si nous considérons les propos de l'encyclique comme une illustration du principe de la roue qui apporte de l'eau au moulin, cette portion de l'encyclique réfère alors à l'idée de restitution. Dans pareil cas, les positions de *Laborem exercens* et de Zundel se rejoignent.

### 3. La promotion de l'homme dans le milieu de travail

Jusqu'à maintenant, nous avons abordé la théologie du travail de Maurice Zundel ainsi que sa conception du droit et du droit de propriété. Ces thèmes avaient un caractère plus global. Il était nécessaire de les traiter en premier puisque les idées qui y ont été présentées sont sous-jacentes à d'autres thèmes majeurs de sa pensée économique. Ceux-ci permettent de voir plus concrètement comment un travail peut contribuer à la promotion de l'homme. Ainsi, nous exposons dans la prochaine section la pensée de Zundel concernant la rémunération, la reconnaissance, la participation et la promotion des compétences du travailleur ainsi que les liens existant entre la démocratie du travail et la démocratie civile.

#### 3.1 Le salaire, c'est la rémunération et la reconnaissance

Maurice Zundel met de l'avant une conception du salaire qui ne se limite pas à la seule rémunération matérielle. Il introduit une autre dimension tout aussi importante à ses yeux, celle de la reconnaissance. Voyons d'abord ce qu'il préconise au sujet du salaire vu sous l'angle de la rémunération.

En cohérence avec ce qui a été mentionné sous la rubrique «droit de propriété», Zundel préconise que les salaires soient définis en fonction des besoins immédiats et futurs des individus : charges familiales, frais médicaux, congés, revenus de retraite et la latitude financière nécessaire aux différentes fonctions professionnelles. Incidemment, Zundel avançait déjà en 1948 l'idée d'une rémunération minimale suffisamment

généreuse et proportionnelle aux besoins du travailleur. On retrouve cette idée dans son projet de société humanisante où «le salaire le plus bas permettrait une vie largement humaine<sup>44</sup>». Et pour ceux qui sont dans l'incapacité de travailler, il propose des mesures équivalentes. Cette préoccupation du minimum vital habite Zundel très tôt et il la défendra jusqu'à la fin.

Pour ce qui est des échelles salariales établies en fonction des profits, Zundel s'y oppose parce qu'elles associent l'homme à une machine dont on recherche uniquement le rendement. Voici une citation qui illustre son propos.

Les salaires doivent donc être fixés sur la base des exigences humaines, auxquelles le travailleur doit pouvoir dignement satisfaire, et non sur la base du profit, qui l'identifie avec les machines dont on n'estime que le rendement. L'erreur de l'économie dite libérale est, précisément, d'avoir cru pouvoir comptabiliser le travail comme un des facteurs de la production, dans un système anonyme où les employés n'ont pas de visage<sup>45</sup>.

La rémunération basée sur les exigences humaines ne dispense pas pour autant chacun de fournir un effort raisonnable en vue d'assurer sa survie. Cette responsabilité est évoquée discrètement dans l'expression «un homme résolu au travail<sup>46</sup>». Par contre, elle est davantage explicite dans cet énoncé : «Dans la mesure où, acceptant eux-mêmes [hommes] la discipline du travail, ils n'arrivent pas, en raison de circonstances défavorables, à subsister décemment<sup>47</sup>». La notion d'un effort raisonnable ressort encore plus clairement quand il dit que le travail «a pour mission essentielle d'en [pénurie] affranchir tout homme qui ne refuse pas de travailler<sup>48</sup>». Un autre extrait fait clairement mention de l'obligation de travailler et dénonce aussi la paresse : «La loi de sept heures, réduite à quatre la veille du jour de repos, s'imposerait en moyenne à tous les travailleurs, avec des heures supplémentaires pour les paresseux, jusqu'à ce qu'ils s'amendent<sup>49</sup>.»

---

<sup>44</sup> Maurice ZUNDEL, *L'homme passe l'homme*, p. 200.

<sup>45</sup> Maurice ZUNDEL, *Quel homme et quel Dieu*, p. 224.

<sup>46</sup> Maurice ZUNDEL, «Conversion à l'humain» : *La Vie Intellectuelle* XLIV/3 (10 septembre 1936), p. 1.

<sup>47</sup> Maurice ZUNDEL, *Hymne à la joie*, p. 110.

<sup>48</sup> Maurice ZUNDEL, *Je est un autre*, p. 144.

<sup>49</sup> Maurice ZUNDEL, *L'homme passe l'homme*, p. 199

Enfin, un dernier passage affirme à nouveau la caractère obligatoire du travail : «Le travail serait obligatoire pour tous les hommes jusqu'à une limite d'âge, fixée suivant les conditions du climat et la nature du travail<sup>50</sup>».

Il est donc normal, aux yeux de Zundel, que l'homme apporte sa contribution en échange de quoi il acquiert le minimum vital tout comme il favorise l'ardeur au travail. Sa position s'apparente à celle de saint Paul qui exhortait les chrétiens à continuer d'assumer leurs obligations temporelles (2Th 3, 8-12). Cet effort de la part de l'homme, participe, selon lui, à l'ensemble de la prise en charge de l'homme sur sa vie. Toutefois, quand il fait la promotion d'un effort raisonnable, il ne fait pas pour autant l'apologie du labeur. Au contraire, Zundel souhaite avec conviction que le travail se confonde avec ce que chacun sait faire le mieux et à ce qui suscite chez lui ardeur, enthousiasme et engagement<sup>51</sup>.

Par ailleurs, Maurice Zundel considère que la «reconnaissance» du travailleur prime largement sur la rémunération matérielle comme forme de salaire. Le travailleur ressent cette «reconnaissance» par le biais de la responsabilité. Lorsqu'il est écarté de la gestion de l'entreprise, c'est un message de mépris qu'il reçoit. «Car le travailleur est beaucoup plus blessé par la différence de considération que par la différence de fortune. Cette espèce de mépris qui le tue! On admet facilement qu'à une plus grande responsabilité corresponde un revenu supérieur [...]. Ce qu'il ne peut pas digérer, c'est le mépris! c'est le mépris<sup>52</sup>»! À cette enseigne, il invite chacun à prendre conscience de ses propres attitudes et comportements qui peuvent l'amener à être complice d'un système qui perpétue ce mépris en maintenant par injustice et par irrespect la coexistence de deux humanités, celles de la pauvreté et de la richesse<sup>53</sup>. Zundel souhaite que tous puissent reconnaître qu'il sont accueillis et traités au travail «à égalité d'honneur, malgré la diversité de leurs compétences et [puissent sentir qu'ils] sont tous copropriétaires de

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>51</sup> Cette idée a été évoquée dans le deuxième chapitre, voir les sections 4.3.3 et 4.3.4.

<sup>52</sup> Maurice ZUNDEL, *Silence, Parole de vie*, p. 216.

<sup>53</sup> Ce thème est explicité un peu plus loin dans ce chapitre, voir la section 4.2.

l'affaire et coresponsables de sa gestion<sup>54</sup>». Autrement, une conscience de prolétaire peut se former indépendamment de la rétribution salariale. En effet, un système peut provoquer des blessures de dignité chez l'homme dont la souffrance est insoutenable et porteuse d'amertume profonde. Voici comment Zundel définit l'homme prolétaire d'aujourd'hui.

Il est essentiellement celui qui joue le rôle d'instrument, provisoirement indispensable, dans une économie dont la responsabilité, comme les bénéfices, lui échappe. Il concourt à la richesse d'un petit nombre qui réclame son travail, sans l'associer aux profits qui en résultent, et, encore moins, à la promotion humaine qu'il devrait rendre possible<sup>55</sup>.

Au-delà de salaires justes, un travail humain implique donc que l'homme soit reconnu et cette reconnaissance prend la forme de la responsabilité. «Il faut donc que le travailleur, quel qu'il soit, se sente une personne, qu'il ait donc une responsabilité. Ce n'est pas seulement une question de salaire : c'est avant tout une question de dignité<sup>56</sup>.»

### 3.2 La promotion humaine du travailleur par la voie de la participation

On voit que Zundel insiste pour que le travailleur ait le sentiment que son travail soit «*son affaire*, qu'il s'en sente personnellement responsable et qu'il participe effectivement à sa gestion<sup>57</sup>». Pour Zundel, ce sentiment de coresponsabilité est déterminant dans l'investissement personnel du travailleur dans son travail et dans son intérêt vis-à-vis du sort de l'entreprise qui l'emploie. Concrètement, cela suppose qu'il a le droit de connaître son employeur réel, la mission visée, la destination du produit, les noms des acheteurs, les avantages et les risques de l'entreprise, l'usage des bénéfices, les pertes encourues, etc. Il a le droit de savoir s'il participe à l'humanisation du monde ou si, au contraire, il est complice d'une quelconque forme d'exploitation ou d'oppression. En effet, en plus de sa propre libération, l'homme doit pouvoir, par son travail, se sentir

<sup>54</sup> Maurice ZUNDEL, *Hymne à la joie*, p. 113.

<sup>55</sup> Maurice ZUNDEL, «Vers quelle pauvreté» : *Foi Vivante* (juillet 1964, no 20), p. 2; Zundel utilise également l'expression «nations prolétaires» dans *Je est un autre*, p. 152.

<sup>56</sup> Maurice ZUNDEL, *Retraite à l'Abbaye de Bellefontaine*, France, 19-23 janvier 1972, p. 79.

<sup>57</sup> Maurice ZUNDEL, *Je est un autre*, p. 150.

engagé dans la libération de l'humanité. Il est important pour lui de sentir qu'il se construit et qu'il concourt à la construction d'un monde témoignant de la Présence. «Si le travail, en effet, doit faire des hommes avant de fabriquer des choses, il faut que tous les travailleurs y concourent comme des hommes coresponsables<sup>58</sup>.»

Au-delà d'être un droit, la participation du travailleur à son milieu de travail est également un devoir, celui de s'assurer que ce milieu concourt bel et bien à son humanisation et à celle de ses collègues. Sa participation lui donne un minimum de contrôle pour se prémunir de possibles dérives. Zundel tient un discours très affirmatif à ce sujet.

L'homme n'a pas le droit de remettre entre les mains d'un patron, sans contrôle, cet instrument d'humanisation qu'est le travail, parce que c'est là que son activité se manifeste au maximum. Le travail, avant d'être un instrument de production, doit être un instrument d'humanisation qui permette à chacun de dépenser son imagination, son génie, sa pensée créatrice, et de participer à ce travail comme un homme et non comme un instrument. Voilà des pensées qui me sont familières, que je crois extrêmement graves et dont je suis persuadé qu'elles sont justes<sup>59</sup>.

Or, Zundel en vient au constat qu'il est urgent de réformer les structures du travail et de mettre en place une véritable «république du travail» où l'homme puisse se conquérir. Pour lui, l'entreprise-république correspond au seul modèle non communiste pouvant contrer à la fois les méfaits de la pauvreté et la richesse<sup>60</sup>.

Il faut arriver à la république du travail. [...] La société doit donc s'organiser en république contrôlée à égalité par tous les travailleurs. Chacun, dans la cité du travail, a le droit de savoir ce qui se passe, de connaître les bénéfices que l'on y fait et leur répartition, de décider des salaires, de désigner les administrateurs. Autrement, vous n'avez pas une cité humaine du travail, instrument d'humanisation pour tous et chacun, mais une structure en pyramide où les uns sont occupés à produire pour la minorité privilégiée des autres, en dépensant leurs efforts pour consacrer la distinction des deux humanités : ce qui est, précisément, le monstre en sociologie humaine<sup>61</sup>.

---

<sup>58</sup> Maurice ZUNDEL, *Quel homme et quel Dieu*, p. 225.

<sup>59</sup> Maurice ZUNDEL, *Avec Dieu dans le quotidien*, p. 35.

<sup>60</sup> Maurice ZUNDEL, *Je est un autre*, p. 150-151.

<sup>61</sup> Maurice ZUNDEL, *Retraite à Écogia*, 14-17 juillet 1950, p. 38.

### 3.3 Le milieu de travail est une cité

Les paragraphes précédents mettent en évidence l'importance que Zundel accorde à la participation du travailleur. Il utilise même les expressions «cité» et «république» pour nommer le milieu de travail. Cet usage s'explique par le lien qu'il établit entre l'exercice démocratique du citoyen et l'exercice démocratique du travailleur. Avant d'aborder ces concepts, nous rapportons un long extrait qui permet de voir comment Zundel définit une «vraie démocratie» et pourquoi elle constitue une valeur d'humanisation.

C'est, précisément, ce qui constitue, à nos yeux, la valeur incomparable d'une *vraie démocratie*, qu'elle fait de la vertu, en quelque sorte, une nécessité d'État, en jetant les fondations de la cité dans la conscience des citoyens, tandis qu'elle renonce à leur imposer un Bien qu'ils aiment assez pour le vouloir librement. C'est, à cette condition, qu'elle entraîne vraiment l'abolition des classes, en demandant à chacun de tendre vers la plus haute noblesse à laquelle un homme puisse atteindre, sans reconnaître aucun privilège entre des fonctions toutes nécessaires, toutes complémentaires et, au fond, toutes égales, dans cette compétition salutaire où la grandeur se mesure à la générosité.

La Démocratie sera morale ou ne sera pas, pourrions-nous dire, en imitant un mot de Péguy. Elle n'échappera à la démagogie, qui est sa perversion, qu'en demeurant strictement fidèle à son essence, qui consiste à réaliser le Bien commun à travers l'adhésion personnelle de toute conscience au Bien, Qui est la Vie de notre vie. C'est par là qu'elle s'atteste comme un régime de liberté : qui est effectivement réalisé, non quand chacun fait ce qu'il veut, mais quand chacun veut ce qu'il doit, en reconnaissant, dans les obligations qui lui incombent, des exigences d'amour que l'amour est seul capable d'accomplir<sup>62</sup>.

La notion de «Bien commun» revient dans cet extrait et reviendra à quelques reprises dans l'une ou l'autre des sections qui vont suivre. Il aura toujours le sens évoqué au premier chapitre lorsque nous avons abordé le thème de la morale chez Zundel<sup>63</sup>.

#### 3.3.1 La démocratie civile est liée à la démocratie au travail

Selon Zundel, l'exercice d'une véritable démocratie est illusoire tant que nous ne serons pas parvenus à développer une démocratie en milieu de travail. Dans les faits, le

---

<sup>62</sup> Maurice ZUNDEL, *L'homme passe l'homme*, p. 185-186.

<sup>63</sup> Le thème du «bien commun» a été traité au premier chapitre, voir la section 5.3.



travail est un maillon important du processus de responsabilisation humaine parce que la responsabilité stimule les qualités de l'homme. De ce point de vue, il va de soi qu'une personne ayant à exercer une responsabilité démocratique vis-à-vis de l'État, dispose au moins de la même responsabilité concernant son activité majeure quotidienne.

Il est vain de parler de liberté et d'égalité dans la société politique, si elles ne règnent pas dans la cité du travail. Si l'usine, en effet, ne vise pas à produire des hommes avant de produire des choses, comment les travailleurs pourront-ils se comporter en hommes dans la société politique, puisque leur milieu professionnel ne fait pas crédit à leur humanité?

À moins qu'ils ne deviennent co-responsables et co-propriétaires, associés à la gestion et participant aux bénéfices de l'entreprise, on ne voit pas comment ils cesseraient d'en être les instruments et les esclaves<sup>64</sup>.

On voit bien que Zundel est un fervent défenseur de la démocratie au travail. Celle-ci appelle sans distinction les talents de chacun et leur développement est supporté par l'ensemble des travailleurs. Il s'agit d'une démocratie répondant aux mêmes critères que ceux d'une véritable démocratie dont la vitalité est sous la responsabilité de chaque personne et où chacun dispose des mêmes chances.

Au même titre que la démocratie civile, la démocratie au travail constitue un lieu déterminant pouvant engendrer ou perpétuer l'existence des deux humanités mentionnées précédemment, tout comme elle peut, au contraire, empêcher ou combattre leur coexistence. C'est pourquoi Zundel propose d'une part, que les travailleurs puissent participer aux gains que leur effort contribue à réaliser et que, d'autre part, le travail rende possible à tous l'accès à la propriété privée.

Cette dernière assertion voulant qu'il soit inconcevable que le travailleur soit exclu du partage des bénéfices peut sembler contradictoire avec celle rapportée plus tôt, selon laquelle le salaire ne doit pas être basé sur les profits. Cette contradiction n'est qu'apparente. En effet, si Zundel rejette l'idée que les profits déterminent les salaires, il ne rejette pas pour autant le fait qu'une entreprise obtienne des résultats avantageux et que ceux-ci soient partagés entre tous ceux qui y ont contribué. En fait, la première valeur

---

<sup>64</sup> Maurice ZUNDEL, «Vers quelle pauvreté», p. 3.

qu'il défend «est la Vie. L'argent est pour la vie. [...] Ce qu'il faut, ce n'est pas supprimer la propriété personnelle, mais l'étendre à tous, en prenant pour principe suprême "Vie d'abord"<sup>65</sup>». Et cette vie qu'il défend, c'est celle de l'esprit. La participation aux profits relève de cette préoccupation. Elle correspond à une gestion de la propriété orientée vers autrui. Elle fait partie d'une gestion à visage humain.

La propriété n'acquiert un visage humain que par une *désappropriation* intérieure qui la dédie aux fins supérieures, auxquelles nous sommes nous-mêmes consacrés. L'égoïsme accapareur tue le droit de propriété, en en ruinant *la valeur spirituelle*, hors de laquelle aucun droit n'est concevable, alors qu'affirmé, comme il doit l'être, au service de l'esprit, il tend *de lui-même* à s'exercer au profit de tous<sup>66</sup>.

### 3.3.2 Deux conditions pour mettre en place la démocratie au travail

Toutefois, l'option en faveur d'une démocratie en entreprise a ses exigences. À cet égard, les conditions d'une «vraie démocratie» s'appliquent également à la démocratie du travail. Premièrement, l'organisation interne et externe de l'entreprise doit être ordonnée de manière à favoriser la liberté. Deuxièmement, l'entreprise doit pouvoir compter sur la présence, au sein même de l'entreprise, d'un certain nombre de personnes déjà en voie d'accomplissement. L'extrait suivant énonce cet élément incontournable.

Que l'on transforme une usine en une république, comme je le propose, que chacun des travailleurs soit le propriétaire et le coresponsable et le cogestionnaire, cela me paraît évident sur le plan, précisément, où l'humanité doit être la réalisation de la personne humaine. Tout cela doit être fait, mais tout cela ne peut être efficace et ne peut subsister que dans la mesure où ces structures d'abord ont été inventées par une personne ou des personnes avec le souci de faire circuler les valeurs humaines, ce qui n'est possible, encore une fois, que si chacun des membres ou, en tout cas, ceux qui sont les plus responsables, animent toute cette structure de cette Présence qui peut seule les vivifier et leur donner une portée créatrice<sup>67</sup>.

Selon lui, les personnes ayant compris la vocation humaine et s'étant engagées dans la voie de leur propre libération sont en mesure d'orienter les structures et les services

---

<sup>65</sup> Maurice ZUNDEL, «Combattre le chômage» : [n.d.] (Essai ancien aux alentours des années 30), p. 2; La même idée se retrouve dans «Vers quelle pauvreté», p. 2.

<sup>66</sup> Maurice ZUNDEL, *L'homme passe l'homme*, p. 167.

<sup>67</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, Genève, 31 janvier 1971, p. 41.

dans le sens de la liberté et d'en favoriser la promotion. De plus, le développement de leur vie intérieure fait en sorte que leur présence devient, en soi, un rayonnement transformant là où elles sont.

### 3.4 La promotion basée sur les compétences avec chances égales pour tous

La lecture des textes de Zundel nous amène à constater qu'il accorde beaucoup d'importance aux compétences. De son point de vue, il serait souhaitable que les promotions y soient directement liées, la hiérarchie des compétences permettant de couvrir tous les besoins d'une bonne gestion. Toutefois, un pré-requis est de rigueur : tous doivent disposer des mêmes chances au départ. Chacun doit pouvoir recevoir l'aide et le support nécessaires pour se qualifier selon ses intérêts, ses habilités, l'énergie et la discipline qu'il désire y mettre. De plus, il suggère que le développement des compétences soit accompagné de mesures encourageant quiconque à investir l'effort nécessaire pour les acquérir.

À cette hiérarchie des compétences, Zundel ajoute la «hiérarchie d'honneur<sup>68</sup>». Celle-ci a pour but de reconnaître les qualités exceptionnelles des personnes ou des produits fabriqués. Ainsi, toute manifestation d'excellence constitue pour Zundel des éléments à favoriser, à reconnaître et à supporter.

Bref, la hiérarchie du travail qu'il met de l'avant est liée aux aptitudes, à la discipline personnelle et à l'excellence. «Il faut que chacun puisse avoir la possibilité d'avancer. Il faut, autrement dit, une hiérarchie ouverte qui abolisse tout privilège par droit de naissance, où chacun peut, s'il a le goût, les aptitudes et la discipline, atteindre aux plus hautes responsabilités<sup>69</sup>.»

---

<sup>68</sup> Maurice ZUNDEL, *L'homme passe l'homme*, p. 203.

<sup>69</sup> Maurice ZUNDEL, *Retraite à Écogia*, 14-17 juillet 1950, p. 37-38. Zundel parle de «constitution de petites républiques professionnelles, d'usines pas trop vastes» dans *Je est un autre*, p. 150-151.

L'attribution des postes de commande suit la même logique. Concrètement, Zundel propose qu'elle s'organise par un suffrage des pairs devant lesquels l' élu doit répondre<sup>70</sup>. Ainsi, les personnes ayant de telles aptitudes sont reconnues et choisies pour leurs compétences et, de ce fait, disposent d'une force d'influence et de mobilisation. Zundel estime qu'un travailleur qui, comme nous l'avons vu précédemment, se sent partie prenante de l'entreprise qui l'emploie, sera soucieux de choisir des personnes compétentes capables d'assumer une direction alliant à la fois le respect de la dignité du travailleur et le devenir de l'organisation. Il mise donc sur les compétences reconnues par suffrage pour que s'implante une direction «au profit de tous et avec l'assentiment de tous. Car l'autorité qui s'exerce sur des hommes libres ne peut que leur intimer les exigences de l'esprit, que chacun doit pouvoir reconnaître en soi<sup>71</sup>».

Est-ce une organisation utopique que propose ici Zundel? N'occulte-t-il pas l'action du moi préfabriqué dont il dénonce tant l'emprise sur l'agir de l'homme? N'y a-t-il pas une contradiction entre un chef élu et la condition qu'il pose à l'implantation de la démocratie en entreprise, à savoir la présence d'une personne dirigeante en voie d'accomplissement? Certes, les propositions que fait Zundel découlent de sa conception d'un système idéal orienté vers le devenir de l'homme. Toutefois, ces propositions, bien que difficiles d'application, ne sont pas pour autant irréalisables. Il serait inapproprié de qualifier Zundel d'utopiste. Au contraire, il pose sur l'homme un regard extrêmement réaliste et pragmatique, mais sa clairvoyance n'éteint pas sa confiance en ce qu'il peut devenir. Si un seul homme véritable émergeait de ce qu'il propose, cela justifie à ses yeux de déployer tous les efforts possibles en ce sens. L'homme libre représente pour lui le «véritable bien commun» d'une société parce qu'il est l'issue par laquelle commence l'humanisation du monde, ce que nous verrons au thème suivant.

---

<sup>70</sup> Maurice ZUNDEL, *Hymne à la joie*, p. 115. La même idée est développée dans *Je est un autre*, p. 150; *L'homme passe l'homme*, p. 206; «Vers quelle pauvreté», p. 3.

<sup>71</sup> Maurice ZUNDEL, *Croyez-vous en l'homme?*, p. 90.

#### 4. Le travail dans la société

Après avoir présenté la contribution du travail à la promotion de l'homme, prenons avec Zundel un peu d'altitude et examinons le regard qu'il pose sur la société. Cette analyse n'est pas sans intérêt pour le sujet de ce mémoire. En effet, elle permet de comprendre comment Zundel conçoit une société humaine et comment celle-ci peut devenir une réalité. Elle permet également de voir comment Zundel aborde les questions de «l'exploitation de l'homme par l'homme», du chômage, de la surproduction, de la création d'emplois et de la technologie. Finalement elle apporte le point de vue de Zundel par rapport aux systèmes politiques et économiques qui ont animé nos sociétés depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle. Il s'agit là de nombreux facteurs exerçant une influence sur le sort des travailleurs et, par le fait même, sur leur libération.

##### 4.1 Les «deux piliers» d'une société humaine : «ensemble et seul»

La société changerait si l'homme dépassait son aveuglement ou sa méconnaissance de ce qu'il est. Autrement dit, si l'homme découvrait son «vrai visage», son rapport avec l'autre serait transformé. C'est pourquoi Zundel dit qu'il «n'y aura jamais de solution si la vie commune ne devient pas communion<sup>72</sup>». La vision de Zundel d'une société humaine se résume en une formule : «ensemble et seul». En effet, puisqu'une existence affranchie de ses déterminismes devient une existence apte à libérer autrui par le rayonnement de sa lumière, la transformation personnelle est, selon Zundel, la seule voie possible permettant aux collectivités de devenir humanisantes. C'est pourquoi il affirme la priorité de l'individu sur le groupe, qu'il s'agisse d'un système, d'une organisation économique, d'une organisation religieuse, d'une famille ou de tout autre regroupement. C'est *l'homme-personne* qui est la fin et non le groupe, même si cet être libre et libérateur n'émerge que très rarement. C'est le souci de le faire surgir qui doit guider l'organisation structurelle des milieux.

Si Zundel mise ainsi sur la conscience personnelle pour transformer le monde, c'est parce qu'une collectivité, en elle-même, n'a pas de conscience. Elle demeure une

---

<sup>72</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, Genève, 30 janvier 1972, p. 43.

«biologie collective» tant que ne s'opère une intercommunion entre les personnes qui la composent. Celle-ci commence là où une conscience s'éveille et où son impact en éveille d'autres. L'unité survient alors de cette solidarité intérieure qui circule entre elles.

Les deux pôles d'une sociologie proprement humaine [sont] : *ensemble et seul*. C'est par la *solitude* de chacun, en effet, que passe le courant qui propage l'unité et qui est d'autant plus fort que cette solitude est plus riche<sup>73</sup>.

La solidarité humaine ne peut se fonder que sur cette solidarité intérieure, sur cet échange de solitudes qui fusionnent dans le même Bien<sup>74</sup>.

Ensemble et seul : voilà les deux piliers de toute association humaine. C'est devenant chacun un Bien universel que nous pouvons nous échanger infiniment sans nous limiter<sup>75</sup>.

Zundel utilise l'image du concert pour montrer cette communion qui naît de la solitude des consciences.

Comme dans un concert, l'unanimité de l'admiration et de la ferveur ne naît point de la masse mais de la solitude de chacun, dans une communion qui est un échange de recueils<sup>76</sup>.

Car vous en avez la connaissance expérimentale, vous savez très bien qu'il y a des moments où être ensemble favorise la solitude. [... II] y a là un phénomène d'une puissance extraordinaire qui pénètre notre inconscient, qui l'apaise, qui le transforme et qui lui permet de communier avec l'inconscient des autres si bien qu'à certains moments dans un concert, on peut se retrouver dans une seule et même respiration. [... La] communion avec quelqu'un d'autre, qui est d'autant plus profonde qu'elle s'enracine dans cette solitude où chacun se retrouve à la racine de la vie des autres car, comme chacun s'enracine dans la même présence, lorsqu'on atteint à cette présence, on sait comment ne faire qu'un<sup>77</sup>.

Ainsi, une société humaine fonde son devenir de «communion» sur des consciences éveillées et demande d'être ordonnée de manière à favoriser leur éclosion. La société est donc un moyen subordonné aux «solitudes». De cette manière, une collectivité cesse d'être une foule régie par ses automatismes matérialistes et se transforme en communiant

<sup>73</sup> Maurice ZUNDEL, *Quel homme et quel Dieu*, p. 222.

<sup>74</sup> Maurice ZUNDEL, «Les droits de l'homme», p. 7.

<sup>75</sup> Maurice ZUNDEL, *Retraite à Écogia*, 14-17 juillet 1950, p. 37.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>77</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, 30 janvier 1972, p. 44.

à la valeur à protéger. Là réside la solution à l'humanisation de la société. «Toute notre action extérieure, toute notre action civique sera radicalement transformée si elle est orientée vers cette inviolabilité humaine et si nous voulons justement réaliser la communauté à travers la solitude où chacun devient unique et irremplaçable<sup>78</sup>».

On peut se demander comment l'insistance de Zundel sur le cheminement personnel s'ouvre à la problématique de l'organisation du travail et des structures sociales. Pour répondre à cette question, il faut d'abord se rappeler que la société qu'il propose s'appuie sur les concepts de droit et de droit de propriété<sup>79</sup>.

Ainsi, selon lui, *«les droits des nations sont des droits de l'esprit»*. Et il ajoute avec certitude qu'«il n'y en a pas d'autres<sup>80</sup>». Ici, le texte réfère à la nation mais l'affirmation de Zundel s'applique en réalité à toute entité humaine, qu'il s'agisse d'une communauté familiale, locale ou nationale, ou qu'il s'agisse d'une organisation du travail ou d'une institution publique.

Nous avons vu au début de ce chapitre que les «droits de l'esprit» sont liés à «l'homme potentiel». Par conséquent, les «droits des nations» réfèrent à ces mêmes droits, c'est-à-dire qu'ils renvoient à un bien que l'homme ne peut saisir que du dedans. En ce sens, «la seule ambition légitime» d'une nation est celle-ci :

D'assurer, à chaque citoyen, le maximum de chance pour le plein développement de sa vie spirituelle, en préservant celle-ci de toutes les servitudes qui peuvent, du dehors, entraver sa liberté. Là se termine l'oeuvre de la cité, là est la fin de l'État, car le bien de l'homme est intérieur à l'homme et relève de cette création personnelle qui demeure le secret de la conscience<sup>81</sup>.

Aux yeux de Zundel, la société est un acteur majeur dans le développement de l'homme. Selon l'organisation qu'elle se donne, elle devient un atout qui peut l'accélérer ou elle devient un obstacle qui le ralentit ou l'empêche. «Si je m'associe avec d'autres,

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>79</sup> Le «droit» et le «droit de propriété» ont été abordés au début de ce chapitre, voir les sections 2.1 et 2.2.

<sup>80</sup> Maurice ZUNDEL, *L'homme passe l'homme*, p. 170.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 170.

aussi bien, c'est pour accéder plus rapidement et plus sûrement à cette possibilité du Don total, à cette offrande intérieure, dont le rayonnement est le véritable Bien d'une société humaine, comme il est le suprême épanouissement de la liberté de chacun et de tous<sup>82</sup>.»

Concrètement, cela signifie que chaque communauté, dans le respect de ses particularités et en mettant ses possibilités et ses ressources à contribution, est invitée à établir les conditions sociales, économiques et culturelles les plus favorables à la libération de l'homme. En faveur de cet accomplissement : «Toutes les activités, tous les métiers, toutes les lois, toutes les institutions prennent rang de moyen et lui doivent être subordonnés<sup>83</sup>.» L'extension de la propriété à tous et la possibilité pour chacun de se qualifier au maximum sont des applications de ce rôle, qui impliquent d'éradiquer la pauvreté matérielle et d'offrir les mêmes chances à tous. C'est de cette façon qu'une société favorise la vie de l'esprit par laquelle il est possible d'espérer qu'une solidarité durable survienne. C'est ainsi qu'une société – ou par extension une communauté, une institution ou un milieu de travail – peut créer un climat qui favorise le développement personnel de l'homme.

Le Bien commun consiste dans le rayonnement universel de la Lumière qui est la Vie de l'esprit. Il coïncide avec l'épanouissement de notre liberté, d'autant mieux assuré que celle-ci s'est davantage affranchie de toute entrave extérieure et de toute limite intérieure. Le rôle de *la société* est de coopérer à cet affranchissement, en réduisant au minimum le poids des nécessités matérielles et en incorporant, dans ses institutions, tout ce qui est de nature à favoriser le développement des valeurs spirituelles. Elle peut beaucoup dans l'ordre des *moyens* qui sont la condition normale d'un progrès sûr et harmonieux, et, dans ce sens, elle constitue un facteur indispensable de biens communs très précieux, mais elle ne peut rien au niveau de la *Fin*, étant par *elle-même* incapable du Bien commun qui ne peut mûrir que dans une conscience personnelle, au prix du don de soi<sup>84</sup>.

Si la liberté doit faire ses gammes avant d'atteindre sa maîtrise, encore faut-il qu'elle dispose d'une atmosphère qui n'annule point son effort. La société doit lui assurer le climat indispensable à son développement. Elle ne peut évidemment accomplir, à la place de l'individu, la démission intime qui

---

<sup>82</sup> Maurice ZUNDEL, *Retraite à Écogia*, 14-17 juillet 1950, p. 37.

<sup>83</sup> Maurice ZUNDEL, *Itinéraire*, p. 65.

<sup>84</sup> Maurice ZUNDEL, *L'homme passe l'homme*, p. 180-181.



conditionne l'épanouissement de sa personnalité, mais elle peut et elle doit créer une ambiance qui la favorise, en subordonnant rigoureusement toutes les ressources dont elle dispose à la primauté de l'esprit. Elle n'existe pas pour autre chose, et la mission essentielle des hommes d'État consiste, précisément, à garantir, par des institutions appropriées, la pleine indépendance de cette vie intérieure, qui est l'unique trésor de l'humanité<sup>85</sup>.

Étant donné qu'une société humaine se construit à travers l'humanisation des personnes, Zundel est conscient de l'apparente impossibilité d'y arriver puisque son commencement dépend de la fin. Selon lui, il importe pourtant de retenir que la société humaine constitue une direction qu'il ne faut jamais perdre de vue.

On pourra naturellement dire de cette vision idéale ce que Lénine disait «de la phase suprême du communisme», pour qu'elle devienne réelle il faudrait : «un tout autre homme que celui d'aujourd'hui».

Nous sommes, assurément, dans le cercle, comme c'est toujours le cas dans notre devenir. Il faudrait mettre la fin au commencement pour être sûr de l'atteindre. Il suffit pourtant d'en reconnaître *l'exigence* pour savoir quelle route n'y peut conduire. Nous ne croyons pas l'homme parfait. Nous le croyons perfectible. La perfection ne sera jamais réalisée par tous, ni en même temps, ni au même degré. Elle est une *direction* plus qu'un achèvement. Il s'agit de l'inscrire, justement sous cet aspect, comme une ligne de visée, dans toutes nos institutions. C'est pourquoi nous avons dit, si souvent, qu'un ordre authentique ne peut s'établir *qu'en direction de l'homme possible*<sup>86</sup>.

Zundel est également conscient qu'il faudra encore beaucoup de temps pour qu'on en arrive à une humanité de qualité, c'est-à-dire «où la personnalité serait développée chez la plupart au point qu'ils puissent immédiatement communier, communier dans l'universel<sup>87</sup>». Même si le parcours sera long avant que l'expérience humaine devienne personnifiante, personnalisante et libératrice, même si l'avènement d'une société humaine constitue une immense entreprise, y renoncer serait ni plus ni moins que sacrifier l'homme. «L'entreprise est difficile et le succès problématique : mais il est

---

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 188-189.

<sup>86</sup> Maurice ZUNDEL, *Croyez-vous en l'homme?*, p. 90-91.

<sup>87</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, 8-9 février 1964, p. 19.

impossible d'y renoncer sans retomber dans la collectivité biologique, étrangère au droit et hostile à la liberté<sup>88</sup>.»

Finalement, Zundel est conscient que les retombées demeurent imprécises puisqu'il est impossible de connaître à l'avance le nombre de personnes qui deviendront pour tous un «bien commun». Malgré cette incertitude, nous devons, selon lui, maintenir cette direction.

Quand il n'y en aurait qu'un sur cent mille, un sur un million, qui se réalisât avec cette plénitude, mais porté par l'assentiment des autres, dans une conspiration d'estime et d'amitié qui amorce en chacun une promotion identique : c'est en vue de lui, dans l'attente de lui, qu'il faudrait organiser l'école et l'usine, la ferme et la cité, en faisant de chacun de ces milieux un *instrument d'humanisation*<sup>89</sup>.

Pour se convaincre de la clairvoyance de Zundel, il est utile de se rappeler que l'Histoire a connu plusieurs tentatives de transformation sociale. Or, nous devons admettre que les conflits et les injustices persistent. Selon lui, seule une direction en faveur de «l'homme possible» peut conduire à la générosité qui sortira notre monde de l'obscurité.

La civilisation n'est qu'une forme plus raffinée de barbarie, dès qu'elle vise à autre chose qu'à mettre l'homme en pleine possession de sa vie spirituelle, afin qu'il soit en état de collaborer avec Dieu.

C'est la seule considération qui puisse inspirer un désintéressement véritable, et incliner au sacrifice d'avantages matériels, qui ne sauraient l'emporter, au regard de l'homme qui a reconnu les profondeurs de la vie, sur les exigences imprescriptibles du règne de Dieu.

C'est le devoir des chrétiens de ramener toutes les questions, par l'orientation même de leur vie, à cet unique problème : Oui ou non, Dieu passera-t-Il? Sommes-nous prêts à nous effacer devant Lui<sup>90</sup>?

---

<sup>88</sup> Maurice ZUNDEL, *Itinéraire*, p. 65.

<sup>89</sup> Maurice ZUNDEL, *Croyez-vous en l'homme?*, p. 89.

<sup>90</sup> Maurice ZUNDEL, *Recherche de la personne*, p. 249.

Et alors, lorsque Zundel trace le portrait d'une société humaine, donc engagée dans le développement personnel de ses membres, son modèle se superpose en quelque sorte à celui de l'Église.

Il s'agit de construire une société de ce type qui n'a jamais été conçue que par le Christ et qui devrait être, qui serait ou que serait l'Église si nous vivions dans son mystère christique. Car c'est cela précisément le mystère de l'Église dans la prière sacerdotale, dans son dynamisme sacramentel. Le mystère de l'Église, dans cette présence de Jésus qui scande tout le mystère de l'Histoire, le mystère de l'Église, ce serait et ce doit être une société qui a ses assises dans la solitude de chacun<sup>91</sup>.

#### 4.2 La société inhumaine engendre deux humanités

À l'opposé, une communauté dont l'organisation et l'activité vont dans le sens de la «biologie<sup>92</sup>» mène à deux humanités : une qui favorise quelques privilégiés et l'autre asservie par ceux-ci et subissant le ressac de leurs privilèges. La présence de deux humanités constitue un milieu conflictuel permanent qui provoque des rébellions, souvent fort justifiées, dont l'issue peut s'étirer dans le temps. Elle suscite également l'adhésion à des groupes douteux et habiles à faire miroiter un meilleur sort à ceux dont la condition est précaire et qui n'ont rien à perdre à suivre quelqu'un qui promet de les sortir de leur misère. Dans pareils cas, ces groupes nouvellement constitués continuent d'être une «biologie collective» et leurs membres n'ont pas fait de gain au plan de leur humanisation.

Tout en conseillant la prudence, Zundel juge qu'il est urgent d'entreprendre des réformes partout où un système perpétue deux humanités. En ce sens, il est impérieux de modifier les règles permettant à certains de s'enrichir légalement, alors qu'en réalité, leur fortune est illégitime.

---

<sup>91</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, 30 janvier 1972, p. 44.

<sup>92</sup> Le mot «biologie» est utilisé ici au sens que Zundel l'entend, c'est-à-dire une société qui perpétue «l'homme-robot», «l'homme préfabriqué», «l'homme possessif».

En dénonçant ainsi avec vigueur l'existence de deux humanités, Zundel veut protéger cet homme auquel il croit. Il cherche aussi à sauver Dieu parce que l'existence de deux humanités concourt à l'ignorance de Dieu en faussant son visage.

Comment croire, en effet, à un royaume de Dieu intérieur à soi si l'on est constamment piétiné dans sa dignité humaine. [...]

Le paradoxe de la pauvreté évangélique, c'est qu'elle nous commande d'extirper la misère autant qu'elle nous presse de supprimer la richesse, pour qu'il n'y ait plus deux humanités, séparées par la frontière infranchissable qui oppose pénurie à l'abondance.

Nous sommes à la vingt-cinquième heure d'une réforme de structures trop longtemps attendue. Nous n'avons pas une minute à perdre. Mettons-nous à l'œuvre sans vaines déclamations, en nous rappelant que tous nos droits n'ont qu'une seule et unique justification : faire de nous un espace de générosité<sup>93</sup>.

Il est déroutant de constater à quel point l'humanité est marquée par autant de situations qui perpétuent l'exploitation de l'homme par l'homme. Quelle est la dynamique qui engendre ce phénomène? D'abord, il est évident pour Zundel que les multiples révolutions contre l'aliénation de l'homme n'ont pas conduit aux résultats escomptés du fait d'une analyse incomplète sur la nature profonde de l'homme. Outre cette erreur fondamentale évoquée sous différents angles dans le mémoire, Zundel identifie, à la lumière des situations que l'histoire a connues, trois sources à l'exploitation économique de l'homme par l'homme<sup>94</sup>. D'abord, il mentionne l'anonymat du capital. En effet, les argents investis sont de toute provenance et, généralement, les investisseurs sont ignorants du sort réservé à la main d'œuvre dont le rendement est étroitement étudié en vue de rentabiliser le capital. Il en résulte une sorte de complicité inconsciente liée à la multiplication des intermédiaires par qui le capital transige. Un deuxième facteur est attribuable à l'existence de «l'abondance», quelle que soit l'origine de la fortune. Que celle-ci soit attribuable à la chance, aux efforts pénibles et persévérants d'une personne ou à l'implantation d'une technologie plus performante, l'abondance, qui prend sans cesse de l'ampleur, devient un pouvoir de plus en plus grand. L'abondance dispose alors du sort d'un nombre grandissant de personnes qui dépendent d'elle. Les risques d'abus

---

<sup>93</sup> Maurice ZUNDEL, *Je est un autre*, p. 154.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 140-143.

deviennent réels quand la préoccupation dominante est l'accroissement du rendement au moindre coût. Finalement, il associe la troisième source d'exploitation au déséquilibre engendré par le phénomène «abondance et pénurie». Cette situation fait en sorte que celui qui se retrouve en situation précaire n'a pas d'autre choix que de s'incliner devant l'abondance avoisinante et de se soumettre aux conditions imposées. Que la personne les accepte n'élimine pas pour autant la situation d'exploitation puisque sa liberté est contrainte.

L'une ou l'autre des trois sources d'exploitation susmentionnées peut agir isolément, mais la présence simultanée des trois constitue la conjoncture parfaite de l'exploitation économique de l'homme par l'homme : anonymat du capital, pouvoir de l'abondance et déséquilibre abondance-pénurie.

Sous un autre angle, Zundel constate à travers l'histoire que l'exploitation a toujours accompagné le développement des grandes civilisations. Celles-ci, en prenant de l'expansion, en viennent à instaurer des mécanismes multiples afin de gérer de plus en plus de personnes et de plus en plus de services. Bref, s'installent progressivement la spécialisation et le contrôle avec tous les glissements et dérapages potentiels. Le même danger s'applique à toute organisation placée devant le fait de devoir diriger des ensembles de plus en plus complexes ou de plus en plus étendus.

#### 4.3 Le combat contre le chômage

Le chômage constitue aussi une réalité qui affecte la dignité du travailleur. Celui-ci se sent écrasé sous le poids des responsabilités, accru par la baisse soudaine de revenus. Plusieurs perdent leur estime d'eux-mêmes, se sentant dépréciés ou déshonorés. Bref, la plupart des gens conviennent que le chômage est une situation qui, généralement, va dans le sens contraire de l'élévation de l'homme. Zundel a été témoin de la crise qui sévissait dans les années trente et ses textes témoignent du souci qu'il avait de combattre le chômage que cette crise avait généré. Il en a cherché la source et les solutions. Sachant que chaque époque a ses particularités, nous ne retenons ici que les aspects de sa pensée ayant une portée plus générale et encore actuelle.

#### 4.3.1 Réglementer la production internationale

Déjà en 1933, Zundel saisissait que le problème du chômage découlait d'une économie de plus en plus caractérisée par une interdépendance internationale. C'est pourquoi il dénonçait le manque de réalisme des politiques nationales. La non reconnaissance de cette interdépendance perpétuait selon lui l'impuissance des pays à résoudre véritablement leurs problèmes de chômage ainsi que certains conflits internes et externes.

Selon lui, cette interdépendance économique commandait d'élargir le regard. En ce sens, il estimait que le caractère de la crise était d'abord spirituel, puis international. Par conséquent, les solutions devaient aussi rencontrer cette «double exigence». À cet égard, Zundel a soumis des propositions pour une organisation financière mondiale «respectueuse des autonomies nationales dans l'ordre politique, [et qui] contribuerait à accroître leur essor spirituel, tout en neutralisant les dangers de leurs compétitions<sup>95</sup>».

Les mesures proposées avaient en commun de réglementer la production internationale, car Zundel percevait dans la surproduction une source d'injustice, de misère, de conflit et de chômage. Elle crée un déséquilibre «pénurie-abondance» dans lequel une majorité devient prisonnière du pouvoir d'abondance d'une minorité.

#### 4.3.2 Créer des emplois non commerciaux

Dans un essai de la même époque, Zundel cible encore la surproduction et la concurrence comme étant des causes directes de la crise. Pour contrecarrer le chômage qu'elles entraînent, il avance une deuxième avenue : «les travaux à entreprendre doivent être improductifs et inutiles, dans le sens commercial de ces mots - viser à la beauté et à la dignité de la vie : travaux d'assainissement, routes, parcs, hôtels de ville, hôpitaux, musées, écoles, bains, cathédrales, etc.<sup>96</sup>».

---

<sup>95</sup> Maurice ZUNDEL, «Le problème du chômage», p. 6.

<sup>96</sup> Maurice ZUNDEL, «Combattre le chômage», p. 1.

Au passage, il importe d'attirer l'attention du lecteur sur le fait que Zundel établit un lien entre, d'une part, la beauté et la dignité et, d'autre part, les travaux assurant l'entretien des équipements immobiliers et la qualité de l'environnement matériel. Ce lien sous-entend que le milieu physique peut être évocateur de beauté et de dignité et, de ce fait, peut éveiller et nourrir ces valeurs en l'homme. Nous pouvons déduire des propos de Zundel que l'environnement matériel peut avoir un impact sur la libération de l'homme.

Au delà de sa préoccupation immédiate de combattre le chômage, la création d'emplois «gratuits» revient aussi parmi les mesures qu'il propose en faveur d'une société humanisante.

La production des valeurs consommables ne peut occuper tout le monde. Il n'est pas souhaitable qu'elle le fasse. Il faut reconnaître la légitimité d'un travail producteur de valeurs proprement humaines : Art, Science, Religion, et tout ce que l'on comprend aujourd'hui sous le nom d'Urbanisme. Il faut pouvoir rétribuer ce travail que nous appellerons gratuit, par opposition au travail matériellement productif que nous appellerons économique. C'est naturellement le travail économique qui rétribuera le travail gratuit, lequel créera pour lui, en échange, le milieu élevé où la vie peut atteindre à l'humanité<sup>97</sup>.

#### 4.3.3 Subordonner la technologie à la dignité humaine

Les mesures proposées par Zundel visaient également à s'assurer que «les développements techniques [du marché mondial] soient absolument subordonnés à la dignité humaine des travailleurs, aux possibilités de l'économie mondiale et à l'équilibre spirituel de la civilisation<sup>98</sup>». Il avait pleinement conscience que les progrès techniques entraînent progressivement une réduction de la main d'œuvre. Pour s'affranchir de ce phénomène, il suggérait qu'une nouvelle technologie soit autorisée en autant qu'elle s'accompagne d'un dépôt d'un capital dont la rente puisse assurer la subsistance des personnes exclues par l'instauration de moyens techniques plus performants<sup>99</sup>. De plus, il

---

<sup>97</sup> Maurice ZUNDEL, «Pour une vie humaine» : [n.d.] (±1933 : article rédigé pendant la crise économique mondiale pour parution dans une revue ou un journal), p. 5; *Recherche de la personne*, p. 164; *L'homme passe l'homme*, p. 205.

<sup>98</sup> Maurice ZUNDEL, «Le problème du chômage», p. 4.

<sup>99</sup> Maurice ZUNDEL, *Recherche de la personne*, p. 163-164; *L'homme passe l'homme*, p. 197-198.

proposait la mise en place d'instances ayant pour fonction d'identifier les compétences libérées par l'avènement d'une nouvelle technologie ainsi que les mesures permettant leur transfert dans des domaines connexes.

À la lumière de ce qui précède, il est permis de penser que Zundel souscrirait aujourd'hui à la proposition défendue par Jean-Marc Ferry en faveur d'un «revenu de citoyenneté» ou d'une «allocation universelle<sup>100</sup>». En effet, au delà du fait que Zundel préconise la contribution de l'homme dans la satisfaction de ses propres besoins matériels, on constate qu'il ne perd jamais de vue le contexte global dans lequel vit le travailleur. Aussi, comme nous venons de le voir, il accorde une égale valeur au travail rémunéré et au travail gratuit. Ces deux aspects de sa pensée nous portent à croire qu'il serait en accord avec le concept de revenu de citoyenneté. D'ailleurs, un passage datant de 1933 va dans le sens de cette hypothèse. Celui-ci réfère justement à la situation des exclus du système économique de cette époque. «Un homme qui vit humainement, en se conformant sans cesse aux exigences de l'esprit, honore assez l'humanité pour mériter d'autrui sa subsistance matérielle, s'il est incapable d'y pourvoir lui-même<sup>101</sup>.» Rappelons que l'incapacité, chez Zundel, réfère autant aux obstacles internes qu'externes.

Même si Zundel met des conditions à l'implantation d'une nouvelle technologie, il serait faux d'y voir une condamnation de la technologie elle-même. Il se réjouit au contraire qu'elle vienne libérer l'homme de tâches fastidieuses. Par exemple, il prend la peine de préciser que «[la] condition de manœuvre à perpétuité n'est évidemment pas compatible avec le souci de la promotion humaine qui doit prévaloir sur tous les autres dans une véritable communauté de travail<sup>102</sup>.» D'où son idée de répartir la corvée des

---

<sup>100</sup> Il s'agit d'un revenu d'existence dissocié en tout ou en partie du travail lui-même et dispensé à tous les citoyens. Cette proposition repose sur le principe que la production est de plus en plus redevable au savoir technique qui s'inscrit bien en amont de la production elle-même. De ce fait, le savoir constitue un patrimoine collectif par rapport auquel il devient impossible de déterminer la part réelle de chacun dans l'activité économique, voir Olivier MONGIN, «Pour une autre valorisation du travail. Défense et illustration du secteur quaternaire. Entretien avec Jean-Marc Ferry» : *Esprit* (juillet 1997, no 234), p. 5-17; Jean-Yves CALVEZ, *Nécessité du travail* [...], p. 20-27.

<sup>101</sup> Maurice ZUNDEL, «L'esprit de paix» : *Bulletin catholique international* (novembre 1932, no 75), p. 3.

<sup>102</sup> Maurice ZUNDEL, «Vers quelle pauvreté», p. 4.



tâches répétitives ou ingrates en les confiant aux membres d'un service civil, jusqu'à ce que la technologie puisse substituer au travail de l'homme.

Par contre, il est conscient de la montée de la matérialisation du travail à mesure que la technologie se perfectionne et se concentre en de grands ensembles de production. Ce phénomène engendre une complexification des organisations et une spécialisation des responsabilités qui exigent la mise en place de mécanismes de contrôle, de mobilisation et d'unification. Tout cela peut conduire à concevoir le travailleur comme un simple instrument technique, tant le manoeuvre que l'ingénieur. C'est pourquoi, tout en se réjouissant du développement technologique, il affirme qu'aucune technologie ne doit avoir préséance sur l'homme, quelle que soit la forme que prennent les milieux de travail.

Nous soulignons que l'analyse rapportée dans ces lignes remonte aux années trente. Elle prend donc appui sur l'économie et les politiques en vigueur à ce moment-là. Or, le portrait que Zundel en tire pourrait tout aussi bien s'appliquer à la réalité économique de 2004. Il surprend par son caractère visionnaire, percevant déjà qu'une interdépendance internationale se profilait derrière les problèmes nationaux. De même, il est saisissant de constater comment il identifie très tôt l'absence de la dimension spirituelle comme étant au cœur de la problématique économique. Ses écrits ultérieurs iront toujours dans le même sens, témoignant par le fait même de la cohérence de sa pensée. Aussi, comment ne pas remarquer à quel point Zundel est habité par la question de la sécurité matérielle. Étant sensible à tout ce qui fait obstacle au déploiement de la personne en l'homme, il a combattu la misère avec acharnement puisque celle-ci constitue un obstacle majeur à la promotion humaine. Cela démontre bien le caractère pragmatique et réaliste des objectifs qu'il poursuit bien que ceux-ci concernent l'esprit. Cela démontre également comment sa façon d'aborder l'homme est globale, y intégrant toutes les dimensions de l'existence humaine à la fois. C'est pourquoi plusieurs ont qualifié la pensée de Zundel de «réalisme mystique». Cet épithète, Zundel ne l'a pas nié. C'est celui qu'il attribue lui-même à l'enseignement de Jésus<sup>103</sup>.

---

<sup>103</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, 3 février 1963, p. 3-4.

#### 4.4 Le point de vue de Maurice Zundel sur les systèmes politiques et économiques

En plus d'être témoin de la crise des années trente, Zundel a assisté à la montée du communisme. Ce phénomène l'a amené à analyser ce système basé sur la lutte des classes et qui se voulait démocratique en remettant le pouvoir entre les mains du peuple. Il a aussi examiné son économie de type collectif dans laquelle la mise en commun concerne à la fois la production et la consommation. Par ailleurs, Zundel s'est penché également sur le système démocratique des sociétés occidentales qui disent appartenir au «monde libre» et dans lesquelles on retrouve habituellement une économie de type capitaliste. A priori, les deux régimes politiques et économiques reçoivent l'assentiment de Maurice Zundel. Comme il le dit lui-même : «Tous les systèmes sont acceptables». Mais il précise ensuite le critère qui, à ses yeux, détermine la validité des systèmes : «[À] condition qu'ils satisfassent à cette vocation de la propriété qui est de garantir notre liberté et d'aboutir à ce don où s'accomplit la divine pauvreté qui est la première béatitude<sup>104</sup>.» Mais voyons de plus près ce qu'il pense de ces systèmes.

##### 4.4.1 L'appréciation de Maurice Zundel des systèmes politiques des républiques populaires et des sociétés démocratiques occidentales

C'est à partir de ce principe fondamental que Zundel analyse les deux principaux régimes politiques que le 20<sup>e</sup> siècle a connus. Tout d'abord, lorsque Zundel aborde le régime politique des républiques populaires, le communisme, il reconnaît toujours le bien-fondé de l'intuition de Marx de souhaiter que l'homme ne soit plus traité comme une marchandise. Toutefois, il dénonce l'impérialisme communiste dans lequel la primauté est accordée à la masse. À ses yeux, ce discours séduisant devient le «ferment» de ce qu'il appelle une «mystique du peuple<sup>105</sup>». C'est pourquoi il dit que les communautés qui adhèrent à la philosophie sociale communiste adhèrent en même temps à une erreur majeure.

L'erreur fondamentale qui vicie toutes les doctrines politiques sur lesquelles les communautés humaines ont tenté de se fonder jusqu'ici et que l'on peut exprimer dans la formule suivante : chaque personne est tout entière au

---

<sup>104</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Centre Charles Peguy*, 16 février 1964, p. 40.

<sup>105</sup> Maurice ZUNDEL, *Silence, Parole de vie*, p. 208-213.

service de la collectivité, qui peut disposer d'elle, comme la fin tient sous sa dépendance les moyens dont elle est la raison d'être<sup>106</sup>.

Cette méprise constitue dans les faits le «reniement de tout ce qui est proprement humain en l'homme [...] l'esprit<sup>107</sup>». En effet, le fait que la collectivité devienne la fin poursuivie porte atteinte à l'accomplissement de la personne, en ignorant sa vocation spirituelle qui est de devenir un être libre. Ainsi, sacrifier des hommes pour assurer l'avenir d'une collectivité est contraire à cette vocation. Cependant, s'il dénonce le communisme comme système politique, il ne rejette pas pour autant la propriété collective, comme nous l'avons vu au début de ce chapitre.

Quant au régime démocratique des sociétés occidentales, Zundel estime que le pré-requis essentiel pour qu'on puisse le qualifier d'humain est absent. En effet, l'inexistence de l'homme véritable, c'est-à-dire l'inexistence de l'homme libéré de ses déterminismes, affecte la capacité de ces sociétés de concevoir un système orienté véritablement vers la libération de l'homme. C'est pourquoi ce système tolère en son sein la présence de la richesse et de la pauvreté. Il entretient par le fait même une sorte d'obscurité sur Dieu. «L'homme esclave ne peut voir en Dieu qu'un despote; et un esclave veut de toutes ses forces – s'il a encore en lui une étincelle d'humanité – se délivrer du despote<sup>108</sup>.»

D'un côté, nous avons le communisme qui confond l'homme avec «l'homme-masse». De l'autre, la démocratie occidentale qui reproduit «l'homme-espèce zoologique<sup>109</sup>». Ainsi, ni l'un ni l'autre ne suscite l'Homme. Selon Zundel, cette situation est dramatique parce qu'elle met le monde «devant la solidarité insoluble entre l'Homme et Dieu : L'Occident compromet Dieu et les Républiques populaires compromettent l'Homme<sup>110</sup>».

---

<sup>106</sup> Maurice ZUNDEL, *L'homme passe l'homme*, p. 164.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>108</sup> Maurice ZUNDEL, *Ton visage, ma lumière*, p. 39.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 40.

Nous pouvons malgré tout entrevoir que Zundel a confiance dans la démocratie. En ce sens, il dit : «Il n'y a aucun doute pour nous qu'un régime sincèrement démocratique est *théoriquement* le meilleur, et qu'il répond seul *pleinement* à l'équation que nous avons établie entre le bien commun et le bien universel<sup>111</sup>.» Aussi, il parle de la démocratie en terme «d'un beau rêve». Il dit même qu'elle est «un devoir que le souci de notre dignité nous prescrit d'accomplir<sup>112</sup>».

On peut dire que la république, au sens de démocratie, (il faudrait dire : prosopocratie – gouvernement de la personne) est un *devoir*. Je ne puis remettre inconditionnellement à quiconque ce qui est, pour moi, un instrument indispensable d'humanisation. Je garde toujours la responsabilité foncière de cet instrument d'humanisation, dont la légitimité se tire tout entière du concours qu'il offre à ma libération<sup>113</sup>.

Par contre, Zundel est pleinement conscient de la difficulté d'atteindre la «vraie démocratie<sup>114</sup>» du fait qu'elle implique, nous dit-il, de retrouver «ce sens de l'homme, ce sens de la solitude, ce sens de l'inviolabilité<sup>115</sup>». C'est, selon lui, la seule voie pouvant conduire à la véritable égalité. Dans cet esprit, il soulève le paradoxe des sociétés qui, soi-disant, proposent un «monde libre» alors qu'elles n'offrent pas vraiment d'avenues orientées vers la libération de l'homme et de ses besoins. Elles se présentent chacune comme étant le système offrant à tous l'égalité politique alors qu'elles sont complices de plusieurs situations inhumaines. Selon Zundel, pour qu'un système puisse prétendre promouvoir efficacement l'homme, il faut que l'égalité politique dont il se targue prenne appui sur des conditions de vie décentes qui rendent cette promotion possible. Dit autrement, un système ne peut favoriser la liberté s'il maintient l'homme dans la misère.

Que voyons-nous? Un Occident qui se réclame encore vaguement, plus ou moins vaguement, de Dieu; un Occident qui est fier de proclamer à tous les échos l'égalité politique, mais un Occident qui tolère, qui admet, qui défend parfois un ordre social inhumain. [...]

---

<sup>111</sup> Maurice ZUNDEL, *L'homme passe l'homme*, p. 184.

<sup>112</sup> Maurice ZUNDEL, «Une civilisation inhumaine. Lettre adressée au Directeur du journal» : *Le Journal d'Égypte* (28 septembre 1945), p. 8.

<sup>113</sup> Maurice ZUNDEL, *Retraite à Écogia*, 14-17 juillet 1950, p. 37.

<sup>114</sup> La définition d'une «vraie démocratie» se retrouve dans ce chapitre à la section 3.3.

<sup>115</sup> Maurice ZUNDEL, *Récollecion au Cénacle*, 30 janvier 1972, p. 45.

Mais qu'importe l'égalité politique, si l'inégalité économique est un rouleau compresseur qui empêche l'individu d'accéder à la personne, qui empêche l'homme d'atteindre à sa dignité<sup>116</sup>.

La méconnaissance de l'homme, facteur commun aux deux systèmes politiques, explique donc pourquoi Zundel conclut que la société occidentale démocratique et le communisme arrivent au même résultat. Selon lui, leurs propagandistes respectifs «n'ont jamais atteint le fond de l'homme en eux-mêmes et qu'ils ne peuvent orienter leurs semblables vers une réalité qui leur est inconnue<sup>117</sup>». En ce sens, il refuse de condamner l'un et l'autre. Ce sont deux systèmes inhumains lorsqu'ils ne servent pas à la libération de l'homme, lorsqu'ils ne sont pas animés du «sens de l'homme». Et, à ses yeux, la condition pour actualiser un système humain est la même que celle qui a été évoquée au sujet de la démocratie du travail : la présence d'un noyau de personnes ou d'une personne en situation d'influence dont la libération est déjà en route.

#### 4.4.2 L'appréciation de Maurice Zundel des systèmes économiques de type collectif et privé

Concernant plus précisément l'approche économique de ces systèmes politiques, Zundel voit encore une parenté entre eux quant à leur perception matérialiste du droit de propriété. Selon lui, l'un et l'autre ont une «attitude qui dépersonnalise l'univers en nous dépersonnalisant nous-mêmes<sup>118</sup>». Ainsi, en ramenant tout à un objet, l'homme, dans les deux systèmes, est maintenu à l'état d'objet et ne peut rencontrer la Présence, ni en lui, ni en la matière.

Au regard de ce qui précède, le communisme n'a pas résolu les problèmes d'inégalité et d'iniquité qu'il pourfendait, même si son idéologie résulte des excès du capitalisme. Selon Zundel, ce système a proposé un régime économique collectif où le droit de propriété a été mal défini puisqu'il n'a pas cherché à clarifier son fondement : le devenir de l'homme. Il en est venu à matérialiser l'homme en le faisant servir à l'absolu défini comme étant la collectivité. C'est pourquoi, chaque fois qu'une personne s'est

---

<sup>116</sup> Maurice ZUNDEL, *Ton visage, ma lumière*, p. 38-39.

<sup>117</sup> Maurice ZUNDEL, *Quel homme et quel Dieu*, p. 227.

<sup>118</sup> Maurice ZUNDEL, *Retraite à l'Abbaye de Bellefontaine*, 19-23 janvier 1972, p. 93.

levée pour contester l'usurpation de son droit transformé en idéologie ou en subordination des personnes au groupe, le communisme du vingtième siècle a tenté directement ou indirectement de l'écraser.

Quant au système économique capitaliste dans lequel le capital est une propriété privée, Zundel constate qu'il s'est enfoncé dans l'accaparement des biens. Ce faisant, il s'est fermé à la collectivité et a dégénéré en matérialisme. «C'est la matérialisation de la propriété qui a donné lieu aux abus de capitalisme<sup>119</sup>», dit-il. En principe, le capitalisme vise à permettre à tous l'accès au capital en vue d'une indépendance matérielle les mettant à l'abri du besoin. Or, ce principe s'étirole si on refuse aux autres un droit égal au sien ou, encore, si la propriété est dissociée de la libération intérieure à laquelle elle doit servir. Et c'est le cas des systèmes capitalistes du vingtième siècle. Selon Zundel, même si chaque homme se retrouvait dans une situation où ses besoins matériels seraient comblés, le capitalisme actuel n'offrirait pas vraiment d'ouverture à la «solitude» des personnes puisque, de façon générale, la vie privée qu'il revendique ne va pas dans le sens de la promotion de la dignité humaine. Le capitalisme que l'on connaît est accompagné d'un esprit de possession qui contribue à enfermer l'homme sur lui-même.

#### 4.4.3 L'actualité de l'analyse économique de Maurice Zundel

Zundel signale que le matérialisme peut se traduire de manière très subtile et son emprise nous échapper. «Une idée, un sentiment, une conviction politique ou "religieuse", voire une adhésion ostentatoire au "spiritualisme", peuvent n'être que la couverture d'un matérialisme installé en nous<sup>120</sup>.» De nos jours, il semble qu'il se manifeste de manière plutôt explicite. Il fait même partie du discours dominant. À titre d'exemple, voici les propos recueillis par Michel Beaudin auprès du président d'une moyenne entreprise : «De ce temps-ci, avec la crise économique, là, vous avez des cerveaux pour une bouchée de pain<sup>121</sup>.» Cette façon de penser est devenue assez

---

<sup>119</sup> Maurice ZUNDEL, «Mystique d'élection» : *Courrier de Genève* (vers 1931-1933), p. 5.

<sup>120</sup> Maurice ZUNDEL, «Vrai et faux matérialismes» : *Choisir* (décembre 1960, no 14), p. 10.

<sup>121</sup> Michel BEAUDIN, «Un projet occupe déjà le terrain : la société comme marché. Fascination du credo libéral et solidarité sociale velléitaire chez les gens d'affaires francophones de Montréal», dans :

courante. On a jadis exploité la force de l'homme, on exploite maintenant sa matière grise. Dans les deux cas, on ne s'intéresse qu'à cette part en lui qui est utile, le temps qu'elle sera utile. L'homme est un intrant interchangeable du processus de production. Il est compartimenté et considéré comme un moyen servant l'économie dont la valeur se calcule en argent qu'il rapporte ou qu'il coûte. Nous sommes bel et bien devant une logique matérialiste de l'homme.

De plus, comme le souligne Zundel, la matérialisation de la matière amène l'homme à se traiter lui-même en objet. Le témoignage d'un autre dirigeant présente une situation où l'homme en vient délibérément à se diviser en dépit du malaise que cela suscite chez lui.

Ah oui. Entre autres, moi, quand je pars le matin, *je prends mon cœur, je l'arrache, le mets dans le congélateur puis je le reprends le soir*. C'est pas une vie complète, la vie d'un homme d'affaires, d'un entrepreneur, d'un gestionnaire. C'est un... Il y a un motif, un «*purpose*» limité à l'entreprise, qui est assez étroit et auquel on doit adhérer. Et *on fait des choses qu'on aimerait mieux ne pas faire, qu'on ne ferait pas dans un environnement familial, mais c'est la logique de la chose*<sup>122</sup>.

Cet extrait confirme ce que Zundel mettait déjà en lumière au temps de la crise des années trente : une organisation déshumanisante enferme aussi dans ses servitudes celui qui tire profit du système. Il y reviendra fréquemment, notamment dans ses livres *L'homme passe l'homme* publié en 1948 et *Morale et mystique* écrit en 1962. Dans ce dernier, il montre que l'aliénation du travailleur exploité, thème central de l'analyse marxiste, a son pendant tout aussi aliénant du côté de l'exploitant. En ce sens, le patron se réduit lui-même à l'état d'objet lorsqu'il s'enferme dans une logique d'appétit de richesse et de puissance. À la sortie de ce livre, Jacques Mercanton s'est demandé si la clairvoyance de Zundel serait entendue<sup>123</sup>. L'auteur constatait que la société était déjà pleinement dans l'ère technique avec tout son arsenal de contrôle, de surveillance et de

---

C. MÉNARD et F. VILLENEUVE (dir.), *Projet de société et lectures chrétiennes*. Montréal, Éd. Fides, 1997, p. 85.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>123</sup> Jacques MERCANTON, «Morale et mystique», p. 19.

sanction. Depuis, tel qu'il le prédisait, nous pouvons dire que l'état n'a pas cessé de se resserrer puisque la soif de possession est devenue de la démesure. Il suffit de penser aux fusions ou aux monopoles qui se réalisent dans le but de concentrer le capital et d'élargir le contrôle du marché.

C'est pourquoi l'analyse que faisait Zundel apparaît encore très actuelle. Le tir du développement économique ne s'est pas ajusté. Trop souvent la main d'œuvre est vue comme une dépense ou comme une ressource dont l'intérêt est d'en extraire la matière savante. Autrement dit, le travailleur subit de nos jours une forme d'aliénation plus sophistiquée, en apparence plus aseptisée. Pour sa part, l'employeur est lui aussi inconscient de l'exploitation qu'il s'impose à lui-même. Ce phénomène est d'autant plus présent que l'idéologie économique actuelle exerce chez plusieurs une sorte de fascination et d'adhésion inconditionnelles.

Et comment ne pas penser, à l'instar de Zundel, que les dirigeants tout comme les employés sont prisonniers dans le capitalisme actuel lorsque l'on songe aux gens d'affaires que Michel Beaudin a rencontrés et qui avouent s'activer dans un univers qu'ils apparentent à une guerre oppressante qu'ils n'ont pas choisie. L'auteur constate chez eux que la dynamique de cette guerre «est perçue comme une "fatalité", une réalité "inévitabile" qui échappe au contrôle tant des individus que des entreprises, des sociétés et des États; une réalité devant laquelle tous sont donc forcés de s'incliner<sup>124</sup>». Aussi, l'économie envahit l'espace bien au-delà de son terrain propre en cherchant à étendre de plus en plus ses règles aux sociétés. Ce qui amène un dirigeant à dire : «On ne vit plus dans des sociétés, on vit d'abord dans des économies. Et ça ne peut pas durer, à mon

---

<sup>124</sup> Michel BEAUDIN, «Un projet occupe déjà le terrain [...]», p. 66.



point de vue, parce que ce n'est pas vrai que l'économie va être la finalité. C'est un non-sens<sup>125</sup>.»

Notre économie ne donne-t-elle pas l'impression qu'employés et employeurs sont actuellement aussi enfermés dans leur esclavage qu'ils ne l'étaient du temps de Zundel?

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 69.

## CONCLUSION

Dans cet itinéraire en compagnie de Maurice Zundel, il s'est agi de mettre en lumière la direction qu'il propose pour favoriser la libération de l'homme et du travailleur. À cet effet, nous avons examiné son anthropologie théologique, sa pédagogie et sa pensée sur le travail.

Le premier chapitre a fait ressortir le lien indissociable que Zundel établit entre la liberté de l'homme et l'expérience de Dieu. Ainsi, l'homme va à sa propre rencontre dans la rencontre de la Présence qui l'habite au plus profond de lui-même. Ce chapitre a mis aussi en évidence que le Dieu Trinitaire de Jésus, qui est un Dieu totalement offert, révèle à l'homme que devenir libre, c'est devenir don. L'homme réalise son humanité à mesure qu'il se libère en devenant don. Son humanisation et sa libération se confondent dans une commune expérience de la Présence divine.

Les deux autres chapitres partagent la même préoccupation : favoriser la rencontre qui met l'homme sur la voie de la liberté. Quel que soit le thème abordé, la finalité de l'homme, à savoir devenir un être libre ou sujet de son existence, est toujours le vecteur et le moteur de la réflexion de Zundel, de ses conseils et de ses propositions.

De façon plus précise, le deuxième chapitre, qui abordait la pédagogie de Zundel, a montré que l'avènement de l'homme-sujet commande en priorité de traiter l'homme en sujet. Sur ce plan, Zundel nous dit d'orienter le regard vers «l'homme possible». Pour rejoindre l'homme dans ses profondeurs, l'important est de se préoccuper principalement des dispositions de son esprit. Comment? En créant un contexte qui favorise l'état de disponibilité et d'intériorité pouvant introduire l'homme sur la voie de la rencontre intérieure. Zundel estime que le rayonnement est le moyen le plus déterminant pour y parvenir. En effet, celui qui rayonne de la Présence est animé de Celle-ci, est orienté vers

Elle et est respectueux de cette même Présence en l'autre. De la sorte, le rayonnement communique la Présence et permet de communier à la personne véritable en l'autre. Zundel préconise également de respecter, de susciter et de nourrir l'élan de l'homme. Tout ce qui exprime une reconnaissance de la dignité de l'homme ou qui suscite son émerveillement sont des leviers majeurs favorisant son humanisation, quel que soit l'individu auquel nous nous adressons, le lieu où nous exerçons notre activité ou notre fonction.

Dans le troisième chapitre, il ressort que le travail favorise la libération s'il permet au travailleur d'exercer son action en sujet. Cette vision suppose qu'il puisse participer à la construction du milieu dans lequel il travaille. Aux yeux de Zundel, il s'agit là d'une condition incontournable pour que l'activité professionnelle contribue à l'humanisation de l'homme et de la société. La participation qu'il prône n'est pas pour autant un rejet de la hiérarchie des responsabilités. Il mise sur l'homme libre qui, à ses yeux, est en mesure de discerner et de soutenir la contribution spécifique de chacun. Cet homme libre peut également exercer suffisamment de jugement et de générosité pour élire des chefs capables de gérer la destinée des entreprises dans le respect de la dignité humaine.

En somme, Zundel conçoit que la libération de l'homme débute par un élan de désappropriation et qu'elle se poursuit et s'enracine par la suite dans la rencontre et l'abandon, c'est-à-dire en s'ouvrant à la Présence intérieure et en se laissant transformer par sa Vie. Il s'agit d'une libération qui emprunte la voie de l'intériorité et qui est étroitement liée à la mystique dans laquelle elle se vivifie. Il s'agit d'une approche qui va à l'encontre du courant prônant l'introspection. Elle s'oppose également à l'activisme contemporain et à la propension de l'homme à croire que c'est en changeant l'extérieur que le changement intérieur va se produire. La véritable humanisation que vise Zundel commande plutôt à l'homme de se transformer pour ensuite être en mesure de susciter des transformations autour de lui par la force de son propre rayonnement.

Par ailleurs, Zundel affirme que la libération de l'homme peut s'actualiser plus facilement s'il vit dans un milieu où le climat favorise sa démarche intérieure et s'il

dispose d'une aisance matérielle suffisamment généreuse qui le libère du souci constant du lendemain.

L'image du pèlerin aide à visualiser les conditions qui favorisent le cheminement de l'homme vers sa libération. Cette analogie permet aussi d'entrevoir l'esprit qui guiderait la gestion et les pratiques d'une organisation qui souhaiterait soutenir la démarche de libération du travailleur. On sait que le premier pas du pèlerin consiste à quitter son chez-soi familial. Ce pas capital suppose une décision que seule la personne en cause peut prendre. Toutefois, l'élan nécessaire à cette décision est généralement le fruit d'une lente préparation intérieure, elle-même alimentée par de multiples influences. Une fois lancé, le pèlerin marche seul sur le chemin. Se retrouvant dans un contexte inconnu, ses réflexes de survie refont vite surface et il se met à la recherche de balises pour retrouver un peu de sécurité. Ce réflexe demeurera récurrent tant qu'il n'aura pas apprivoisé les joies et les peines de l'imprévu et de l'inconnu. Sa route devient alors un chemin qui le conduit de plus en plus vers lui-même. Son pèlerinage devient une mise en mouvement qui s'alimente aux couleurs de la route et de ses richesses. En fait le pèlerinage est une «marche qui devient démarche». C'est devenir «soi-même un voyage<sup>1</sup>».

Notre comparaison montre que les fruits d'un pèlerinage se teintent des multiples influences ayant nourri l'esprit du pèlerin avant son départ, des conditions contribuant à sa mise en disponibilité une fois en route et de tout ce qui alimente son parcours par la suite. Cependant, aussi favorables soient-ils, tous ces facteurs ne peuvent se substituer à la personne elle-même. L'analogie aide à saisir que si des conditions extérieures peuvent susciter et soutenir une démarche, celles-ci ne sont pas suffisantes pour en garantir le déclenchement, puisque ce moment décisif ne peut advenir que dans la mesure où la personne le désire. Le changement commence seulement si une ouverture se crée au dedans de l'homme. Nous retrouvons ici la direction que Zundel nous indique de prendre

---

<sup>1</sup> Cité par Luc ADRIAN, *Compostelle. Carnet de route d'un pèlerin*, Paris, Éd. Presses de la Renaissance, 2002, p. 251.

pour favoriser la libération de l'homme : tout faire concourir pour que cette ouverture survienne, pré-requis indispensable à la rencontre de soi-même et de la Présence.

Poursuivre la réflexion sur la libération du travailleur reviendrait en quelque sorte à interroger les conditions qui actualiseraient cette direction de manière à ce que l'activité professionnelle devienne une «démarche» du travailleur vers lui-même. À quoi ressemblerait un milieu de travail orienté vers l'ouverture intérieure du travailleur? Une telle étude identifierait les conditions en milieu de travail qui seraient susceptibles d'éveiller le travailleur à cette ouverture et de soutenir sa quête de liberté à l'intérieur de son activité temporelle principale, le travail.

À la lumière des chapitres précédents, nous pouvons déjà entrevoir quelques pistes qui mériteraient d'être explorées. La première condition serait incontournable; Zundel lui-même la considère comme un pré-requis pour pouvoir soutenir les pas du travailleur vers la découverte de lui-même et de la Présence : orienter l'organisation vers «l'homme potentiel». L'homme est la valeur qui peut unir les efforts, susciter la solidarité et la vie dans un milieu donné. L'homme est la valeur rassembleuse. Concrètement, une telle organisation porterait attention à ce que l'homme porte en lui de beau, de généreux et de vrai et elle serait soucieuse que le travailleur accède à ce réel invisible en lui.

Une deuxième condition constituerait à prioriser la vie. Les travailleurs ont besoin de vivre et la vie jaillit en eux quand ils se sentent portés par leur élan, tel le pèlerin poussé par son élan à poursuivre sa route. Un milieu qui va dans le sens de la vie nourrit l'élan et concourt au mûrissement de fruits d'humanité, puisqu'il crée un climat qui permet à la dignité de se déployer. Parmi les ponts de vie pour lesquels une organisation peut faire une différence, trois applications particulières nous semblent prometteuses. D'abord, il s'agirait de faire en sorte que le travailleur puisse se donner dans un travail qui fasse appel aux aptitudes et aux intérêts les plus naturels chez lui afin que son travail soit une source d'émerveillement continu lui permettant de décoller de lui-même. Ensuite, l'évaluation du personnel serait centrée sur les possibilités créatrices des individus. Enfin, l'organisation privilégierait l'équité à l'égalité. En effet, si toutes les personnes sont également appelées à se libérer, la dignité de chacun, pour sa part, se

manifeste de façon variée et réclame une approche et un support adaptés pour voir le jour. Cela commande à la fois un engagement égal vis-à-vis du devenir de chacun et un support adapté à l'unicité de chacun. Par conséquent, l'encadrement viserait à s'ajuster aux élans les plus inattendus et à soutenir les initiatives durant la réalisation des projets qui en découlent. L'organisation laisserait également de l'espace à l'imprévu, à l'incongru, voire même, à l'erreur. En somme, aller dans le sens de la vie impliquerait une très grande souplesse de la part de l'organisation.

Une troisième condition libératrice serait de faire du temps un allié de fécondité. En effet, que vaut l'élan s'il devient encombrant par la suite, si nous ne pouvons jamais nous y attarder? Reprenons ici l'image du pèlerin que nous avons évoquée plus tôt. Le pèlerin voyage à la vitesse de ses pieds. Ses pas s'impriment dans un temps menant quelque part. C'est un rythme qui se module au gré des beautés et des peines de la route. C'est un rythme dont la richesse dépend principalement de la disponibilité intérieure du pèlerin.

Actuellement, la réalité du travailleur par rapport au temps est à l'opposé du *temps pèlerin*. On peut se demander si une organisation peut concilier le *temps pèlerin* avec les impératifs des processus de production, des horaires de travail et parfois du manque de main d'œuvre. Cet aspect est assurément difficile à gérer. Une organisation peut, tout au moins, concourir au *temps pèlerin* du travailleur en acceptant que sa tâche s'harmonise avec le temps qu'il souhaite consacrer à son activité professionnelle. Par ailleurs, on sait que la course contre le temps est étroitement liée à notre système de consommation qui cherche à créer l'illusion que l'accessoire est nécessaire. Ce système pousse à investir du temps de travail pour l'acquisition de ces biens. Une autre façon pour une organisation d'aider le travailleur à modifier son rapport au temps en lien avec la consommation à outrance, est d'être un exemple de «simplicité volontaire<sup>2</sup>» : réduire le gaspillage, recycler, préférer l'essentiel et la simplicité au tape-à-l'œil.

---

<sup>2</sup> Expression inventée par Serge Mongeau et constituant le thème central de deux ouvrages. *La simplicité volontaire*, Montréal, Éd. Québec-Amérique, 1985, 151 p.; *La simplicité volontaire, plus que jamais*, Montréal, Éd. Écosociété, 1998, 224 p.

En quatrième lieu, l'organisation se soucierait de rendre les lieux physiques évocateurs de richesse spirituelle. Le décor contribue au voyage du pèlerin. Le travailleur n'y échappe pas non plus. Généralement, les besoins intérieurs de l'homme sont ignorés lors de la conception physique des lieux. C'est la fonctionnalité et l'efficacité qui priment. Une organisation sensible au fait de créer une atmosphère propice à la libération du travailleur prendrait soin de mettre de la beauté en donnant une place particulière aux éléments naturels. Elle encouragerait les travailleurs à personnaliser leur lieu de travail à partir des divers éléments qui soulèvent naturellement leur enthousiasme. Elle examinerait les possibilités de rendre les lieux physiques inspirateurs de silence.

Cinquièmement, l'organisation aurait à cœur d'être un lieu de sensibilisation en étant une organisation rayonnante, c'est-à-dire un milieu qui favoriserait la confiance, la cohérence et l'intégrité chez le travailleur du fait même d'évoluer dans une organisation où règnent ces qualités. Compte tenu que le processus de libération tend vers une unification toujours plus grande de la personne, nous pensons qu'un environnement cohérent peut aider à construire l'unification du travailleur. Comment? En lui permettant d'expérimenter les bienfaits de vivre dans un milieu qui, consciemment, privilégie certaines valeurs, qui fait des choix en conséquence et qui rayonne de la liberté qui s'ensuit. Pour qu'il y ait une véritable harmonie entre les valeurs et les pratiques, cela impliquerait nécessairement de renoncer à toute stratégie douteuse dont la tricherie, le mensonge, le favoritisme, les camouflages ou la publicité trompeuse.

Par la confiance qui se développerait entre les personnes, une organisation transparente deviendrait alors un atout important à l'actualisation d'une sixième condition : favoriser la création de relations directes et de liens de solidarité. Le rapport direct est important puisque rencontrer un visage et devenir un visage appartiennent à un même mouvement d'humanisation. De plus, des relations directes favorisent l'ouverture à l'autre. Elles créent et protègent les liens de solidarité entre les individus. Cet aspect est aussi très important puisque l'humanisation exige de dépasser le déni, l'indifférence ou l'endurcissement vis-à-vis des besoins de l'autre, tout comme elle demande de dépasser toute attitude de refus ou d'inconscience de la dignité d'autrui. Pour éliminer ces attitudes, il est souhaitable que l'entraide s'exerce le plus près possible des gens, d'où

l'élimination des paliers inutiles dont la présence entretient l'anonymat des personnes et l'indifférence vis-à-vis de leurs besoins. Il s'agit d'intégrer les relations directes et la solidarité dans l'environnement structurel, culturel, opérationnel et matériel de l'organisation.

Une septième et dernière condition serait de privilégier, tant à l'interne qu'à l'externe, les relations de partenariat et de coopération à celles de compétition et de concurrence. Cette approche va davantage dans le sens de l'humanisation du travailleur. Les comportements, les attitudes et les stratégies qui se rattachent au partenariat et à la coopération contribuent au développement de l'estime et de l'entraide à l'égard des efforts de chacun pour se dépasser. Nous souscrivons à l'importance de valoriser la distinction au sein des organisations, ce qui ne s'apparente pas à un milieu où règnent la rivalité, la course aux honneurs ou la dispute d'un même bien. L'éclosion des aptitudes distinctives s'opère dans un contexte où celles-ci sont reconnues et où elles bénéficient du concours des autres pour éclore. Un tel milieu nourrit la distinction et non l'orgueil. Le gain acquis porte alors l'élan du dépassement gratuit au lieu d'être fermé sur lui-même et de rechercher toujours plus pour lui-même.

En utilisant les éléments de la pensée de Zundel qui ont été mis en évidence dans ce mémoire, nous considérons qu'une étude très intéressante peut être faite sur les conditions favorisant la libération du travailleur. Cette étude compléterait, confirmerait ou infirmerait les hypothèses de travail que nous venons d'émettre ci-avant.

Cette étude serait d'autant plus éclairante et pertinente si, d'une part, elle prenait la forme d'une vérification témoin sur le terrain et si, d'autre part, elle tentait de tracer le portrait d'une organisation humanisante, publique ou privée, opérant dans un système capitaliste. Pourquoi? Parce que nous pensons que l'avènement de la liberté du travailleur n'est pas incompatible avec des préoccupations de gestion et de profit inhérentes au système capitaliste. Évidemment, nous dénonçons les dérives du capitalisme qui sont attribuables au matérialisme et à l'individualisme à l'œuvre dans l'espace marchand. Cependant, à l'instar de Zundel, nous ne condamnons pas pour autant le capitalisme comme système. De notre point de vue, le capital privé représente encore la meilleure



approche pour faire fructifier les biens et pour satisfaire le besoin de sécurité matérielle de l'homme.

Cette étude pourrait prendre plusieurs formes. Une première serait de faire des entrevues auprès d'un certain nombre de travailleurs appartenant à diverses organisations. L'objectif serait d'identifier les divers éléments de leur expérience professionnelle qui ont été des facteurs de libération pour eux. Une deuxième possibilité serait de faire équipe avec une entreprise qui souhaiterait devenir un lieu de travail libérateur. Dans ce cas, le chercheur deviendrait lui-même un membre de l'organisation et la recherche-action serait principalement orientée vers l'observation et le suivi de l'expérimentation.

Quelle que soit la forme retenue, il serait intéressant de comparer les résultats de l'étude avec les retombées des outils de gestion que monsieur Jean-Robert Ouimet appliquait dans ses entreprises<sup>3</sup>. La pertinence de faire ce parallèle est liée au fait que la libération du travailleur se rapproche du but que M. Ouimet avait à cœur d'atteindre : concilier le bonheur des travailleurs et la profitabilité. Aussi, il serait intéressant de faire un parallèle avec d'autres expériences tentées dans le même esprit. Nous pensons, par exemple à l'ouvrage collectif publié en 2001 sur le thème *Économie de communion* qui regroupe les récits d'expériences audacieuses dans ce domaine dans diverses parties du monde<sup>4</sup>. Une telle recherche pourrait avoir des prolongements théologiques en examinant les liens possibles avec les textes pastoraux ou fondamentaux de l'Église postconciliaire traitant de la *question sociale*. Elle pourrait porter aussi sur les interventions des évêques du Canada et du Québec se rapportant au thème du travail.

---

<sup>3</sup> J.-Robert Ouimet était jusqu'à tout récemment président du conseil d'administration et chef de la direction d'entreprises de taille moyenne dans le secteur alimentaire. Sa gestion s'articulait autour de valeurs d'humanisation et de spiritualisation auxquelles se greffaient 16 outils de management. Ce plan organisationnel résultait d'une longue étude et de plusieurs enquêtes de validation, le tout s'inscrivant dans le cadre d'un projet de thèse : *De nouveaux outils de gestion pour l'entreprise. Apports au bonheur humain et à la profitabilité*, Université de Fribourg, 1998. Le lecteur peut avoir un aperçu de la gestion qu'il appliquait dans ses entreprises, voir J.-Robert OUMET, «Concilier bonheur humain et rentabilité de l'entreprise : mission possible, grâce à de nouveaux outils de management», dans : T. C. PAUCHANT (dir.), *Pour un management éthique et spirituel : défis, cas, outils et questions*, Saint-Laurent (Québec)/Montréal, Éd. Fides/ Presses HEC, 2000, p. 145-161.

<sup>4</sup> Mouvement des Focolari, *Économie de communion. Dix ans de réalisations. Des entreprises osent le partage*, Paris, Éd. Nouvelle cité, 2001, 220 p.

En terminant, Zundel a rappelé que le seul devoir de l'homme est celui de devenir un être libre. Ce devoir n'est pas tant un idéal que la vocation même de l'homme. Il porte en lui-même l'élan de son devenir. Zundel propose des voies pour éveiller et nourrir la vitalité de cet élan. Poursuivre cette étude à la lumière de la pensée de Zundel permettrait de mieux comprendre comment promouvoir la libération des travailleurs et, probablement, permettrait d'innover au niveau des pratiques des organisations. Zundel est une voix importante dans l'étude de la libération de l'homme puisqu'il met en lumière la cécité qui caractérise notre siècle : l'absence de l'homme. Saurons-nous saisir toute la richesse de sa pensée et orienter notre regard et nos efforts vers «l'homme possible»? Saurons-nous prendre l'option même de Jésus qu'il s'est voué à rappeler : la «Religion de l'homme<sup>5</sup>»?

---

<sup>5</sup> L'expression «Religion de l'homme» se retrouve à l'intérieur de deux citations utilisées dans l'introduction. Référez aux notes de bas de page correspondant aux numéros 16 et 17.

## LISTE DES RÉFÉRENCES

### 1. Ouvrages de Maurice Zundel

- Avec Dieu dans le quotidien* [Retraite aux religieuses de l'Oeuvre Saint-Augustin en novembre 1953], Saint-Maurice (Suisse), Éd. Saint-Augustin, 1997, 139 p.
- Croyez-vous en l'homme?* [Foi vivante/Vie spirituelle, 288], Paris, Éd. Cerf, (1956) 1998, 153 p.
- Dans le silence de Dieu* [Articles publiés entre 1948 et 1964, tome 2], Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 2001, 309 p.
- Dialogue avec la vérité*, Paris, Éd. Desclée de Brouwer, 1964, 170 p.
- Émerveillement et Pauvreté* [Retraite aux oblates bénédictines de La Rochette en 1963], Saint-Maurice (Suisse), Éd. Saint-Augustin, (1990) 1993, 132 p.
- L'Évangile intérieur* [Entretiens à Radio Luxembourg, du 14 juillet au 13 octobre 1935], Saint-Maurice (Suisse), Éd. Saint-Augustin, (1936) 1997, 108 p.
- L'homme existe-t-il ?* [Points d'appui], Paris, Éd. Ouvrières, 1967, 161 p.
- L'homme passe l'homme*, Paris, Éd. La Colombe, (1944) 1948 (2e éd. remaniée), 253 p.
- L'humble Présence* [Inédits rassemblés et présentés par Marc Donzé, tome I], Genève, Éd. Tricorne, 1986, 199 p.
- Hymne à la joie*, Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, (1965) 1992, 150 p.
- Itinéraire*, Paris, Éd. La Colombe, 1947, 189 p.
- Je est un autre*, Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, (1971) 1997, 170 p.
- Je parlerai à ton coeur* [Retraite au Monastère des franciscaines du Liban, du 3 au 10 août 1959], Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1990, 327 p.
- La liberté de la foi*, Saint-Maurice (Suisse), Éd. Saint-Augustin, (1960) 1992, 120 p.
- Morale et mystique*, Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, (1962) 1995, 139 p.
- Notre-Dame de la Sagesse* [Foi vivante, 192], Paris, Éd. Cerf, (1935) 1998, 121 p.
- Ouvertures sur le vrai*, Paris, Éd. Desclée, (1940) 1989, 141 p.
- Pèlerin de l'espérance* [95 billets du Bulletin de la paroisse de Sacré-Coeur d'Ourchy à Lausanne, entre 1947 et 1974], Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1997, 237 p.

- La Pierre vivante* [Foi Vivante, 311], Paris, Éd. Cerf, (1954) 1993, 177 p.
- Le Poème de la sainte Liturgie* [Adapté par Dieudonné Dufrasne], Paris, Éd. Desclée, (1934) 1998, 215 p.
- Quel homme et quel Dieu* [Retraite au Vatican en février 1972], Saint-Maurice (Suisse), Éd. Saint-Augustin, (1976) 1997, 238 p.
- Recherche de la personne*, Paris, Éd. Desclée, (1938) 1990, 285 p.
- Recherche du Dieu inconnu*, Paris, Éd. Ouvrières, 1949, 198 p.
- Silence, Parole de vie* [Retraite aux Franciscaines du Liban, 20-27 juillet 1959], Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1990, 248 p.
- Ta parole comme une source* [85 homélies prononcées entre 1953 et 1975], Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1987, 471 p.
- Ton visage, ma lumière* [90 homélies prononcées entre 1954 et 1975], Paris, Éd. Desclée, 1989, 512 p.
- Un autre regard sur l'homme* [Paroles choisies par Paul Debains], Paris, Éd. Sarment-Fayard, 1996, 409 p.

## 2. Articles de Maurice Zundel

- «Combattre le chômage» : [n.d.] (Essai ancien aux alentours des années 30); AMZ, 2p.
- «Conversion à l'humain» : *La Vie Intellectuelle* XLIV/3 (10 septembre 1936), p. 350-352; AMZ, 3 p.
- «La cosmicité humaine» : *Le Réveil* (1965), p. 1-15; AMZ, 10 p.
- «D'un condamné à mort au souverain bien» : *Choisir* (juillet-août 1960, no 9-10), p. 23-25; AMZ, 6 p.
- «Les droits de l'homme» : *La Revue du Caire* (mai 1945, no 78), p. 3-16; AMZ, 10 p.
- «L'esprit de paix» : *Bulletin catholique international* (novembre 1932, no 75), p. 97-103; AMZ, 5 p.
- «La faim» : *Masses ouvrières* (décembre 1964, no 213), p. 15-25.
- «Liberté intérieure et Révélation» : *Foi Vivante* (janvier 1965, no 22), p. 28-35; AMZ, 4 p.
- «Mystique d'élection» : *Courrier de Genève* (vers 1931-1933), AMZ, 6 p.
- «Nos origines humaines sont en avant de nous» : *Les conférences du Cénacle* (1966, no 2), p. 27-43; AMZ, 12 p.
- «Les patries contre l'humanité?» : *Choisir* (septembre 1967, no 95), p. 10-12; AMZ, 6 p.
- «Pour une vie humaine» : [n.d.] (±1933 : article rédigé pendant la crise économique mondiale pour parution dans une revue ou un journal); AMZ, 6 p.

- «Le privilège du maître primaire» : *Nouvelle revue pédagogique* (septembre 1959, no 1), p. 1-2; AMZ, 2 p.
- «Le problème du chômage» : *Revue Internationale de la Croix Rouge* (janvier 1933, no 169), p. 5-17; AMZ, 9 p.
- «Quelque chose ou quelqu'un? Le respect de l'enfant» : *Parents et Maîtres* (janvier 1969, no 62), p. 8-10; AMZ, 4 p.
- «Le respect des passions» : *La Vie Spirituelle* 88 ( juin 1950, no 352), p. 595-609; AMZ, 12 p.
- «Théologie de la peine humaine» : *Idées et Forces* 3/6 (janvier 1950), p. 1-4; AMZ, 5 p.
- «Une civilisation inhumaine. Lettre adressée au Directeur du journal » : *Le Journal d'Égypte* (28 septembre 1945), AMZ, 29 p.
- «Vers quelle pauvreté» : *Foi Vivante* (juillet 1964, no 20), p. 140-145; AMZ, 8 p.
- «Vrai et faux matérialismes» : *Choisir* (décembre 1960, no 14 ), p. 15-20; AMZ, 12 p.

### 3. Conférences, homélies et retraites de Maurice Zundel

- «Action et contemplation», *Conférence au Cénacle* [5e], Paris, 2 février 1975; AMZ, 10 p.
- «Comment évangéliser notre inconscient, lieu de nos pulsions égoïstes? Dans un regard vers le Visage du Christ, révélation d'un amour entièrement donné», *Conférence au Cénacle* [4e], Paris, 2 février 1975; AMZ, 8 p.
- Conférences* [2], Nice, janvier 1968; AMZ, 38 p.
- Conférences au Cénacle* [5], Paris, 15-16 janvier 1972; AMZ, 51 p.
- Conférences au Cénacle* [5], Paris, 20-21 janvier 1973; AMZ, 43 p.
- Conférences au Couvent des Dominicaines* [6], Beyrouth, juin 1965; AMZ, 64 p.
- «Entretiens rue Perronnet», *Conférences* [4], Neuilly-sur-Seine, 14-21 mars 1952; AMZ, 56 p.
- «Je est un autre», *Retraite au Monastère du Mont-des-Cats* [13 conférences et 2 homélies], France, 5-12 décembre 1971; AMZ, 128 p.
- «Le monde, médiateur et Sacrement», *Conférence*, Lausanne, 11 décembre 1962; AMZ, 17 p.
- Paroles irréelles et vérité de vie* [Homélie], Lausanne, 23 mars 1966; AMZ, 3 p.
- Récollecion au Cénacle* [3 conférences], Genève, 3 février 1963; AMZ, 52 p.
- Récollecion au Cénacle* [5 conférences], Paris, 8-9 février 1964; AMZ, 81 p.
- Récollecion au Cénacle* [3 conférences], Genève, 2 février 1964; AMZ, 37 p.
- Récollecion au Cénacle* [2 conférences], Paris, 30-31 janvier 1965; AMZ, 25 p.

- Récollecion au Cénacle* [3 conférences], Genève, 5 février 1967; AMZ, 49 p.
- Récollecion au Cénacle* [5 conférences], Paris, 16-17 février 1971; AMZ, 59 p.
- Récollecion au Cénacle* [3 conférences et 1 homélie], Genève, 31 janvier 1971; AMZ, 45 p.
- Récollecion au Cénacle* [3 conférences et 1 homélie], Genève, 30 janvier 1972; AMZ, 49 p.
- Récollecion au Centre Charles Peguy* [3 conférences], Notre Dame de France à Londres, 16 février 1964; AMZ, 45 p.
- «Rencontrer Dieu», *Entretien à des jeunes filles*, L'Institution de Montolivet à Lausanne, 7 mars 1967; AMZ, 11 p.
- Retraite à Écogia* [13 conférences], Genève, 14-17 juillet 1950; AMZ, 62 p.
- Retraite à l'Abbaye de Bellefontaine* [9 conférences et 5 homélies], France, 19-23 janvier 1972; AMZ, 105 p.
- Retraite à l'École Saint Eremberg* [4 conférences], Saint Germain-en-Laye (France), 5-6 octobre 1974; AMZ, 65 p.
- Retraite au Carmel de Matareih* [4 conférences et 2 homélies], Le Caire, mai 1972; AMZ, 48 p.
- Réunion chez M. Nebel*, Genève, décembre 1973; AMZ, 34 p.
- Réunion d'aumôniers de prison*, Lausanne, 2 mars 1971; AMZ, 27 p.
- «Le travail et les droits de l'homme», *Conférence*, Vevey (Suisse), 1966; AMZ, 14 p.

#### 4. Autres références

- ADRIAN, Luc, *Compostelle. Carnet de route d'un pèlerin*, Paris, Éd. Presses de la Renaissance, 2002, 291 p.
- ARONDEL, Philippe, *L'homme marché*, Paris, Éd. Desclée, 1997, 136 p.
- ASSEMAT, Gilbert, «Le Dieu de Jésus-Christ chez Maurice Zundel», dans : AMZ-France, *Maurice Zundel, un christianisme libérateur* [Actes du colloque de Paris les 7, 8 et 9 mars 1997 à l'occasion du centenaire de sa naissance], Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1997, p. 125-131.
- BARLOW, Julie, Marie-Ève COUSINEAU, Isabelle GRÉGOIRE *et al.*, «Travail + famille. Des prix pour 12 employeurs qui innovent» : *L'Actualité* (1 avril 2003), p. 36-50.
- BEAUDIN, Michel, «Un projet occupe déjà le terrain : la société comme marché. Fascination du credo libéral et solidarité sociale velléitaire chez les gens d'affaires francophones de Montréal», dans : C. Ménard et F. Villeneuve (dir.), *Projet de société et lectures chrétiennes*. [Actes du Congrès 1996 de la Société canadienne de théologie. Héritage et projet/Ethique chrétienne, 57], Montréal, Éd. Fides,

- 1997, p. 57-104.
- BOISVERT, Yves, «L'homme qui avait toute sa tête» : *La Presse* (28 juin 2003), p. A5.
- BRISEBOIS, Marcel et Bernard DE BOISSIÈRE, «La pensée de Maurice Zundel» : *Écrits du Canada français* (1991, no 71), p. 13-33.
- BULLIARD, Jules, «Incidences d'une théologie libérante» : *Choisir* (janvier 1997, no 445), p. 52-57.
- C.B., «Souvenir de l'année scolaire 1992-1993» : *Dialogue* (10 août 1985, no 15), p. 20.
- C. PAUCHANT, Thierry (dir.), *Pour un management éthique et spirituel. Défis, cas, outils et questions* [Première conférence internationale sur le management, l'éthique et la spiritualité tenue à l'École des Hautes Études Commerciales de Montréal], Saint-Laurent (Québec)/Montréal, Éd. Fides/Presses H.E.C., 2000, 426 p.
- CALVEZ, Jean-Yves, *Nécessité du travail. Disparition d'une valeur ou redéfinition?*, Paris, Éd. de l'Atelier/Ouvrières, 1997, 109 p.
- CARRÉ, Ambroise-Marie, Bernard DE BOISSIÈRE, Sonia ABELA *et al.*, «Maurice Zundel par ceux qui l'ont connu», dans : AMZ-France, *Maurice Zundel, un christianisme libérateur* [Actes du colloque de Paris les 7, 8 et 9 mars 1997 à l'occasion du centenaire de sa naissance], Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1997, p. 19-40.
- CLÉMENT, Olivier, «Zundel, Berdiaev et la spiritualité du christianisme oriental» : *Revue de l'Institut Catholique de Paris* (1986, no 20), p. 23-47.
- DE BOISSIÈRE, Bernard, «Témoignages. Introduction», dans : R. Arnaldez, P. Bour, O. Clément *et al.*, *Maurice Zundel, un réalisme mystique* [Actes du colloque à l'Institut Catholique de Paris, 30-31 mai - 1 juin 1986], Paris, Éd. Beauchesne, 1987, p. 279-287.
- DONZÉ, Marc, *La pensée théologique de Maurice Zundel* [Thèse de doctorat présentée à l'Université Grégorienne de Rome], Paris/Saint-Maurice (Suisse), Éd. Cerf/Saint-Augustin, (1980) 1998, 350 p.
- , «Trinité et Incarnation chez Zundel», dans : R. Arnaldez, P. Bour, O. Clément *et al.*, *Maurice Zundel, un réalisme mystique* [Actes du colloque à l'Institut Catholique de Paris, 30 mai-1 juin 1986], Paris, Éd. Beauchesne, 1987, p. 95-123.
- , «Un théologien et un mystique pour notre temps. Maurice Zundel, témoin de la présence» : *Documents Épiscopat. Bulletin du secrétariat de la conférence des évêques de France* (juillet-août 1989, no 12), p. 1-12.
- , «Zundel (Maurice)», art. dans : *Catholicisme. Hier, aujourd'hui, demain* [Encyclopédie publiée sous le patronage de l'Institut catholique de Lille], vol 15 (2000, no 74) col. 1552-1561.
- DU BOS, Juliette, «Pages du journal De Charles Du Bos», dans : L. Chaigne (dir.), *Les Bénédictines de la rue Monsieur. Histoire et vocation d'une chapelle*, Strasbourg/Paris, Éd. F.X Le Roux, 1950, p. 91-104; p. 94-95 : pages sur MZ.

- GARCEAU, Benoît, «Maurice Zundel, témoin d'une spiritualité du désir», AMZ-Canada (resp.), *Conférence au Grand Séminaire*, Montréal, 7 mars 2003.
- , *La voie du désir* [Sève nouvelle], Montréal, Éd. Médiaspaul, 2000, 104 p.
- , «La voie du désir vers la rencontre du Dieu vivant» : *Nouveau Dialogue* (mars-avril 1998, no 119), p. 25-26.
- GIRARD, André, «Maurice Zundel. Culture, science et foi» : *La France Catholique* (23 juillet 1999, no 2702), p. 16.
- GORZ, André, *Métamorphoses du travail. Quête de sens, critique de la raison économique* [Débats], Paris, Éd. Galilée, 1988, 302 p.
- HABACHI, René, «De la liberté à la libération», dans : AMZ-France, *Maurice Zundel, un christianisme libérateur* [Actes du colloque de Paris les 7, 8 et 9 mars 1997 à l'occasion du centenaire de sa naissance], Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1997, p. 165-169.
- , «De quel homme parlons-nous et de quel Dieu? selon Maurice Zundel» : *Écrits du Canada français* (1991, no 71), p. 65-94; réédité dans *Quatre aspects de Maurice Zundel*, 1992, p. 9-25.
- , «L'exceptionnel est parmi nous : Maurice Zundel» : *Repères. Revue romande* (1985, no 12), p. 19-25.
- , «La pensée économique et sociale de Zundel», dans : R. Arnaldez, P. Bour, O. Clément *et al.*, *Maurice Zundel, un réalisme mystique* [Actes du colloque à l'Institut Catholique de Paris, 30-31 mai - 1 juin 1986], Paris, Éd. Beauchesne, 1987, p. 227-255.
- , *Quatre aspects de Maurice Zundel* [Recueil de textes], Paris, Éd. Cariscript, 1992, 83 p.
- , *Trois itinéraires... un carrefour. Gabriel Marcel, Maurice Zundel et Pierre Teilhard de Chardin* [Bibliothèque philosophique], Sainte-Foy (Québec), Éd. Les Presses de l'Université Laval, 1983, 148 p.
- HACHEY, Isabelle, «Quête de sens ou quête de profits?» : *La Presse. Plus* (22 avril 2000), p. B 1.
- JEAN-PAUL II, *C'est par le travail* [Encyclique *Laborem exercens*], Montréal, Éd. Paulines, 1981, 92 p.
- La Presse* (8 mars 2003), cahiers A et B; thème : conciliation travail-famille.
- LONGCHAMP, Albert, «Le personnalisme de Maurice Zundel», dans : R. Arnaldez, P. Bour, O. Clément *et al.*, *Maurice Zundel, un réalisme mystique* [Actes du colloque à l'Institut Catholique de Paris, 30-31 mai - 1 juin 1986], Paris, Éd. Beauchesne, 1987, p. 51-66.
- MARTINEZ DE PISON LIÉBANAS, Ramon, «Devenir homme est le chemin de l'expérience de Dieu» : *Nouvelle revue théologique* 117/4 (juillet-août 1995), p. 536-551.



- , *La liberté humaine et l'expérience de Dieu chez Maurice Zundel* [Thèse de doctorat à Ottawa sous la direction de M. Benoît Garceau], Montréal/Paris, Éd. Bellarmin/Desclée, 1990, 185 p.
- MÉDA, Dominique, *Le travail. Une valeur en voie de disparition*, Paris, Éd. Aubier, 1995, 358 p.
- MERCANTON, Jacques, «Morale et mystique» : *La Gazette de Lausanne. Supplément littéraire* (20-21 octobre 1962), p. 19.
- MONGIN, Olivier, «Pour une autre valorisation du travail. Défense et illustration du secteur quaternaire. Entretien avec Jean-Marc Ferry» : *Esprit* (juillet 1997, no 234), p. 5-17.
- OUIMET, J.-Robert, «Concilier bonheur humain et rentabilité de l'entreprise : mission possible, grâce à de nouveaux outils de management», dans : T. C. Pauchant (dir.), *Pour un management éthique et spirituel : défis, cas, outils et questions* [Première conférence internationale sur le management, l'éthique et la spiritualité tenue à l'École des Hautes Études Commerciales de Montréal], Saint-Laurent (Québec)/Montréal, Éd. Fides/ Presses HEC, 2000, p. 146-161.
- PALSTERMAN, Jean, «Liberté et responsabilité chez Maurice Zundel», dans : AMZ-France, *Maurice Zundel, un christianisme libérateur* [Actes du colloque de Paris les 7, 8 et 9 mars 1997 à l'occasion du centenaire de sa naissance], Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1997, p. 101-121.
- POUTHIER, Jean-Luc, «Penser et vivre le travail autrement. Enquête en partenariat avec le Forum des Communautés Chrétiennes, les 11-12 octobre 1997, au CNIT de Paris/La Défense» : *Panorama* (octobre 1997), p. 14-21; thème : «Travail, quelle spiritualité pour temps de crise?».
- QUERVELLE, Pierre-Marie, «Aux abords de l'Abbaye. Souvenirs et Portraits», dans : L. Chaigne (dir.), *Les Bénédictines de la rue Monsieur. Histoire et vocation d'une chapelle*, Strasbourg/Paris, Éd. F.X./Le Roux, 1950, p. 211-251; p. 240-242 et 249 : pages sur MZ.
- VINCENT, Gilbert, «Maurice Zundel, du système au témoignage» : *Choisir* (janvier 1997, no 445), p. 4-10.
- VIVENZA, Jean-Marc, «Les signes de la désespérance et le pari zundélien», dans : AMZ-France, *Maurice Zundel, un christianisme libérateur* [Actes du colloque de Paris les 7, 8 et 9 mars 1997 à l'occasion du centenaire de sa naissance], Sillery (Québec), Éd. Anne Sigier, 1997, p. 83-100.

## **ANNEXE**

### **Informations biographiques sur Maurice Zundel**

#### **1. Une vie authentique**

Maurice Zundel est originaire de la Suisse. Il né à Neuchâtel le 21 janvier 1897. Il a été ordonné prêtre à l'âge de 22 ans le 20 juillet 1919. Il est décédé à Lausanne le 10 août 1975.

Son œuvre est immense. Au cours de sa vie, il a écrit dix-neuf livres, une centaine d'articles de revues ou contributions à des ouvrages collectifs et tout près de soixante-quinze articles de journaux. À cela s'ajoutent au-delà de deux cent cinquante retraites et conférences qui ont été répertoriées jusqu'à maintenant. Depuis sa mort, une vingtaine de volumes posthumes ont été publiés. Certains regroupent des articles ou ses billets aux bulletins paroissiaux de la paroisse du Sacré-Cœur alors que les autres sont la publication de retraites ou des anthologies.

Zundel était un homme très discret sur lui-même. Mais c'est avec générosité qu'il a partagé les beautés et les vérités qui ont émergé en lui, fruit de ses expériences personnelles, des expériences des autres et de ses lectures, le tout tamisé et éclairé par sa relation avec Dieu. Il s'est investi à livrer un message alors que sa personne s'est donnée à travers une présence communicative. Malgré sa discrétion sur lui-même, il est possible de retracer les moments marquants de sa vie et leur impact sur sa pensée.

Enfant catholique, il grandit dans un milieu familial et social de controverse religieuse. Notamment, sa grand-mère, protestante, s'est engagée à éduquer ses enfants dans la foi catholique de son conjoint. Ayant une affection profonde pour les pauvres, elle

éveilla très tôt la sensibilité de Zundel vis-à-vis des démunis. Aussi, son père a choisi d'envoyer Zundel à l'école de la commune où ses camarades de classe, dont Jean Piaget, sont presque tous des enfants protestants. Il partage avec eux un vif intérêt pour la science qu'il conservera toute sa vie. Le club *Les Amis de la nature*, une initiative que ses amis et lui entreprennent, le marque profondément et contribue à son éveil scientifique.

À l'adolescence, il vit trois expériences spirituelles déterminantes qui constituent des points d'ancrage majeurs de sa réflexion. À travers elles, l'Évangile est devenu «la voix de quelqu'un», «la voix d'un ami», une «confiance personnelle». Il vit ce qui deviendra son critère de toute vérité : la rencontre d'une présence. De plus, ces expériences font germer en lui le désir de devenir prêtre. Les deux années suivantes, il étudie à l'abbaye d'Einsiedeln où il est séduit par le silence habité dans lequel il baigne. De cet environnement naissent en lui l'amour du silence et de la liturgie monastique. Il y apprend l'allemand.

De dix-huit à vingt-deux ans (1915-1918), il fait sa théologie au Grand Séminaire de Fribourg. Période déchirante pour lui. Il y vit son premier contact avec la théologie thomiste qui, à ses yeux, confine Dieu à un système. Néanmoins, il apprend à maîtriser les qualités d'un raisonnement solide. Ordonné à l'âge de vingt-deux ans, il occupe un poste de vicaire durant six ans. Rapidement, son malaise intellectuel s'intensifie. Il se voit enseigner Dieu avec des arguments et des démonstrations alors que lui-même l'a rencontré comme une présence intime à travers les expériences survenues dans l'année de ses quatorze ans. Il a honte de chercher à prouver Dieu au lieu de Le faire découvrir dans l'expérience. À ses yeux, c'est «faux et malhonnête». Le doute s'installe. Son malaise se transforme en crise de conscience. Il adopte alors une toute autre catéchèse et fait appel à l'art, l'éveil scientifique et à la nature. Sa pratique soulève des soupçons et son audace pastorale est dénoncée par un confrère.

Cela lui vaut un premier exil de cinq ans (1925-1930). D'abord à Rome où il fait deux ans d'études doctorales. Le clergé de son pays espère que ces années le remettront sur la bonne voie mais Zundel entreprend une thèse philosophique. De fait, Zundel retrouve à Rome le même système dont il s'était distancié. Mais cette fois, il a la liberté

de s'y donner pleinement et consciemment. Il approfondit donc le système thomiste qui devient l'objet de sa thèse<sup>1</sup>. Il acquiert la rigueur du questionnement thomiste, mais il s'écarte définitivement du système. De retour chez lui, l'attitude qu'on lui manifeste est inchangée. Il est envoyé comme aumônier à Paris et à Londres. De son propre aveu, les six premiers mois à Paris sont très pénibles. Puis il retrouve chez les Bénédictines l'esprit de l'abbaye de ses seize ans. Ses rencontres avec les personnalités qui fréquentent l'abbaye l'amènent à réfléchir sur plusieurs questions de son époque. L'année qu'il vit par la suite à Londres constitue aussi une période féconde. Non seulement il prend contact avec l'anglicanisme, mais surtout, avec saint François d'Assise, qui ouvre en lui un nouvel horizon théologique : la pauvreté devient un visage vivant. Saint François le conduit à un Dieu intérieur et pauvre, une Présence qui n'a rien. De plus, le récit des confessions de saint Augustin confirme ce passage de l'extériorité vers l'intériorité. Cette expérience capitale est à l'origine du thème de la générosité trinitaire qui resurgira plus tard. Ce renversement soulève plusieurs remises en questions ayant trait à la tradition, à la liturgie, à la morale, à la conception de la science et de la connaissance.

Il revient dans son diocèse (1930-1933). Il est aumônier au pensionnat Beau-Rivage à La Tour-de-Peilz. La suspicion du clergé persiste, d'autant plus qu'il publie un premier article sur le chômage (1933) dans la *Revue Internationale de la Croix rouge* et celui-ci heurte la pensée cléricale de l'époque. Cet article annonce sommairement ce qui deviendra son chapitre «Morale et politique» de son livre *L'homme passe l'homme* qu'il publiera en 1948. Il écrit également d'autres ouvrages et articles dont le livre *Recherche de la personne* (1938). Ce livre est mal reçu sous prétexte qu'il présente l'amour humain de façon trop réaliste. Ses écrits alimentent donc la méfiance qui s'installe de plus en plus vis-à-vis de lui.

Il vit un deuxième exil d'une dizaine d'années. À Neuilly, il est aumônier aux cours Lafayette (1934-1937). Il fait ensuite des études bibliques à Jérusalem (1937-1938). C'est la réalisation d'un rêve. L'étude des textes bibliques l'amène à se familiariser avec le

---

<sup>1</sup> La thèse philosophique écrite par Maurice Zundel au cours de ses études doctorales à Rome (1925-1927) porte le titre suivant : *L'influence du nominalisme sur la pensée chrétienne*.

grec et l'hébreu. Il apprend en plus l'arabe. Il revient un an en France (1938-1939). Puis il amorce un séjour de six ans au Caire (1939-1945). Le point culminant de cette période est la rencontre de Zundel avec l'Islam. Il est frappé par son omniprésence, son caractère englobant et l'ardeur des musulmans. Par contre, il est affecté par son monothéisme hermétique à la Trinité et par la soumission des musulmans à la volonté divine. Son contact avec l'Islam déclenche chez lui une sensibilité nouvelle aux grands courants religieux de l'histoire et une ouverture œcuménique. L'Islam l'amène surtout à approfondir le mystère trinitaire. L'intuition d'une générosité, qui avait émergé en lui à Londres, s'approfondit au Caire et devient l'assise fondamentale de sa théologie et de sa pensée sur la libération de l'homme. Essentiellement, Zundel saisit du mystère trinitaire que l'Être absolu est un Être relatif et que sa relation à l'Autre est animée du don absolu. Conséquemment, Le Dieu trinitaire est un Dieu donné, donc qui n'a rien. Il est un Dieu pauvre du fait que son être est totalement Don. Ainsi, Dieu ne peut pas violer ou mettre en péril la liberté de l'homme puisqu'Il est lui-même Liberté en n'ayant rien.

Il revient dans son diocèse. Sa pensée est déjà en place et prend la forme d'un long mûrissement. Il va occuper la fonction de second aumônier durant les trente dernières années de sa vie. Il écrit de nombreux articles et une dizaine de livres. Mais il consacre surtout son emploi du temps à répondre à toutes les sollicitations qui lui sont faites : prédication de retraites, conférences, direction spirituelle, conseils. Il se voue totalement au «devenir» de tous ceux qu'il côtoie ou qui le réclament.

Malgré toutes les qualités exceptionnelles que lui reconnaissent ses auditeurs et ses amis, les propos de Gilbert Vincent laissent entendre que la méfiance du clergé à l'égard de Zundel s'est maintenue presque jusqu'à la fin de sa vie. Il dit ceci : «À Fribourg, peu avant mon ordination, en 1967, M. Zundel était encore ouvertement déclaré "dangereux"<sup>2</sup>.» Mais un changement de cap survient alors que Zundel ne s'y attend pas. Paul VI l'invite à prêcher la retraite annuelle du Vatican en février 1972. Plusieurs y voient, enfin, une reconnaissance de la clairvoyance de sa pensée. Par surcroît, on lui

---

<sup>2</sup> Gilbert VINCENT, «Maurice Zundel, du système au témoignage» : *Choisir* (janvier 1997, no 445), p. 4.

demande de rédiger un volume de cette même retraite. Celui-ci paraît un an après sa mort sous le titre *Quel homme et quel Dieu*.

Ainsi, de son vivant, la pensée de Zundel ne fut connue et appréciée que par ceux qui ont eu le bonheur de croiser sa route. Ils ont reconnu en lui et en ses propos une Présence et ils en étaient séduits. Ses auditoires étaient variés. Quels qu'ils soient, ils étaient frappés par son authenticité, son intégrité et sa simplicité ainsi que par la limpidité et la vérité qui se dégageaient de son propos et de sa personne. Aujourd'hui, ceux qui le connaissent à travers son œuvre partagent le même point de vue. Entre autres, Benoît Garceau dit de sa pensée qu'elle est «l'exposé de l'expérience de l'esprit<sup>3</sup>».

Dans le monde universitaire, la reconnaissance de Zundel débute avec la thèse de Marc Donzé publiée en 1980. C'est à lui que nous devons la première étude de l'œuvre de Zundel et le fait d'avoir démontré la cohérence remarquable de sa pensée malgré son apparente dispersion.

Cette diversité peut dérouter un esprit systématique. Mais Zundel n'est pas un universitaire. C'est un mystique, un poète et un pasteur. Et l'éclatement des thèmes est dû précisément à sa manière de méditer les choses de la vie et les choses de l'esprit. [...]

En fait, le caractère disparate des écrits de Zundel n'est qu'apparent. Car sa pensée est profondément une. Elle trouve sa cohérence dans l'expérience forte et originale que fut la rencontre de Zundel avec le Dieu humble et pauvre de l'Évangile, de saint François d'Assise... et de tant d'autres [...]. Zundel lui-même n'a jamais tenté de systématisation de sa pensée. Ce n'était pas son charisme; il avait même une aversion pour l'esprit de système<sup>4</sup>.

René Habachi constate lui aussi la profonde logique de la pensée de Zundel. Il reconnaît également que Zundel tient un discours audacieux et profond qui devance de plusieurs décennies le discours de sa génération, au même titre que le firent Teilhard de Chardin et Gabriel Marcel.

---

<sup>3</sup> Benoît GARCEAU, «Maurice Zundel, témoin d'une spiritualité du désir», *Conférence au Grand Séminaire*, 7 mars 2003.

<sup>4</sup> Marc DONZÉ, «Zundel (Maurice)», col. 1555.

Depuis, l'œuvre de Zundel prend de l'expansion. On l'étudie et on l'éditionne de plus en plus. Un nombre croissant de personnes découvrent, avec rafraîchissement, leur véritable grandeur et celle d'autrui. Ils se sentent envahis d'un immense respect pour la personne qui sommeille en eux-mêmes et en l'autre. Ils découvrent un Dieu dont la grandeur est liée à sa faiblesse de ne pouvoir qu'aimer. Chacun reste bouche bée de pressentir, pour la première fois, l'interdépendance qui lie le sort de l'homme et celui de Dieu. Lire Zundel emporte l'âme là où elle aspire et éclaire l'intelligence d'une lumineuse lumière.

## 2. Maurice Zundel à travers les témoignages

Laissons les témoins décrire Maurice Zundel et éclairer de leur vécu comment sa pédagogie a permis à leur conscience de prendre son envol. Laissons-les également dire quel a été son impact dans leur vie.

### 2.1 Ce que nous apprennent les témoignages sur Maurice Zundel

D'emblée, les témoins reconnaissent que Zundel était un être unifié et que sa pensée rayonnait dans tout ce qu'il faisait et dans tout ce qu'il était. René Habachi résume bien cette remarquable intégrité. «La vie de Maurice Zundel était le vitrail de sa pensée<sup>5</sup>.» Même, il affirme sans équivoque que la vie de Zundel, «dans le détail le plus ignoré de son intimité, était le garant le plus incontestable de sa pensée<sup>6</sup>». Ce trait de Zundel mérite d'être souligné. D'abord, parce qu'il fait unanimité. Mais surtout, parce que Zundel insistait constamment sur l'importance de la qualité de l'être comme facteur déterminant la qualité d'une présence agissante. Or, les témoignages attestent que ceux qui l'ont côtoyé ont été rejoints par la vérité qui se dégageait de lui, même si son propos échappait parfois à leur compréhension. Ils avaient conscience de se retrouver en présence d'un être unifié. Les témoignages confirment la conviction zundélienne, à savoir qu'une communion vivante avec Dieu se fait à travers une expérience humaine toute illuminée de Lui. Les propos de René Habachi illustrent bien cet aspect.

---

<sup>5</sup> René HABACHI, «La pensée économique et sociale de Zundel», p. 229.

On a vu suivre Zundel les auditoires les plus variés. Chrétiens, juifs et musulmans, croyants aussi bien qu'incroyants, marxistes et anarchistes, philosophes, artistes et moins cultivés, jeunesses de tout bord. Certains ne pouvaient l'accompagner jusqu'au bout de sa démarche mais, chose extraordinaire, ils demeuraient à l'écoute parce que le témoin qui leur parlait était identique à sa pensée<sup>7</sup>.

Les témoignages nous apprennent aussi que l'authenticité de sa personne avait un impact immense sur les gens. Ceux qui l'ont rencontré qualifient cet impact d'expérience fondamentale et déterminante dans leur vie. À ces occasions, ils ont été saisis par la Présence qui habitait Zundel et devant laquelle il s'effaçait pour La communiquer. Ils s'accordent pour dire que Zundel vibrait d'une passion intérieure à travers laquelle la Présence était palpable et leur devenait sensible. Voici une citation qui témoigne de ce phénomène.

Permettez-moi de rappeler un souvenir qui, pour moi, a été déterminant et qui a orienté toute ma vie à un moment où déjà j'avais des idées de vocation religieuse. [...] J'étais tout jeune, j'avais quinze ans et demi, j'étais à l'École Sainte Croix de Neuilly [...]. Je m'en souviens encore comme si c'était hier, tellement cela m'a marqué. [...] Il est arrivé, doucement, silencieusement, avec sa grande cape noire. On se demandait qui il était; on ne le connaissait pas. Il mit longtemps avant de commencer de s'exprimer. Il s'est recueilli, les yeux fermés. Et, quand il a commencé de parler, je dois dire que je n'ai jamais vu – je ne dis pas que je ne verrai jamais, on ne peut savoir – mais je n'ai jamais vu quelqu'un parler avec une telle force de conviction, sans effort, avec une chaleur communicative, une foi extraordinaire sortant des profondeurs de Dieu, sans autre référence qu'à Dieu lui-même. Il n'y avait en lui rien de copié, rien d'artificiel, rien de sophistiqué ; il était habité d'une Présence, et c'est cette Présence qu'il voulait communiquer. Il disparaissait complètement; si bien que j'en fus bouleversé. Je ne me souviens pas de ce qu'il a pu dire mais au fond ce n'est pas tellement important. Ce qui m'avait frappé, c'était une unité extraordinaire entre sa personne, ses yeux, son visage, sa façon de s'exprimer, de marcher même, et ses paroles, le sens de ses paroles. Une unité exceptionnelle, une vérité d'homme, une vérité d'être que l'on est tellement heureux de rencontrer, mais qui est si rare en même temps. Dès qu'il est parti, je me suis spontanément précipité à la chapelle où je suis resté longtemps, très longtemps tellement j'avais été conquis<sup>8</sup>.

---

<sup>6</sup> René HABACHI, *Trois itinéraires... un carrefour* [...], p. 34.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 75-76.

<sup>8</sup> Bernard DE BOISSIÈRE, «Témoignages. Introduction», dans : R. Arnaldez, P. Bour, O. Clément *et al.*, *Op. Cit.*, p. 284-285.



Plusieurs ont également été saisis de voir combien il se dédiait totalement à éclairer les intelligences et les cœurs. Certains ont même bénéficié personnellement de cette attitude de service lors d'entretiens privés. C'est par la qualité de sa présence et de son écoute qu'ils percevaient le serviteur en lui. Ces moments ont constitué pour eux des cœur à cœur inoubliables. Ils mentionnent que Zundel s'y engageait pleinement, de telle sorte que toute sa personne était habitée : son silence, ses attitudes, l'expression de son visage, ses gestes, le ton de sa voix. Chacun se sentait unique, rejoint personnellement et reprenait vie. Maïté Soulié l'exprime en ces termes.

Je débarquais dans sa vie, sans qu'on ait pris la peine de savoir s'il était disponible. Il m'a accueillie comme s'il m'attendait, comme une urgence. Et une urgence, moi qui avais été médecin de campagne, je savais ce que cela signifiait ! Il ne m'a pas reçue, il m'a accueillie, avec douceur et prévenance, comme devrait l'être toute personne que la vie a blessée. Sans impatience, sans marque de fatigue ou d'agacement. Il m'a écoutée comme jamais je n'ai été écoutée. Son écoute allait plus loin que les paroles perçues. Son empathie, sa sensibilité personnelle le faisaient, en quelque sorte, communier avec la personne qui lui parlait. C'était très particulier chez lui.

Il prenait les gens tels qu'ils étaient. Sans juger, sans questions. Et du même coup, on reprenait confiance en soi, en la vie, en l'avenir. Son silence n'était pas muet. Il avait une façon de sourire, de se taire, une façon de refuser une réponse inutile qui vous obligeait à trouver vous-même la réponse. Son visage, d'ailleurs était très expressif. [...] Sa disponibilité était étonnante [...] Toujours cet accueil inoubliable, unique. Toujours ce souci de ne pas risquer l'ombre d'une égratignure envers l'âme qui se confiait à lui. À la fin des entretiens, il m'accompagnait jusqu'à la porte d'entrée. Et, après m'avoir dit au revoir, il ajoutait : "Merci"<sup>9</sup>.

Bernard de Boissière a aussi maintes fois observé Zundel en attitude de service.

L'extrait suivant est éloquent à ce sujet.

Il avait le don de contempler le visage de Jésus dans le visage de chaque personne qu'il rencontrait, de tout homme et de toute femme. Il vivait véritablement pour la joie de la gloire de Dieu et pour la joie des autres, même s'il était un homme discret, réservé, profondément humble. Ce mot répété : tous... tous... tous..., comment mieux dire qu'il n'y avait aucune catégorie chez lui [...]. Zundel faisait vraiment le vide en lui («un vide créateur», comme il le disait), tel que, étant devant lui, qui que vous fussiez, quelque religion, quelque couleur, quelque race, quelque culture que fussent

---

<sup>9</sup> Maïté SOULIÉ, «Maurice Zundel par ceux qui l'ont connu», dans : AMZ-France, *Op. Cit.*, p. 31-32.

les vôtres, il était tout à vous et implicitement à genoux, comme au «lavement des pieds». Et quand je me confessais à lui, c'est lui qui se mettait réellement à genoux devant moi<sup>10</sup>.

L'admirable présence que Zundel offrait aux gens avait aussi un caractère personnifiant, chacun se sentant unique avec lui. Dr Pierre Bour le confirme à sa manière. «Lors de la moindre rencontre à travers la chaleur de sa poignée de main ou l'irradiation de son sourire, nous mesurons l'attention discrète qu'il nous portait – fut-ce sur un quai de gare –, comme si nous étions seuls au monde<sup>11</sup>.» De même, Jean-Pierre Gay raconte la première fois qu'il l'a entendu en conférence. Il dit avoir vécu ce moment comme une révélation personnelle. «Je l'ai écouté comme s'il s'était adressé à moi personnellement. Et voilà que cet homme racontait ma propre histoire, me disait qui j'étais, m'entraînait au plus secret de mes désirs, pour me libérer de moi-même et me faire découvrir le vrai sens de la vie<sup>12</sup>».

Plusieurs témoignages insistent sur le regard de Zundel. Un témoin parle d'un «regard profond, souriant, admiratif, directement planté sur l'intérieur des êtres<sup>13</sup>», un regard capable de rejoindre l'autre en ses profondeurs et de faire surgir le meilleur de lui-même. Le témoignage de Juliette Du Bos montre la douce puissance du regard de Zundel. Il la retrouve après l'enterrement de son mari Charles Du Bos.

On frappa à ma porte, et l'abbé Zundel entra. Il y avait dans toute sa personne cette douce dignité, cette solennité, et ce silence plein de miséricorde qui était la seule chose qu'à ce moment j'aurais pu supporter. Il me regarda profondément, de ce regard si beau que je n'ai connu qu'à lui et qui semble toujours implorer tout votre cœur. «Pouvez-vous dire oui?» me demanda-t-il; je le regardai à mon tour et, si incroyable que cela puisse paraître, je prononçai ce «oui» que Dieu attendait de moi<sup>14</sup>.

---

<sup>10</sup> Bernard DE BOISSIÈRE, «Maurice Zundel par ceux qui l'ont connu», dans : AMZ-France, *Op. Cit.*, p. 27.

<sup>11</sup> Pierre BOUR, «Maurice Zundel par ceux qui l'ont connu», dans : AMZ-France, *Op. Cit.*, p. 37.

<sup>12</sup> Jean-Pierre GAY, «Maurice Zundel par ceux qui l'ont connu», dans : AMZ-France, *Op. Cit.*, p. 39-40.

<sup>13</sup> Pierre-Marie QUERVELLE, «Aux abords de l'Abbaye. Souvenirs et Portraits», dans : L. CHAIGNE (dir.), *Les Bénédictines de la rue Monsieur. Histoire et vocation d'une chapelle*, Strasbourg/Paris, Éd. F.X./Le Roux, 1950, p. 240.

<sup>14</sup> Juliette DU BOS, «Pages du journal De Charles Du Bos», dans : L. CHAIGNE, *Op. Cit.*, p. 95.

Jusqu'à maintenant, les propos rapportés permettent d'entrevoir l'immense respect avec lequel Zundel communiait aux gens. Ce respect, qu'il avait à l'égard de tous, il le démontrait également vis-à-vis des intuitions de vérité que portaient divers auteurs. Paul Abela nous dit : «J'ai été d'autant plus intéressé par ses conférences qu'il était au courant des débats du monde culturel contemporain et que, face aux maîtres du soupçon, Freud, Marx et Nietzsche, il accueillait avec beaucoup d'honnêteté intellectuelle et beaucoup de générosité ce qui paraissait légitime dans leurs revendications<sup>15</sup>.» De son côté, Bernard de Boissière nous apprend que Zundel poussait encore plus loin l'intuition de ces penseurs pour en extraire toute la richesse. «J'ai vu de près la façon dont Zundel travaillait; il défouillait littéralement chaque auteur avec une mémoire extraordinaire, en se rappelant très bien à quel endroit, quelle page, se trouvait telle phrase; et il le conduisait jusqu'au bout de ses intuitions premières qui souvent s'arrêtaient en marche<sup>16</sup>.»

Les témoins évoquent le caractère joyeux de Zundel. Sa présence offrait une joie de vivre et s'ingéniait à l'éveiller chez autrui. Il égayait l'atmosphère des rencontres amicales auxquelles il participait. Ses amis scouts et guides ont bénéficié à plusieurs reprises de son talent comme le démontrent ces propos : «Il venait à nos réunions et camps, apportant sa part de convivialité : conteur merveilleux, il nous apprenait aussi à psalmodier les psaumes qu'il avait traduits; ensemble, nous écoutions de la musique : poète et artiste, il nous conduisait à travers les voies de la beauté à contempler la Beauté elle-même<sup>17</sup>.»

Enfin, les témoignages concordent pour dire que Zundel centrait et puisait son propos à même son expérience et le vécu des personnes qui se confiaient à lui. Il refusait de tomber dans le piège de la dialectique, du rationalisme, de la dogmatique ou de la morale. Deux extraits entre autres le démontrent :

---

<sup>15</sup> Paul ABELA, «Maurice Zundel par ceux qui l'ont connu», dans : AMZ-France, *Op. Cit.*, p. 34.

<sup>16</sup> Marcel BRISEBOIS et B. DE BOISSIÈRE, «La pensée de Maurice Zundel» : *Écrits du Canada français* (1991, no 71), p. 21.

<sup>17</sup> Sonia ABELA, «Maurice Zundel par ceux qui l'ont connu», dans : AMZ-France, *Op. Cit.*, p. 29.

Quel que soit le sujet abordé, jamais Zundel ne s'égarait dans des abstractions. Joignant le respect au réalisme le plus cru, il nous aidait à décrocher de nous-mêmes. Ainsi, en nous ouvrant le chemin de la pureté, hors de toute hypocrisie, dénonçait-il en présence d'une passion mal maîtrisée les dangers du refoulement<sup>18</sup>.

Zundel est avant tout existentiel et non spéculatif. Avec lui, nous partons d'un état de fait; il n'y a pas d'un côté la nature préalable et de l'autre la surnature qui viendrait se rajouter pour nous sauver. Nous ne connaissons Dieu qu'à travers l'humain et qu'à travers l'humanité du Christ<sup>19</sup>.

## 2.2 L'impact de Maurice Zundel dans la vie des témoins

Les contemporains de Zundel ont reconnu en lui vérité, transparence, unité, sensibilité, service, réalisme et joie de vivre. Toutefois, quel impact eut la rencontre de Zundel dans leur vie?

Maïté Soulié reconnaît que Zundel l'a sensibilisée au Dieu proche et universel. Elle lui doit aussi d'avoir appris à apprécier le silence intérieur.

La pensée spirituelle du père Zundel a ouvert, en moi, des espaces insoupçonnés. Il m'a rendue sensible à la Présence de Dieu, en tout homme. Partant, il a changé mon échelle de valeurs, et, de ce fait, m'a incitée à modifier ma façon intérieure d'aborder aussi bien les personnes de ma famille que celles que je rencontrais dans mon travail. Je lui dois, surtout, d'avoir compris la valeur inestimable du silence et de la solitude<sup>20</sup>.

Dans la vie de Paul Abela, certains propos de Zundel ont eu l'effet d'une libération et lui ont permis d'accéder à une pratique autonome. Une phrase en particulier l'a marqué. Celle-ci répondait à l'une de ses préoccupations, à savoir que les moines du désert sont privés des sacrements. Par sa réponse, Zundel a favorisé un virage vers l'autonomie.

«D'abord il faut distinguer le but des moyens; le but, c'est le bonheur, pour nous et pour les autres; et là, nous découvrons Dieu en nous. Le reste, les sacrements, l'Église, la Bible, c'est des moyens. Ensuite, il y a une hiérarchie des valeurs et des vérités». Cela m'a libéré; non pas que je ne pratique plus,

---

<sup>18</sup> Pierre BOUR, «Maurice Zundel par ceux qui l'ont connu», dans : AMZ-France, *Op. Cit.*, p. 36.

<sup>19</sup> Marcel BRISEBOIS et Bernard DE BOISSIÈRE, «La pensée de Maurice Zundel», p. 28.

<sup>20</sup> Maïté SOULIÉ, «Maurice Zundel par ceux qui l'ont connu», dans : AMZ-France, *Op. Cit.*, p. 32.

mais je pratique avec plus de liberté, non pas servilement, mais avec la liberté des enfants de Dieu, et je lis la Bible et la Tradition avec des nuances aux antipodes du fondamentalisme<sup>21</sup>.

Comme pour le témoin précédent, Jean-Pierre Gay tient un discours similaire concernant l'impact de Zundel sur sa vie. Il lui reconnaît de l'avoir aidé à acquérir une foi adulte. Il s'exprime ainsi :

Je puis affirmer que c'est à Maurice Zundel (le soi-disant franc-tireur) que je dois :

- d'être resté fidèle à l'Église;
- d'avoir acquis une foi adulte, en m'affranchissant de tout ce qu'il y a d'infantile dans une piété exaltée et une morale légaliste et mortifère;
- de savoir que le seul péché est le refus de s'humaniser et de reconnaître l'humanité de l'autre, que la seule vérité s'appelle Jésus-Christ, que tout le reste n'est que mensonge et idolâtrie<sup>22</sup>.

Pour sa part, Pierre Bour nous livre qu'il entraînait en lui-même au contact de Zundel. «Sa présence imposait le recueillement dès que nous parvenaient les premiers accents de sa voix. Par son simple regard, il plantait sa tendresse au cœur de notre intimité<sup>23</sup>.»

Les paroles de Bernard de Boissière, citées plus tôt, montraient comment il a été conquis par le rayonnement de la personne de Zundel. Dans un autre texte, il se fait plus précis. On y apprend que son impact a touché l'ensemble de sa vie en ayant compris le vrai visage de Dieu : Amour.

Je lui dois tout, je dois vous dire. C'est-à-dire, je dois énormément, bien sûr, à ma vie de jésuite, mais il m'a fait comprendre plus que n'importe qui, j'ose dire, que Dieu n'est qu'amour, il n'y a rien d'autre en lui. Il n'y a aucune autre puissance en Dieu que celle de l'amour. Ce qui le rend «fragile» parce que quand on aime, on respecte celui qui refuse de vous aimer et on en meurt<sup>24</sup>.

Finalement, pour Jules Bulliard, Zundel est l'initiateur d'un renversement qui lui a apporté bonheur et délivrance.

<sup>21</sup> Paul ABELA, «Maurice Zundel par ceux qui l'ont connu», dans : AMZ-France, *Op. Cit.*, p. 33.

<sup>22</sup> Jean-Pierre GAY, «Maurice Zundel par ceux qui l'ont connu», dans : AMZ-France, *Op. Cit.*, p. 40.

<sup>23</sup> Pierre BOUR, «Maurice Zundel par ceux qui l'ont connu», dans : AMZ-France, *Op. Cit.*, p. 36.

<sup>24</sup> Marcel BRISEBOIS et Bernard DE BOISSIÈRE, «La pensée de Maurice Zundel», p. 19.

L'apport de la pensée de Maurice Zundel sur mon esprit et sur mon ministère fut comme un printemps théologique et spirituel, comme une bouffée d'air frais, une respiration hors du moule dogmatique dans lequel nous avons été quelque peu enfermés, au temps de notre formation. Ce printemps théologique a inauguré, en moi qui ai fréquenté ce maître, qui l'ai écouté, lu et médité, un véritable retournement de perspective, une libération<sup>25</sup>.

---

<sup>25</sup> Jules BULLIARD, «Incidences d'une théologie libérante» : *Chosir* (janvier 1997, no 445), p. 52.